

x-rite

colorchecker CLASSIC



M.C.D. 2022

=A-754= 150
47893

AN-268

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE
PAR S. EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS.



M.C.D. 2022

MOULLEZ

COLLEGE
DE
SANTA
CROCE

A

754

M.C.D. 2

ENCUADERNACIONES
MANUEL PAGA
ZARAGOZA 1874

A. 754



M.C.D. 2022

=A-754=

150

47293

AM-268

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR S. EM. LE CARDINAL ARCHEVÊQUE DE TOURS.



2 folios, 283 pages, 11 lines

en part
(compl.)

Propriété des Éditeurs,

A. Mamey



A-754



LE DÉVOUEMENT FRATERNEL.

Front

P. 305.



« Oui, c'est Félix, c'est Léon qui reviennent pour vous
arracher au malheur. »

Berthoult imp.

A-754
R. 38.477

LE

DÉVOUEMENT FRATERNEL

ÉPISEDE DU SIÈGE DE SARAGOSSE

PAR

M^{me} WOILLEZ

AUTEUR DE L'ORPHELINE DE MOSCOU, DES DEUX ÉDUCTIONS,
DES JEUNES OUVRIÈRES, DU JEUNE TAMBOUR, D'EDMA ET MARGUERITE,
DES SOUVENIRS D'UNE MÈRE DE FAMILLE, ETC., ETC.

DEUXIÈME ÉDITION



TOURS

A^d MAME ET C^{ie}, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

1854

DEPARTMENT OF LIBRARIES

BRANCH OF THE DEPARTMENT

NO. 1000

THE DEPARTMENT OF LIBRARIES, DEPARTMENT OF EDUCATION, MANILA, PHILIPPINES



DEPARTMENT OF LIBRARIES



1911

DEPARTMENT OF LIBRARIES

1911

LE
DÉVOUEMENT FRATERNEL

ÉPISEDE DU SIÈGE DE SARAGOSSE

CHAPITRE I

La pénitence est une seconde planche
après le naufrage; elle est le remède des
malheureux.

S. JÉRÔME, *Lettres*.

Saragosse, capitale de l'Aragon, est assise au bord de l'Èbre, dans une vaste plaine où s'éten- dent de riches bosquets de vignes, de nombreux champs d'oliviers, qui annoncent la fertilité du sol, mais qui offriraient en même temps une grande monotonie par l'uniformité de leurs teintes, si de

charmantes habitations, entourées de jardins spacieux, aux couleurs riantes et variées, ne se montraient çà et là pour animer le tableau.

Un coteau situé au sud, et qu'on nomme le Monte-Torrero, domine la ville, ainsi que la vallée, de dix-huit cents toises environ, et voit couler à sa base, presque parallèlement aux eaux du fleuve, celles du canal d'Aragon, qui fertilise la plaine.

Du sommet de ce coteau, le regard embrasse un immense horizon, sur lequel se détachent les plus ravissants points de vue. Il existe aussi sur le plateau du mont de vastes magasins avec les ateliers nécessaires au service du canal. Ces établissements, détruits durant le siège de la ville, en 1808, furent reconstruits plus vastes et plus beaux encore qu'ils n'étaient auparavant. Autour d'eux se trouvent une foule de jolies maisonnettes, également reconstruites, et qui n'étaient guère habitées, à la fin du dernier siècle, que par des mariniers, aux mœurs patriarcales, dont les chants joyeux interrompaient seuls le silence de la vallée.

Alors aussi, sur l'un des versants du coteau, à l'opposite des sentiers battus par cette population

laborieuse, on voyait les ruines d'un antique ermitage, où de pieux solitaires s'étaient successivement voués aux austérités de la pénitence, et dont les restes vénérés reposaient dans un étroit enclos attenant au monument en ruine.

Là, chaque année, les vieux mariniers d'alentour venaient encore se prosterner dévotement sur ces tombes, et y semer quelques fleurs, en mémoire des hommes vénérables qui tant de fois les avaient édifiés par la sainteté de leur vie, et dont jamais ils n'avaient réclamé en vain les secours ou les prières.

Vers 1788, l'ermitage était demeuré complètement désert, par la mort de son dernier habitant; ce ne fut qu'en 1795 qu'un nouveau solitaire vint s'y établir, après avoir fait reconstruire le toit et les murs moussus de la sombre retraite.

Cet homme, bien qu'il parlât parfaitement la langue du pays, paraissait y être tout à fait étranger.

On remarquait en lui une décrépitude précoce : sa pâleur livide, ses yeux voilés, les rides profondes qui sillonnaient son front, l'extrême maigreur de ses membres, sa haute taille se

ployant sous le poids de la vie, comme le frêle roseau se ploie sous les coups de l'ouragan; sa démarche lente et pensive, tout enfin le faisait ressembler à un spectre vivant. On reculait à sa vue par un sentiment d'effroi, où se mêlait pourtant quelque compassion; car il était impossible de regarder attentivement cette ruine humaine, couverte de bure et de cilice, sans soupçonner que de grandes douleurs avaient passé par là.

Monte-Torero
Quand les paisibles habitants de la vallée et du Monte-Torero aperçurent pour la première fois le nouvel ermite, ils demeurèrent saisis d'étonnement. Nul d'entre eux, quelle que fût sa vénération pour la robe qu'il portait, n'osait lui adresser la parole ni se trouver sur son chemin; on le guettait à travers les buissons, et on fuyait à son approche comme à celle d'un être malfaisant; les femmes et les enfants du pays allèrent même jusqu'à raconter sur lui les fables les plus absurdes.

On l'avait vu, disaient-ils, à l'heure où tout sommeille, voguant sur le canal dans une barque légère qui marchait à sa volonté, sans le secours des avirons ou de la voile; il se tenait debout dans l'étroit esquif, entouré d'une lumière resplendis-

sante, et agitant de grosses chaînes, dont le bruit sinistre était répété par tous les échos d'alentour. On l'avait vu aussi dans le cimetière de l'ermitage, portant une torche allumée dans chaque main, évoquer les mânes de ses prédécesseurs ; à sa voix, tous les défunts, enveloppés de linceuls, sortaient de leurs tombeaux, et venaient se ranger autour de lui ; puis, après l'avoir longtemps regardé, et après avoir fait trois fois le tour du cimetière en sa compagnie, ils rentraient dans leurs sépulcres, laissant à la surface une épaisse vapeur, qui ne se dissipait que plusieurs heures après la lugubre entrevue.

Ces contes absurdes, tirés sans doute de quelque vieille légende, et renouvelés par la peur ou par l'amour du merveilleux, si répandu chez les peuples ignorants, cessèrent néanmoins d'avoir cours, au bout d'un an environ, parmi les bons marinières ; car dans cet intervalle ils virent venir souvent à l'ermitage un moine vénérable et un frère lai du couvent de Saint-Joseph établi à Saragosse. Ce couvent jouissait d'une grande réputation de sainteté dans le pays, et l'on pensa que si les pieux cénobites étaient en relation avec le solitaire, c'est que celui-ci avait mérité leur

bienveillance. Aussi les bruits étranges répandus sur lui s'évanouirent peu à peu, pour faire place à une opinion plus raisonnable ; on finit même par s'habituer à la figure du frère Anselme (c'est ainsi que se nommait le nouvel ermite) ; on apprécia sa touchante bonté, ses vertus, l'ardente charité qu'il montrait pour les pauvres, sa vive sollicitude pour tous les genres de souffrances ; et, bien qu'il fût étranger, il obtint dès lors la part de respect et de confiance qui lui était due, et qui devait assurer le repos de sa solitude.

Du reste, quand il n'y avait autour de lui aucune affliction, aucun malheur à soulager, le frère Anselme, fuyant les hommes, dont pourtant il était l'ami, demeurait renfermé des journées entières au fond d'une sombre cellule tapissée de mousse, où Dieu seul était le confident desangoisses de son âme.

Là, agenouillé, les bras en croix devant le signe adoré de notre rédemption, il soupirait, il balbutiait des mots entrecoupés ; puis des larmes brûlantes inondaient ses joues creusées par le jeûne et les souffrances.

Si parfois, épuisé de besoin comme de fatigue,

il suspendait sa prière et ses gémissements, c'était moins par l'attrait du repos que pour obéir à la nécessité imposée à notre nature. S'asseyant alors sur un banc de pierre devant une table vermoulue, sur laquelle se trouvaient quelques racines, des fruits et du pain noir, il mangeait une faible portion de ces chétifs aliments, et il allait ensuite bêcher le jardin, qui fournissait à sa nourriture, ou recueillir l'eau d'une source voisine, qui servait à l'arroser.

Cette vie austère, et en même temps vouée aux bonnes œuvres, n'éprouva d'abord aucune variation, nul adoucissement. Les jours se succédaient, pour le frère Anselme, dans cette uniformité de tristesse qu'adopte volontiers le malheur, quand le monde ne lui offre plus ni espérance ni consolation.

Jamais néanmoins on n'entendait cet infortuné articuler une seule plainte ; stoïque dans sa souffrance, il en renfermait le secret au fond de son cœur, comme un dépôt qui n'appartenait qu'à Dieu.

Ce ne fut qu'au bout de plusieurs années qu'on vit tout à coup le bon ermite apporter quelques modifications aux rigueurs de sa vie solitaire ;

cet événement, que nous allons raconter, loin d'affaiblir la haute opinion qu'inspiraient sa sainteté et ses vertus, ne fit qu'y ajouter un nouveau degré de vénération.

Un jour qu'il allait porter des consolations et des secours à un pauvre batelier, demeurant assez loin de l'ermitage, au bord du canal, et qui était tombé malade, il vit, à une certaine distance de la cabane où il se rendait, deux enfants, assis l'un près de l'autre sur un tertre, les mains enlacées, et dans l'attitude d'un profond accablement. C'étaient deux petits garçons, dont le plus âgé pouvait avoir un peu plus de six ans, et le second cinq environ. Leurs vêtements, qui n'accusaient pas la forme espagnole, paraissaient avoir été riches autrefois; mais ils tombaient alors en lambeaux; leurs cheveux étaient en désordre; ils manquaient de chaussures; en un mot, tout chez eux attestait une grande misère.

Cette remarque, jointe à leurs charmantes figures, pleines d'angoisse et de distinction, toucha le compatissant ermite; aussi, leur adressant aussitôt la parole dans la langue du pays qui lui était devenue très-familière :

« Pauvres petits ! leur dit-il , vous êtes affligés ; confiez-moi le sujet de votre chagrin , peut-être pourrai-je l'adoucir. »

A sa voix , les deux enfants levèrent les yeux sur lui , et , saisis de frayeur , ils se serrèrent en tremblant l'un contre l'autre.

« Oh ! n'ayez pas peur , reprit le solitaire d'un accent plein de bonté , je suis l'ami des enfants ; je ne veux que vous consoler dans vos peines , les soulager , si je le puis.

— Comprends-tu , Léon ? dit tout bas , en français , le plus âgé des deux petits garçons ; ce moine ne nous veut pas de mal ; il nous plaint , au contraire ; regarde-le , il a l'air bon ; c'est peut-être l'ermite de la montagne qu'attend Dolorès.

— Vous ne vous trompez pas , répartit vivement le frère Anselme , se servant alors de la langue employée par l'enfant , et , de plus , je suis Français , votre compatriote sans doute , mes petits amis ; parlez donc , parlez avec confiance. »

En même temps il s'assit auprès de ces jeunes infortunés , qui , surmontant l'espèce d'effroi ressenti d'abord à sa vue , se laissèrent prendre la main. Il continua :

« Voyons, comment vous nommez-vous ? »

— Mon frère s'appelle Léon, et moi Félix, répondit l'ainé.

— Quel est le nom de vos parents ?

— Nous ne le savons pas, murmura l'enfant d'une voix étouffée et en laissant échapper des pleurs ; nous ne savons pas non plus où ils sont... Autrefois nous demeurions avec M. et M^{me} Hubert, nos bons amis, dans une jolie maison qui avait un beau jardin, où nous jouions, mon frère et moi. Un jour, nous sommes partis en voiture. M. et M^{me} Hubert nous accompagnaient, et ils nous disaient que nous allions rejoindre papa et maman ; mais de méchants hommes sont venus nous attaquer ; ils ont tué ces bons amis, et depuis lors...

— Pauvres enfants ! Dans quel lieu s'est passé cet événement affreux ?

— Je ne le sais pas. Seulement je me souviens que nous avons eu bien peur, Léon et moi. »

Ici les larmes du jeune infortuné redoublèrent.

De plus en plus touché, l'ermite reprit :

« Qui vous a recueillis, mon cher enfant ? où demeurez-vous, ainsi que votre frère ? »

— Là-bas, chez Carlos le marinier. C'est lui qui nous a trouvés au milieu du chemin dans la voiture. Il nous a gardés ensuite par charité, car il est bien bon; mais il est tombé malade, et sa femme, Dolorès, nous a dit aujourd'hui de nous en aller, parce qu'elle n'a plus de pain à nous donner...

— Séchez vos pleurs, pauvres petits, interrompit vivement le bon Anselme; Dieu, qui voit votre peine, aura pitié de vous: il a permis que dans ma cellule il y eût du pain, des fruits et des racines; nous partagerons. »

En même temps il se leva, et se dirigea avec ses intéressants protégés vers la cabane du marinier.

Là, un tableau non moins triste vint affliger son cœur. Dolorès, dont l'égoïsme et l'irascibilité se manifestaient jusque dans la douleur, poussait des cris de désespoir auprès du pauvre malade, qu'elle épouvantait par ses imprudentes exclamations.

« Sainte madone! il va mourir, disait-elle; qui maintenant me nourrira? Avec toutes ses belles charités, notre dernière piastre est partie; il ne nous reste plus rien... que vais-je devenir? »

— Femme, lui dit tout bas l'ermite avec sévérité, mais en lui glissant dans la main quelques réaux, ne voyez-vous pas que vos paroles ajoutent aux souffrances de votre mari? Modérez-vous donc, et demandez à Dieu plus de prudence et de courage. »

Puis, s'approchant du malade, dont l'état ne lui parut pas désespéré, il lui fit prendre plusieurs cuillerées d'une potion dont il connaissait l'efficacité. En effet, peu de moments après il eut la joie de voir Carlos soulagé de l'oppression dont il paraissait souffrir auparavant; ses traits se ranimèrent; la voix lui revint, et tout fit espérer au bon Anselme que la maladie, regardée comme mortelle par Dolorès, ne serait que passagère.

Voulant alors profiter du mieux qui se manifestait chez cet homme, il s'assit auprès de lui, et lui adressa diverses questions sur les enfants qu'il avait ramenés à la cabane.

L'honnête marinier, que ce sujet semblait intéresser vivement, rassembla toutes ses forces, et répondit aussitôt :

« Hélas! mon frère, je ne sais rien, absolument rien sur la famille de ces pauvres petits. Je ne

puis que vous raconter de quelle manière ils sont tombés entre mes mains.

« Il y a un an bientôt que, revenant à pieds de Tudela, où un maître batelier me devait quelques ducats pour divers voyages faits à son compte, je fus assailli, dans un chemin creux, par un violent orage.

« Ce chemin, que je n'avais pu éviter, m'inspirait déjà des craintes; l'heure était assez avancée, et j'avais entendu dire qu'une bande de malfaiteurs infestait la contrée depuis quelque temps. Regrettant déjà mon imprudence, et n'apercevant aux alentours aucune habitation où je pusse me réfugier, je me sentis gagné par la peur; le temps d'ailleurs devint si affreux, que force me fut de franchir le talus qui bordait la route, et d'aller m'abriter, à peu de distance, sous un rocher qui en cet endroit formait une énorme saillie, où la pluie ne pouvait m'atteindre.

« J'y étais à peine, que je crus distinguer de loin, à travers les éclats de la foudre et des rafales, le roulement pressé d'une voiture. Bientôt ce bruit devint plus sensible. La voiture s'approchait; mais il me sembla entendre en même temps accourir à

sa rencontre un grand nombre de chevaux. Tout s'arrêta un moment ; puis plusieurs décharges d'espingoles et de pistolets vinrent me glacer de terreur.

« La pluie, qui tombait par torrents, m'empêchait de rien distinguer ; seulement je compris que la bande de malfaiteurs, si redoutée dans le pays, opérait en ce lieu une sanglante attaque.

« Épouvanté pour moi-même, surtout à cause du petit pécule dont j'étais porteur, je me glissai à plat ventre dans un des creux de l'espèce de voûte qui m'abritait. Là, dans une mortelle frayeur, j'écoutai attentivement les bruits du dehors. Au bout d'un quart d'heure, qui me parut un siècle, j'entendis les chevaux s'éloigner à fond de train.

« La pluie et les grondements du tonnerre commençaient à diminuer. Je restai néanmoins quelques instants encore dans ma cachette ; puis je me hasardai à en sortir, me proposant de suivre le talus ; mais la pluie, ainsi que les genêts dont il était couvert, le rendant impraticable, je regardai la route, autant que l'obscurité pouvait me le permettre. Mon effroi redoubla, car j'aperçus devant moi la voiture, dont les chevaux avaient

été emmenés par les brigands ; et je crus aussi distinguer auprès d'elle deux cadavres gisants dans la boue. J'avoue à ma honte que mon premier mouvement fut de m'enfuir de ce lieu de malheur. L'humanité me retint cependant ; de faibles gémissements parvinrent à mon oreille, et je descendis vers la voiture d'où ils semblaient partir.

« Ce fut là, mon bon frère, continua l'honnête Carlos, vivement ému par ces souvenirs, que je trouvai les pauvres petits. Ils étaient avec un homme et une femme qui ne donnaient pas plus signe de vie que les deux cadavres du dehors. L'un de ces corps, celui de la femme, couvrait à moitié les malheureux enfants, qui continuaient à pousser des plaintes, et que je me hâtai de dégager. Par un bonheur providentiel, ils n'avaient reçu aucune blessure. Pressé de fuir cette scène d'horreur, craignant surtout le retour des bandits qui venaient de commettre un pareil crime, je pris les deux pauvres petites créatures dans mes bras, et j'arrivai tout haletant à Saragosse, dont je n'étais pas à une grande distance.

« Mon premier soin, vous le pensez bien, fut de déclarer ce que j'avais vu. On se rendit sur les

lieux ; mais l'enquête ne fut pas suivie, à ce que je pense. Vous savez, mon frère, que notre roi, ayant formé alliance avec la république française, venait alors de consentir à déclarer la guerre au Portugal. Un corps de quinze mille Français allait traverser notre territoire pour soutenir cette guerre ; il avait déjà, disait-on, franchi la frontière ; et ces nouvelles jetaient un si grand trouble dans les esprits que, dès ce moment, toutes les affaires particulières furent négligées, pour ne s'occuper que de celle-là.

« Enfin, après plusieurs démarches inutiles, ne sachant à qui remettre ces enfants, auxquels personne ne voulut s'intéresser, je résolus de les garder, malgré mon indigence. Ils ne parlaient que le français, bien qu'ils comprissent un peu l'espagnol. Heureusement j'entends assez bien leur langue ; car, dans ma jeunesse, j'ai fait deux voyages de l'autre côté des Pyrénées. Je pus donc questionner l'aîné, et j'appris par lui que les deux personnes que j'avais trouvées assassinées auprès d'eux, dans la voiture, n'étaient pas leurs parents.

« Cet enfant portait sous ses vêtements un médaillon en or, dans lequel se trouve le portrait

d'une belle jeune fille, d'une douzaine d'années. Lorsque je vis sur lui cet objet, il me dit :

« — C'est le portrait de maman quand elle était
« petite, et c'est M^{me} Hubert, notre bonne amie,
« que les méchants hommes ont tuée, qui m'a
« donné ce portrait, parce que j'avais été bien
« sage. Oh ! ne me l'ôtez pas, je vous en supplie ;
« car Léon et moi nous l'aimons ; nous lui don-
« nons tous les jours un baiser à notre réveil, et
« puis le soir encore en nous couchant... »

« Et le pauvre petit fondit en larmes. Je lui demandai s'il savait où était cette mère qu'il aimait tant.

« — Non, me répondit-il. M. et M^{me} Hubert nous disaient dans la voiture que nous la verrions bientôt, et ensuite papa ; mais qu'il nous restait encore un long chemin à faire. »

« Il ignorait aussi le nom de ses parents, et il paraissait si navré en pressant le médaillon sur sa poitrine, que je cessai mes questions, me gardant bien de lui ôter son précieux bijou, qu'heureusement les malfaiteurs n'avaient pas découvert, et qui par la suite peut lui être utile.

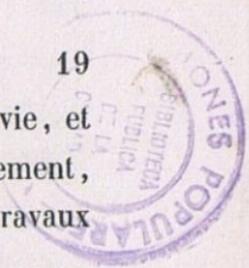
« Chaque jour, continua Carlos, je m'intéressai de plus en plus à ces petits infortunés ; aussi

je n'épargnai aucun soin pour découvrir leur famille. Ce fut inutilement, personne ne vint les réclamer.

« D'un autre côté, je fis tous mes efforts pour que Dolorés souffrit avec patience cette nouvelle charge. Tout alla assez bien dans les premiers temps; mais, nous autres mariniens, nous ne vivons que par le commerce; c'est là notre unique ressource, et malheureusement cette funeste guerre avec nos voisins vint arrêter tous nos travaux. Pour comble d'affliction, je tombai malade; le ménage s'en ressentit; le pain manqua... Enfin, ce matin, ma femme, qui n'est pas endurante, vint avec des pleurs et des cris m'annoncer qu'il fallait abandonner ces enfants à la charité publique... »

Carlos ne put articuler ces derniers mots sans une vive expression de regret. L'ermite se hâta de le consoler. Il venait de prendre la résolution de se charger des deux petits infortunés. L'idée de les laisser un moment de plus exposés aux duretés de la batelière révoltait son cœur. Aussi, après avoir déposé sur le lit du malade le contenu de sa bourse, il emmena les orphelins, non sans qu'ils versassent bien des larmes en se séparant de

l'excellent homme qui leur avait sauvé la vie, et qui, peu de temps après son rétablissement, quitta la contrée, pour aller chercher des travaux à vingt lieues plus loin.



CHAPTER II





Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

Il est bon de savoir que l'on ne peut pas être vertueux sans être sage, et que l'on ne peut pas être sage sans être bon.

CHAPITRE II

La bienfaisance peut, au sein du malheur,
nous faire reprendre goût à la vie.

GOETHE.

Lorsque le frère Anselme, suivi de ses protégés, eut quitté la cabane, il se hâta de reprendre le chemin de l'ermitage; son premier soin, en y arrivant, fut de placer toutes ses provisions devant eux; car ils étaient pâles, abattus, et semblaient éprouver un pressant besoin de nourriture.

« Pauvres petits ! leur dit-il avec la plus douce compassion, vous avez souffert de la faim !

— Oh ! oui, répondit naïvement Léon. Ce matin, quand nous avons demandé notre déjeuner, Dolorès nous a fait ses gros yeux, dont nous avions si peur ; elle nous a dit : « Je n'ai plus de pain à vous donner ; allez en chercher chez quelque marinier du voisinage. Allons, partez, et tout de suite ; je ne veux plus de vous ; ne revenez pas. » Moi, je me mis à pleurer ; puis Félix me prit par la main, et nous sortîmes ; mais nous n'avons pas voulu aller demander l'aumône. »

Le joli enfant avait prononcé ces paroles d'un ton si touchant, que l'ermite en fut pénétré jusqu'au fond de l'âme. A chaque instant sa généreuse sollicitude pour ces petites créatures, déjà si éprouvées par le malheur, devenait plus vive, plus agissante ; il eût voulu pouvoir leur faire oublier les maux qu'ils avaient soufferts, et il trouvait une ineffable douceur à leur prodiguer des soins.

Pour n'en négliger aucun, il crut devoir les conduire peu de jours après à Saragosse, où on les baptisa sous condition, et sous les noms de *Félix* et de *Léon*, dits *Hubert*. Il leur fit ensuite délivrer des actes de baptême, afin que leur état civil se trouvât régularisé, autant que les circon-

stances le permettaient ; puis il joignit à ces actes une déclaration qu'il avait exigé du marinier Carlos , pour qu'au besoin on pût recourir aux renseignements fournis par ce dernier.

Lorsque ces devoirs , prescrits par la religion et la prudence , se trouvèrent remplis , le pieux solitaire ne songea plus qu'à jouir de ce qu'il appelait son bonheur. C'était , en effet , du bonheur que lui apportait la présence des deux orphelins. Aussi , à dater de ce moment , les accès de tristesse auxquels il s'était si longtemps abandonné devinrent beaucoup plus rares. Sa vie avait un but marqué par la Providence ; il se sent utile aux enfants qu'il a recueillis , et quand leurs voix retentissent joyeusement sous les voûtes de sa solitude , il lui semble entendre comme une suave mélodie envoyée par le Seigneur pour l'arracher à ses souvenirs.

On l'a dit bien des fois , ce n'est jamais en vain que nous pratiquons la charité. Cette vertu renferme en elle-même un baume merveilleux qui cicatrise ou qui adoucit toutes les blessures de l'âme ; heureux celui qui peut y recourir dans ses afflictions !

Ainsi donc , Anselme est désormais moins à

plaindre. Naguère tout lui semblait décoloré dans la nature : ses yeux errants, attristés, n'y apercevaient plus rien qui l'intéressât ; pour lui la verdure était sans charme, les fleurs sans parfum ; et voilà qu'aujourd'hui tout change, tout s'anime, tout s'embellit à ses regards. Non - seulement il se rattache à la vie, mais il craint de la perdre, il craint d'être enlevé trop tôt à ces chers petits êtres, si reconnaissants, si candides, qu'il aime déjà comme un père, et qu'il voudrait soustraire à l'abandon.

Malheureusement ses moyens de parvenir à ce but sont presque aussi bornés que l'étroit espace qui lui sert d'abri. Les modestes ressources pécuniaires qu'il possède, et avec lesquelles il a pu jusque alors subvenir à ses besoins comme à ses bonnes œuvres, vont être bien minimes pour ses enfants d'adoption, et cette pensée assombrit parfois la joie si nouvelle qu'il ressent.

« O mon divin Sauveur ! disait-il chaque jour en cultivant le petit coin de terre qui avoisinait son ermitage, daignez bénir mes travaux et mes soins, afin que ces enfants que vous m'avez confiés ne manquent jamais du nécessaire. Faites que je vive assez pour leur apprendre à vous connaître,

pour leur inspirer l'amour de la vertu, et les mettre à même de se créer un avenir ; alors, mon Dieu, j'oserai tout espérer de vos miséricordes. »

Lorsque le pieux solitaire formulait cette prière, il semblait retrouver des forces pour activer ses labeurs ; cependant sa santé était si frêle, que, bientôt épuisé par cet effort suprême, il s'arrêtait halestant, le front couvert de sueur. S'appuyant alors sur sa bêche ou sur l'arbre qu'il venait de tailler, il regardait les deux frères avec tristesse. Ceux-ci, en le voyant dans cet état, accouraient vers lui, l'entouraient de leurs bras caressants, et cherchaient à l'égayer par mille gentilleses qui presque toujours ramenaient le sourire sur ses lèvres. Alors aussi le petit Félix s'essayait à remuer la terre, espérant épargner des fatigues à son bienfaiteur.

Cet enfant était doué des qualités les plus propres à contribuer au bonheur de ceux qui l'entouraient. A une sensibilité profonde il unissait des sentiments élevés, un sens droit et une énergie d'action si précoce, que le frère Anselme, en le voyant agir, en l'entendant parler, demeurait souvent stupéfait.

Du reste, une santé robuste et une force mus-

culaire étonnante pour son âge secondaient merveilleusement ses dispositions naturelles. Bientôt ce fut lui qui soigna la chèvre, nouvelle habitante de l'ermitage; ce fut lui aussi qui arracha les mauvaises herbes du jardin, qui entretint la propreté du ménage, et qui prépara en partie les repas de ses compagnons. Jamais oisif, toujours bon, dévoué pour son jeune frère, il était en même temps si docile, si affectueux envers leur bienfaiteur commun, que celui-ci ne put d'abord se défendre de lui accorder une préférence secrète sur Léon, dont le caractère semblait, en apparence, moins heureux.

La constitution assez faible de cet enfant le portait en effet à une espèce de langueur, et parfois à une sorte de mélancolie méditative, qui, sans rien ôter à la bonté de son cœur, le rendait distrait, et beaucoup moins prévenant, moins actif que son frère. Fuyant la fatigue, il souffrait volontiers qu'on le servît. Bientôt même il ne se plut qu'à feuilleter les livres de l'ermite ou à imiter sur le papier les lettres qu'il y voyait tracées.

Ce penchant naturel pour l'étude ne pouvait manquer d'être remarqué avec joie par le bon Anselme. Il s'attacha donc à le cultiver utilement.

Son instruction était non moins étendue que variée ; aussi, en peu d'années, l'enfant fit des progrès tellement rapides, dans le français, l'espagnol, le latin et le grec, qu'il dépassa de beaucoup son frère. Il réussit en même temps, par sa vive intelligence, sa douceur et la noblesse de ses sentiments, à mériter une part égale d'affection dans le cœur de leur excellent ami.

Ainsi, on peut dire qu'après être tombés au dernier degré du malheur, les orphelins, pendant l'espace de sept ans environ, coulèrent des jours parfaitement heureux auprès de l'homme bien-faisant qui les avait recueillis. Doués l'un et l'autre des qualités les plus attachantes, quoique ayant de notables différences dans le caractère, ils s'aimaient avec une tendresse ardente, traduite, chez Félix, par un dévouement sans bornes, chez Léon, par une reconnaissance toujours mieux sentie.

Jamais ils ne se quittaient : tandis que l'aîné, devenu bon jardinier en grandissant, cultivait le petit coin de terre qui les faisait vivre, ou bien vaquait aux soins du ménage, dont leur ami ne pouvait plus guère s'occuper, Léon, avec ses cahiers et ses livres, se mettait toujours à portée

de le voir. Parfois, poussés par le même mouvement, ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre ; Félix ouvrait sa veste ; le petit médaillon était tiré ; on le regardait ensemble ; puis chacun reprenait son travail, et les heures passaient douces et rapides.

Bientôt une circonstance arriva où cette affection mutuelle, déjà si étroite et si tendre, vint encore se resserrer.

Selon les appréciations de l'ermite, l'aîné des deux frères devait être près de sa treizième année, et le plus jeune de sa douzième. La taille de Félix s'était si avantageusement développée par l'exercice, qu'on lui eût donné quinze ans. Il parlait et écrivait très-purement le français et l'espagnol ; il avait même saisi l'accent de cette dernière langue d'une manière remarquable, et se trouvait assez avancé en arithmétique ; mais c'était là où se bornait son instruction. Les travaux manuels et assidus auxquels il s'était livré depuis son séjour à l'ermitage, dans le but d'épargner des fatigues à son bienfaiteur, ne lui avaient pas permis de pousser plus loin ses études classiques. En revanche, il savait parfaitement son catéchisme, et il avait puisé dans les entretiens jour-

naliers du pieux Anselme des notions si exactes sur la morale chrétienne, que nul enfant ne portait plus loin que lui l'amour du bien et le sentiment religieux. Sous ce rapport, son frère, qui l'avait dépassé, ainsi que nous l'avons dit, en beaucoup de choses, trouvait en lui un parfait modèle.

Tous les deux étaient donc en état de faire saintement leur première communion. Félix avait désiré attendre Léon pour accomplir ce grand acte religieux, qui, par les dispositions qu'on y apporte, a tant d'influence sur le reste de la vie.

Oh ! qui dira les impressions du bon Anselme, quand le jour solennel fut arrivé pour ses jeunes amis !

Il devait les conduire à Saragosse, au couvent de Saint-Joseph, où il avait obtenu, au moyen des dispenses de sa paroisse, qu'ils fussent admis à la table sainte ; et, bien avant le lever du soleil, il alla se prosterner au pied de la croix pour demander au Seigneur de les combler de ses grâces.

A leur réveil, non moins matinal, les deux frères allèrent s'agenouiller en silence à ses côtés ; puis, quand ils eurent prié avec lui, leurs bouches

vinrent se poser sur ses cheveux blancs avec une telle effusion de tendresse, que l'excellent vieillard faillit succomber à toutes les émotions qui envahissaient son âme.

« Chers enfants ! s'écria-t-il, vous me rendez trop heureux ! Il ne manque plus maintenant à ma félicité que de vous entendre promettre à ce divin Sauveur, qui va se donner à vous, d'être toujours fidèles à son amour, à sa loi sainte, et de ne jamais oublier dans le cours de votre vie qu'il punit ou qu'il récompense en Dieu.

— Nous le promettons ! » répondirent ensemble Félix et Léon ; et en même temps ils se jetèrent dans les bras de leur bienfaiteur, qui les hénit et ne tarda pas à les suivre en s'appuyant sur l'épaule de chacun d'eux.

Si nous nous abstenons de retracer ici tous les sentiments éprouvés en ce jour par les orphelins, il en est un cependant qu'il faut mentionner. Cet homme languissant et faible, dont ils doivent soutenir les pas chancelants, et qui est leur unique protecteur dans le monde, ne leur rappelle-t-il pas trop péniblement la perte de leur famille, pour qu'ils puissent se soustraire à de douloureuses pensées ? Si l'adversité mûrit l'homme, elle mûrit

aussi l'enfance en lui suggérant des réflexions et des craintes qui lui échapperaient au sein du bonheur.

Ainsi les deux frères, durant le trajet qu'ils ont à faire jusqu'au couvent de Saint-Joseph, sentent plus d'une fois de poignants regrets, de vives inquiétudes se mêler à leur joie intime; et souvent ils se regardent les yeux pleins de larmes.

Enfin ils arrivent; le saint sacrifice commence; ils participent au divin banquet; une force inconnue se communique soudainement à leur âme, et ils espèrent que la Providence ne les abandonnera pas. Pour Félix, surtout, cette espérance devient une conviction; sa prière est si fervente!

Outre les promesses qu'il a faites à Dieu, il en est une qu'il se fait à lui-même: c'est d'être toujours l'appui, le guide de son jeune frère, de se consacrer à lui tout entier, afin de remplacer les parents qu'ils ont perdus. On verra par la suite jusqu'où le noble enfant sut pousser ce dévouement fraternel.

Les impressions de tristesse ressenties d'abord par nos orphelins se trouvèrent donc complètement changées à leur retour à l'ermitage: une joie douce et calme les animait, et cette joie

devint si expansive, que leur excellent ami trouvait un charme indicible à en être le témoin.

Mais, hélas ! ici-bas le bonheur ne saurait avoir de longs jours ; ses plus doux sourires ne sont trop souvent que de vaines promesses ; ce n'est guère que dans l'attente des tribulations et des douleurs que l'homme n'est pas déçu.

Quelques mois s'étaient à peine écoulés depuis la première communion de nos orphelins, qu'ils eurent le chagrin de voir tomber leur ami dans le marasme ; il ne pouvait plus quitter le lit de fenilles sèches où son corps exténué ne trouvait pas un seul instant de repos.

Se vouant alors exclusivement aux soins que réclamait son état, les pauvres enfants, le cœur oppressé, et n'osant se communiquer les craintes dont ils étaient poursuivis, le veillaient jour et nuit avec une égale affection.

Pour comble de maux, l'envahissement du territoire espagnol par les armées françaises jetait à cette époque le trouble et l'irritation dans toute la péninsule. C'était un cri général de guerre et de vengeance, répété jusque dans le moindre village ; de toutes parts on se soulevait, on courait aux armes. Déjà Saragosse était menacée

d'un siège, déjà aussi les habitants de cette cité rassemblaient leurs forces pour repousser l'agression qu'ils redoutaient.

Le royaume d'Aragon était dépourvu de troupes régulières, d'armes et de munitions; mais tout fut créé par ce peuple aguerrri et fier, chez lequel l'amour de l'indépendance nationale fut souvent poussé jusqu'aux dernières limites de l'héroïsme, parfois aussi de la cruauté.

Cependant cette agitation générale, ces cris de guerre, ces dangers enfin, n'étaient encore que bien imparfaitement connus de nos solitaires, lorsqu'un religieux du couvent de Saint-Joseph, qui de temps en temps venait exhorter et consoler le pauvre malade, se vit contraint de l'avertir des périls dont il était environné.

Le Monte-Torrero, à mi-côte duquel, ainsi que nous l'avons dit, était situé l'ermitage, devait être incessamment occupé par mille hommes de la milice bourgeoise; on prévoyait que ce point important serait un des premiers attaqués; et le moine, au nom de sa communauté, venait offrir un asile à Anselme ainsi qu'à ses jeunes protégés.

On peut se figurer quelles furent les douloureuses sensations éprouvées par le mourant à ces

funestes nouvelles. Si près de quitter la vie, dont il croyait avoir épuisé toutes les amertumes, il lui fallait abandonner cette retraite chérie où il avait recouvré le repos ; où, pendant sept ans, il avait connu les plus douces jouissances de la charité ; il lui fallait aussi quitter cette tombe creusée depuis longtemps par ses mains débiles, et près de laquelle il avait tant de fois médité sur les folles erreurs du cœur humain... Oh ! pour lui, c'était là un immense sacrifice. Sa résignation, cependant, domina ses regrets. A tout prix, d'ailleurs, ne devait-il pas mettre en sûreté ses chers orphelins, principaux objets de sa sollicitude en ce monde ? Il promit donc au religieux, son guide spirituel, de se laisser transporter le lendemain au couvent. Seulement il demanda, pour se mieux préparer à cette pénible nécessité, de recevoir le saint viatique dans sa cellule.

Ce vœu ayant été exaucé, les traits de l'intéressant malade prirent durant l'auguste cérémonie une expression si calme, que les deux frères osèrent espérer son rétablissement. Hélas ! c'était là une illusion que l'inexpérience des pauvres enfants pouvait seule faire naître, et que de bien tristes réalités ne devaient pas tarder à détruire.

Une heure après le départ du prêtre, Anselme fit approcher de lui ses fils d'adoption, qui jusque-là n'avaient point osé interrompre sa prière silencieuse ; puis il leur dit, en tâchant de raffermir le son de sa voix :

« J'attends de vous, mes amis, un grand effort de courage. L'heure de notre séparation ne tardera pas à sonner peut-être, et il dépend de vous de me la rendre moins douloureuse en vous montrant soumis à la volonté divine. »

Ici les orphelins poussèrent un cri d'angoisse ; l'excellent homme reprit :

« Au nom du Ciel, au nom de la vive tendresse que je vous porte, modérez cette douleur qui me déchire. Oui, l'épreuve est grande, et les circonstances qui l'accompagnent la rendent plus amère ; mais Dieu vous protégera, mes enfants ; j'en ai l'espoir. Quant à notre séparation, elle durera peu : qu'est-ce que la plus longue vie par rapport à l'éternité ? Ne nous retrouverons-nous pas dans le sein de notre Père céleste ? C'est là que je vais vous attendre, et prier sans cesse pour votre bonheur. Du courage donc. Maintenant, écoutez mes dernières recommandations.

« Je pense que vous êtes nés Français ; du

moins, tout me porte à le croire. Si vous devez retrouver un jour vos parents, il est probable que c'est en France qu'il faut les chercher. Depuis longtemps j'avais donc formé le projet de vous envoyer à Paris pour y continuer vos études, et je désirais confier à un ami, le seul qui me reste, le soin de vous protéger et de vous aider dans vos recherches.

« Cette idée, qu'il m'a été impossible de mettre plus tôt à exécution, est peut-être une inspiration de Dieu; elle m'est venue pendant que je priais; il faut la suivre dès que les circonstances vous le permettront. Ici, d'ailleurs, le titre de Français vous fermerait toute issue, et vous exposerait peut-être à la haine.

« En attendant, un asile vous est ouvert momentanément contre cette guerre funeste. Vous devez en profiter, sans oublier pourtant que les soldats français, voués à la vengeance des Espagnols, peuvent être vos compatriotes; dans tous les cas, ils sont les miens. Gardez-vous donc, mes amis, de jamais porter les armes contre eux... fuyez plutôt.

« Voici, continua Anselme en tirant de dessous son froc deux ceintures, où il avait depuis

plusieurs mois renfermé les papiers des orphelins avec le peu d'or qui lui restât ; voici quelques faibles ressources partagées également , et qui vous aideront plus tard à atteindre la frontière de France. Là , vous aviserez au moyen de vous rendre à votre destination. Je m'en rapporte à ta prudence , à ton courage , mon cher Felix , pour sauver ton frère des périls qui vont vous environner.

« Maintenant , reprit l'ermite d'une voix oppressée , en montrant un petit paquet soigneusement cacheté , voici quelques détails sur ma triste vie. Je les crois utiles , mes enfants , pour vous préserver des fautes qui m'ont perdu , et qui m'ont coûté tant de larmes... Là sont aussi renfermés un titre dont vous aurez besoin , une lettre pour mon ami , puis les indications qui vous seront nécessaires. Je désire cependant que vous n'ouvriez ce paquet que quand vous serez en sûreté sur cette terre chérie , qu'il ne m'est plus donné de revoir... »

En ce moment , Anselme s'affaiblit au point que ses paroles devinrent inintelligibles : les efforts qu'il avait dû faire pour donner à ses jeunes amis ces derniers témoignages de sollicitude , étaient au-



dessus de ses forces. Il leur fit signe de prendre les objets qu'il leur avait désignés. Lorsqu'ils eurent attaché les deux ceintures contenant l'or et les papiers sous leurs vêtements, il posa ses mains tremblantes sur le front de chacun d'eux, en murmurant une prière ; puis, retombant sur sa couche, il parut s'assoupir.

Quelques minutes après, le frère lai, qui avait coutume de venir à l'ermitage, y arriva avec ordre de ses supérieurs d'y demeurer jusqu'au lendemain, et de donner tous ses soins au moribond. Témoin de l'abattement des orphelins, cet homme obtint, non sans peine, qu'ils allassent prendre quelques moments de repos, leur promettant de les appeler au réveil de leur ami. Mais, hélas ! cet ami si tendre, le seul qui leur restât en ce monde, ne devait plus se réveiller... A minuit, c'en était fait : sa belle âme avait quitté la terre pour aller recueillir la récompense qui lui était due, dans le sein de son Créateur.

Ce fut aussi pendant cette nuit funeste que les habitations du Monte-Torrero durent s'évacuer. Les troupes destinées à sa défense allaient l'envahir au point du jour. Un seul religieux obtint de rester à l'ermitage, pour rendre les derniers

devoirs au défunt ; et les jeunes infortunés, enlevés dans l'engourdissement du premier sommeil, n'eurent même pas la consolation d'embrasser une dernière fois celui qu'ils étaient condamnés à pleurer toujours.



devois au salut ; et les jacobins, en-
 vers dans l'ingratitude du premier conseil.
 Il en fut ainsi par la résolution d'empêcher
 une dernière fois celui qui les étroit condamnés
 à pleurer toujours, et de les rétablir dans
 les conditions, sans perdre une seule minute de
 temps à leur égard.

Quelques instants après, le frère qui avait
 été arrêté, et qui se trouvait à Paris, arriva
 de la prison, et se rendit à la prison de la
 Bastille, où il fut arrêté par les jacobins.
 Les jacobins se mirent à le questionner, et
 lui demandèrent s'il connaissait le frère qui
 avait été arrêté à la prison de la Bastille.
 Mais, comme il ne savait rien de ce frère, il
 fut relâché, et se rendit à la prison de la
 Bastille, où il fut arrêté par les jacobins.
 Les jacobins se mirent à le questionner, et
 lui demandèrent s'il connaissait le frère qui
 avait été arrêté à la prison de la Bastille.
 Mais, comme il ne savait rien de ce frère, il
 fut relâché, et se rendit à la prison de la
 Bastille, où il fut arrêté par les jacobins.

Ce fut ainsi que le frère qui avait été
 arrêté à la prison de la Bastille, fut relâché,
 et se rendit à la prison de la Bastille, où
 il fut arrêté par les jacobins. Les jacobins
 se mirent à le questionner, et lui deman-
 dèrent s'il connaissait le frère qui avait été
 arrêté à la prison de la Bastille. Mais, com-
 me il ne savait rien de ce frère, il fut relâché,
 et se rendit à la prison de la Bastille, où
 il fut arrêté par les jacobins.

CHAPITRE III

Les guerres et les conquêtes produisent
toujours beaucoup plus de larmes qu'elles
ne font naître de lauriers.

BOSSUET, *Sermons*.

Si nos jeunes lecteurs ont pris jusqu'ici quelque intérêt aux orphelins dont nous esquissons l'histoire, il leur sera facile de se représenter la douleur qui les accabla lorsqu'on dut leur annoncer la mort de leur bienfaiteur. Un vide immense semblait s'être fait autour d'eux ; ils n'osaient plus envisager l'avenir ; pressés dans les bras l'un de l'autre, ils y demeurèrent comme anéantis.

Peu à peu, cependant, Félix revint à lui-même.

Se rappelant les recommandations que lui avait faites cet ami si cher, il s'efforça de vaincre l'abattement dans lequel il était plongé, et les paroles affectueuses qu'il trouva dans son cœur finirent par ranimer aussi le courage de Léon. Les événements d'ailleurs ne devaient pas tarder à les distraire forcément de leur affliction.

Le Monte-Terreó, mal défendu par sa faible garnison, tomba quelques jours après au pouvoir des troupes françaises, dont on n'avait pu arrêter la marche; un pont de bateaux fut créé, la place investie; et les Espagnols, refoulés dans ses murs, ne durent plus songer qu'à s'y maintenir.

Jusque-là, néanmoins, ce blocus n'était guère qu'un éparpillement de huit mille hommes de troupes réglées autour d'une enceinte de trois mille toises environ de développement, où se trouvaient vingt mille combattants déterminés à mourir plutôt que de se rendre. Aussi les opérations se bornèrent d'abord à quelques combats partiels, qui ne purent empêcher le ravitaillement de la ville. Ce ne fut qu'après l'arrivée de divers renforts, attendus par les assaillants, qu'ils entreprirent une attaque plus sérieuse.

Dans la nuit du 30 juin au 1^{er} juillet 1808,

ils commencèrent à bombarder la place, et ils dirigèrent en même temps dix pièces formidables contre le château de l'Inquisition, bâti par les Maures, et restauré par les rois d'Aragon, qui en avaient fait leur demeure. Ce château, situé à cent vingt toises du mur d'enceinte, est carré et flanqué de quatre tours bastionnées, avec fossés et chemin couvert.

Pendant quelques heures, les batteries tirèrent sans interruption sur cette place. Une brèche fut ouverte; on lança plusieurs colonnes pour tenter l'assaut; elles marchèrent au pas de charge. Mais la brèche était trop élevée; les échelles manquèrent; il fallut renoncer, pour le moment, à s'emparer de ce point.

Il n'en fut pas ainsi de l'asile où se trouvaient nos orphelins. Le couvent de Saint-Joseph, situé à la rive droite de la Huerba, fut enlevé après un combat des plus meurtriers; et les pauvres enfants, oubliés au moment de la défaite, furent contraints de prendre la fuite.

Éperdus au milieu de cette cité où chacun courait aux armes, où le fracas des bombes et des obus répandait partout l'épouvante et la mort, les jeunes infortunés errèrent longtemps dans les

rues, n'osant demander à personne un abri contre les affreux périls qui les environnaient.

Ne connaissant aucun chemin, en proie à une terreur profonde, ils venaient de se précipiter au hasard dans une rue étroite et déserte, où l'obscurité de la nuit allait les surprendre, lorsqu'une femme d'un certain âge, la pâleur au front, passa près d'eux, et leur cria en ouvrant la porte d'une mesure :

« Où allez-vous donc, enfants ? n'entendez-vous pas les bombes et les boulets qui éclatent du côté où vous vous dirigez ? Venez, venez ici plutôt, entrez chez moi ; il y aurait pitié vraiment de vous laisser ainsi courir les rues. »

En même temps la charitable Espagnole poussa dans sa demeure les deux orphelins ; puis, en apercevant à la clarté d'une lampe leurs charmantes figures, en recueillant l'expression de leur vive gratitude, elle parut heureuse de sa bonne action.

Nous les laisserons, pour quelques moments, dans cet asile de la pauvreté compatissante, afin de continuer à esquisser les principaux événements de ce siège mémorable, au milieu duquel le malheur les avait jetés. Ces événements, reproduits par l'histoire, ne peuvent qu'intéresser ceux de

nos jeunes lecteurs qui ont le bon esprit de préférer la vérité à de stériles fictions.

Après la prise du couvent de Saint-Joseph, plusieurs autres colonnes dirigées sur la ville furent repoussées avec une telle vigueur, malgré l'héroïque bravoure des assaillants, qu'ils reconnurent enfin l'impossibilité d'emporter d'assaut une place si bien défendue. Force fut donc d'attendre de nouveaux renforts, et de recourir aux procédés lents et réguliers d'un siège, contre une ville ouverte qu'on avait cru pouvoir enlever avec des tirailleurs.

Un aide-de-camp de l'empereur (1) fut envoyé diriger les travaux. Après avoir soigneusement reconnu la place, cet habile officier résolut d'attaquer vigoureusement le front du couvent de Santa-Ingracia, situé, comme celui de Saint-Joseph, sur la Huerba, et près duquel se trouve la porte de la ville. Ses dispositions commencèrent aussitôt dans ce but.

De leur côté, les assiégés, prévoyant une attaque sur ce point, se hâtèrent de le mettre en

(1) Le général du génie Lacoste, qui périt pendant le siège, atteint par une balle. La mort de cet officier du plus grand mérite, aussi brave qu'instruit, fut une perte sensible pour l'empereur et pour l'armée.

état de défense. Plusieurs batteries de gros calibre furent placées au rez-de-chaussée du couvent, des pièces légères aux étages supérieurs ; l'église ainsi que le clocher furent également garnis de fauconneaux et de fusils de rempart ; la porte de la ville fut couverte par de formidables retranchements, qui s'étendirent sur tous les points vulnérables ; en un mot, l'intrépide population ne négligea rien pour assurer sa défense.

Tandis que ces divers travaux s'exécutent dans la place et à l'extérieur, une guerre de tirailleurs se poursuit : on se harcèle, on se dispute le terrain pied à pied ; souvent la plus chétive mesure devient l'occasion d'un sanglant combat, sans que les pertes éprouvées de part et d'autre aboutissent à un résultat quelconque.

Sur ces entrefaites, un corps de volontaires d'Aragon, envoyé au secours de la ville, veut y pénétrer. Les assiégés font une sortie vigoureuse dans le but de l'appuyer ; cette tentative échoue. Les volontaires sont défaits par une brigade française, et les assiégés ont aussi à déplorer parmi eux de nombreuses pertes.

Tout espoir de délivrance commence dès lors à s'éteindre dans le cœur des habitants de Sara-

gosse, et pourtant leur courage n'est point ébranlé ; ils sont résolus, nous l'avons dit, à s'en-sevelir sous les ruines de leur malheureuse cité, plutôt que de se rendre ; ce fut sans doute en ce moment qu'ils eurent recours à un acte religieux dont l'histoire nous rappelle peu d'exemples.

Ils avaient remarqué que l'église de Notre-Dame *del Pilar*, célèbre par divers faits miraculeux, était le seul monument que les boulets n'eussent pas encore atteint. Ils virent là un nouveau prodige, et résolurent à l'unanimité de demander que cette église fût tendue de noir, puis qu'on y célébrât pour eux tous, qui s'attendaient à mourir, un service funèbre, auquel ils assistèrent avec une ardente ferveur et une fermeté stoïque.

La piété unie à la vaillance, la réflexion et le sang-froid n'offrirent peut-être jamais une scène plus imposante, plus sublime que dut être celle d'une population assistant ainsi, en quelque sorte, à ses propres funérailles.

Enfin, les dispositions étant faites du côté des Français, l'attaque commence, le 4 août, dès le point du jour. Tandis que les pièces dirigées contre le château continuent de fonctionner, comme diversion, toutes les autres batteries font feu à la



fois ; les murs sont criblés de boulets , et la partie en arrière du front d'attaque est inondée de bombes et d'obus.

Vainement les assiégés déploient en cet instant un courage surhumain , pour répondre au feu des assaillants , et leur interdire l'approche des murailles ; à neuf heures du matin , on juge les brèches praticables.

Aussitôt deux colonnes s'ébranlent au pas de charge ; elles arrivent malgré les bombes et les boulets qui pleuvent sur elles , culbutent les défenseurs des brèches , emportent le couvent de Santa-Ingracia ainsi que la *Puerta del Carmen*, entrent dans la ville à travers les décombres , s'emparent des canons , et font feu sur les Espagnols avec leurs propres pièces. Mais ces derniers , loin de se tenir pour vaincus , s'acharnent plus que jamais à la défense ; ils se rallient , se ruent sur nos soldats , qu'ils tuent ou qu'ils repoussent. En même temps , un feu meurtrier commence à partir des fenêtres et des toits ; chaque maison devient un fort qu'il faut emporter d'assaut. En vain nos troupes se couvrent dans les rues avec des meubles et d'autres objets : les balles les atteignent derrière ces faibles retranchements , et de chaque côté des







A. Girardin del.

Delaroy sc.

Les Français culbutent les défenseurs des brèches,
emportent le couvent et entrent dans la ville.

combattants on compte un très grand nombre de victimes, parmi lesquelles se trouvent plusieurs généraux français.

La victoire demeurait donc encore incertaine ; Saragosse n'était pas vaincue. A la vérité, nos colonnes occupaient le couvent de San-Francisco, celui de San-Diego et divers autres points de défense : c'était là sans doute un immense avantage ; mais, déjà si inférieurs en nombre, les assaillants furent obligés de retirer des forces de la rive gauche de l'Èbre, pour les porter au Monte-Torrero, où ils avaient établi leur réserve ; ainsi, en attendant de nouveaux renforts, nos troupes entrées dans la ville durent se borner à s'y maintenir.

Cette position était fort triste ; elle ne pouvait se prolonger sans compromettre la vie de nos braves soldats, qui à chaque heure se voyaient obligés de soutenir de nouveaux combats contre les assiégés. La nouvelle d'une victoire remportée par l'armée espagnole d'Andalousie vint encore ajouter à l'énergie de ces derniers : ils espéraient une prompte délivrance, et, du milieu de leurs ruines fumantes, ils relevaient fièrement la tête, menaçant de prendre l'offensive.

On se ferait difficilement une idée des maux affreux qui surgirent, pour les deux partis en présence, de cette double situation, et des scènes sanglantes qui se renouvelèrent au milieu d'eux pendant ces jours funestes. Nous ne les retracerons pas : il est des tableaux que l'imagination repousse ; et, quand la main du temps a jeté sur eux le voile de l'oubli, il ne faut pas le soulever.

Revenons aux faits particuliers qui concernent nos orphelins. C'était à une inconnue, à une indigente que ces jeunes infortunés devaient un abri contre les périls dont ils se trouvaient environnés. D'un moment à l'autre, cette femme pouvait exiger qu'ils la quittassent, et alors que seraient-ils devenus ? Dieu permit qu'il n'en fût pas ainsi.

La pauvreté était, il est vrai, le partage de leur nouvelle protectrice : veuve, et sans autre bien que sa mesure en ruine, elle ne vivait que du travail de ses mains ; mais l'infortune, loin d'avoir endurci son cœur, lui avait inspiré un sentiment plus vif de compassion pour le malheur ou les souffrances d'autrui. Poussant presque toujours l'obligeance jusqu'au désintéressement le plus complet, elle s'était fait chérir de ses

voisins, tous indigents comme elle, par une foule de ces petits services que le riche achète avec de l'or, et que le pauvre ne peut payer qu'avec son cœur.

Au moment du péril, au moment où chaque habitant de Saragosse courait aux armes, Juanita (ainsi se nommait la veuve compatissante) avait recueilli le fruit de ses bonnes œuvres par l'intérêt que chacun s'était empressé de lui témoigner.

« Ne craignez rien, bonne Juanita, lui avaient dit ses voisins en la quittant. Ce point sera le dernier attaqué, et nous veillerons sur vous. Si l'ennemi, que nous allons combattre, osait franchir nos murs, nous serions là pour vous défendre : n'êtes-vous pas notre mère à tous ? Rassurez-vous donc ; du courage ! Comptez sur nous. »

Ces paroles, l'excellente femme les avait entendues avec un sentiment de joie ; cependant, timide et craintive, elle ne pouvait s'empêcher de frémir à chaque coup de canon. Pour comble d'effroi, presque toutes ses voisines ayant suivi leurs maris afin de leur porter des secours et des aliments, Juanita, demeurée solitaire dans cette



rue sombre et étroite, n'osait la franchir que pour aller furtivement chercher quelques provisions ou s'enquérir des nouvelles du siège.

C'avait été en revenant d'une de ces périlleuses excursions qu'elle s'était rencontrée avec les deux frères.

Lorsqu'elle les eut regardés à la lueur de sa lampe, elle s'écria, touchée de l'expression de terreur répandue sur leurs traits :

« Pauvres enfants ! où est donc votre mère, que vous courez ainsi à l'abandon, tandis que la mort plane au-dessus de vos têtes ? »

A cette question si simple, les orphelins versèrent des larmes, et leurs cœurs oppressés s'épanchèrent en racontant à la charitable Espagnole une partie des malheurs qui les avaient frappés et les dangers qu'ils venaient de courir.

Il n'en fallait pas tant pour intéresser Juanita ; aussi, sans calculer si elle pourrait subvenir à la subsistance de ces enfants, elle les installa dans sa pauvre demeure, en leur disant :

« Restez, restez ici, tant que durera cet épouvantable siège. On dit que ce sera bien long ; mais on dit aussi que dans notre quartier, dans cette rue surtout, les bombes et les boulets sont



peut-être moins à craindre. Dieu le veuille !
Puisse Notre-Dame del Pilar veiller sur nous ! Et
maintenant, écoutez-moi : par votre récit vous
m'avez laissé entrevoir que vous vous croyez nés
Français. C'est là un aveu qu'il ne faut faire à
personne ; il vous exposerait à la malveillance de
mes compatriotes, exaspérés en ce moment contre
votre nation. Je pense qu'ils ont raison, mes
enfants ; néanmoins, vous n'avez rien à craindre
de moi : toute créature malheureuse, quel que
soit son pays, me semble avoir des droits à la
compassion d'une âme chrétienne. Je saurai donc
garder votre secret, et vous secourir dans votre
détresse ; fiez-vous à la pauvre Juanita : elle n'a
jamais trahi personne. »

Après avoir prononcé ces mots d'un accent
plein de candeur et de bonté, l'Espagnole pré-
senta à ses jeunes hôtes du pain et des fruits. Ils
n'avaient rien pris de tout le jour, et ils firent
honneur à ce modeste repas, qui fut rapidement
expédié ; car le canon, recommençant à tonner
sur la ville, venait à chaque instant ébranler les
vitres de la mesure.

A ce bruit sinistre Juanita, hors d'elle-même,
se mit à genoux devant une image de la sainte

Vierge ; les deux frères se prosternèrent aussi devant cette image vénérée, et ces cœurs purs se confondirent dans une prière fervente qui les raffermir.

Cependant la nuit fut si agitée au dehors, que la pauvre veuve n'osa prendre un seul instant de repos. Quant aux deux enfants, ils dormirent en paix : à cet âge, les impressions de la peur sont aisément surmontées par le sommeil. Aussi, en s'éveillant le lendemain, Félix et Léon songèrent moins aux scènes sanglantes qui les avaient épouvantés qu'à témoigner leur gratitude à leur compatissante hôtesse.

Comprenant qu'ils ne pouvaient rester chez cette femme pendant la durée du siège sans l'indemniser de ses dépenses, ils retirèrent de leurs ceintures quelques-unes des pièces d'or provenant du bon Anselme, afin de les consacrer à leurs plus pressants besoins dans cette circonstance critique.

C'était la première fois que les pauvres enfants recouraient à ce dernier bienfait de leur ami, et la douleur de sa perte se réveilla en eux avec une nouvelle amertume. Ils s'efforcèrent néanmoins de la surmonter pour rejoindre leur hôtesse, à

laquelle Félix présenta une partie de l'indemnité qu'il lui réservait, en lui disant :

« Jamais nous ne pourrions nous acquitter envers vous, Madame : l'asile que vous daignez nous accorder dans un pareil moment ne saurait se payer ; cependant nous ne voudrions pas être pour vous une charge trop lourde. Quelques faibles ressources nous restent dans notre détresse ; nous les devons au cher bienfaiteur que nous avons perdu ; veuillez donc en recevoir une part, afin que nous jouissions plus à l'aise de votre généreuse bonté. »

L'Espagnole, étonnée, repoussa d'abord ce qui lui était offert ; à la fin, pourtant, elle céda aux instances de ses jeunes hôtes, s'avouant à elle-même que cette ressource lui arrivait fort à propos pour subvenir à leurs besoins.

A dater de ce jour, les plus douces sympathies s'établirent entre eux et la bonne Juanita. Félix, auquel le danger de leur commune situation semblait avoir inspiré un nouveau degré de courage, parvenait quelquefois à calmer les craintes de la pauvre femme. Il ne voulait plus la laisser sortir ; c'était lui qui allait acheter, dans les rues adjacentes, les chétives provisions qu'on pouvait

se procurer, et qui s'enquérât des nouvelles du siège.

Du reste, bien que le canon et les coups de fusil continuassent leur bruit effrayant, la pauvre mesure, située, nous l'avons dit, assez loin des principaux points harcelés, n'avait eu jusque-là à subir aucun dommage. Il semblait qu'au milieu de tant de désastres la Providence veillât d'une manière toute spéciale sur ce misérable réduit, où nos orphelins étaient venus se réfugier. Aussi Juanita, en voyant durer cet état de choses, ne douta plus que la présence de ses jeunes amis ne fût sa sauvegarde, et cette pensée la raffermissait.

Cependant, quand l'attaque devint plus sérieuse, quand les assaillants, ayant terminé leurs travaux, recommencèrent à bombarder la ville; quand surtout ils eurent franchi les brèches, et que des cris de mort retentirent de toutes parts, la pauvre veuve s'abandonna de nouveau à l'épouvante, au désespoir, sans que ses jeunes compagnons d'infortune parvinssent à la calmer.

Les vainqueurs, néanmoins, n'avaient pas encore pénétré dans le quartier de la mesure; ils ne le tentèrent même pas; seulement on se battait à peu de distance à coups de fusil ainsi qu'à

l'arme blanche, et tout faisait craindre la ruine complète de la malheureuse cité.

N'ayant vu revenir aucun de ses voisins, Juanita, hors d'elle-même, voulut alors à tout prix connaître ce qui se passait, et ce fut en vain que les deux frères essayèrent de la retenir. La voyant décidée à braver les périls dont une heure auparavant la seule pensée lui donnait des crises nerveuses, ils résolurent de la suivre, afin de partager son sort.

La nuit avait étendu son voile sur les scènes de deuil que présentait en ce moment la ville assiégée, et nos trois amis marchèrent d'abord à l'aventure dans les rues tortueuses qui les avoisinaient, sans rencontrer personne. Tout bruit avait cessé : les bouches à feu ne faisaient plus entendre leurs terribles sons ; et ce silence de mort, succédant à ces voix formidables, répandait dans l'âme une autre sorte de terreur que Juanita ne put surmonter. Se rappelant les paroles de ses voisins, paroles souvent répétées depuis le commencement du siège, elle murmura, dans une profonde angoisse :

« Ils m'avaient promis de ne point me délaisser, et ils ne sont pas revenus ! O Saragosse ! O terre

chérie ! qui fus si longtemps fière de la vaillance de tes enfants , serais-tu donc vaincue ?... »

A cette pensée , l'Espagnole manque de force pour continuer sa marche , et elle est contrainte de s'appuyer sur le bras de Léon , tandis que Félix les devance en éclaireur.

Enfin , réfléchissant au danger auquel elle s'expose avec ces deux enfants , Juanita se décide à rentrer chez elle , lorsqu'au même instant Félix croit entendre à quelques pas de lui de sourds gémissements. Il s'arrête , il écoute ; les gémissements se répètent. S'élançant alors vers l'endroit d'où ils partent , il trouve étendu à terre un homme grièvement blessé , le touche , cherche à le soulever , quand le sang de cet homme jaillit sur ses mains tremblantes...

« A moi , Léon ! à moi , Juanita ! s'écrie t-il ; un blessé est ici , venez m'aider à le relever. »

A cet appel , l'Espagnole retrouve des forces ; elle accourt avec son jeune compagnon ; le blessé est secouru , autant que l'obscurité peut le permettre ; et , soutenu par les deux frères , il parvient à se traîner jusqu'à la demeure de Juanita , où d'autres soins lui sont prodigués.

Cet homme , portant l'uniforme d'un officier

portugais, n'articule que des sons confus ; sa principale blessure paraît avoir lésé la poitrine, et il sent que le moindre effort qu'il ferait pour parler lui deviendrait funeste. Aussi, quelle que soit sa vive reconnaissance, il se contente de regarder avec une indicible expression d'attendrissement les deux enfants qui viennent de l'arracher à la mort, et de sourire à celle qu'il croit être leur mère.

Heureuse et fière de pouvoir secourir un des défenseurs de sa ville natale, cette dernière ne néglige rien de tout ce qui tend à le soulager. Elle lui a abandonné son propre lit, elle a pansé ses blessures ; et, bientôt après, elle a la joie de le voir s'endormir d'un sommeil assez calme.

De leur côté, les deux frères ne quittent pas l'étranger ; assis auprès du grabat où il est gisant, ils contemplent avec un profond intérêt ses traits pleins de noblesse, quoique décomposés par la souffrance, et peu s'en faut qu'ils ne versent des larmes.

Cette invincible sensation de tristesse que faisait naître en eux la vue du blessé se prolongea pendant le reste de la nuit ; elle s'accrut encore vers le matin ; car, en ce moment, il parut très-agité ; ses joues se colorèrent d'un vif incarnat ; on voyait

qu'une fièvre ardente le dévorait , et Juanita comprit dès lors qu'il fallait à cet homme des soins plus éclairés que les siens.

Heureusement quelques-uns de ses voisins étaient rentrés chez eux durant cette même nuit ; ils accoururent à son appel, reconnurent le blessé pour un des officiers supérieurs qui avaient combattu à leur tête , et l'emportèrent aussitôt à l'ambulance la plus proche. Félix et Léon l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée de ce lieu ; mais ils ne purent y pénétrer avec lui, et ils eurent ensuite le chagrin d'ignorer son sort. On se souvient qu'alors les maux de Saragosse n'étaient pas finis, que les assiégeants se trouvaient encore au milieu de ses ruines fumantes , et que chaque jour un nouveau combat avait lieu entre eux et les habitants. Ainsi les pauvres enfants, jetés par le malheur au milieu de tant de calamités, durent renoncer à recueillir des informations sur l'homme qu'ils avaient secouru, et dont le souvenir laissa dans leur mémoire une de ces impressions, à la fois douces et pénibles, qui ne devaient plus s'en effacer.

Enfin, après beaucoup d'hésitation, commandée par les circonstances critiques où se trouvait à cette époque notre armée d'occupation, la levée

du siège fut ordonnée. On fit sauter les mines ; on brûla les magasins du Monte-Torrero ; on jeta dans l'Èbre et dans le canal les pièces d'artillerie espagnole, et Saragosse fut sauvée. Elle put compter ses pertes ; les douleurs individuelles, étouffées longtemps par l'amour de la patrie, purent alors se répandre, et retrouver de l'écho, de nouvelles sympathies dans les cœurs.



CHAPITRE IV

La souffrance frappe tous les âges ;
s'étonner de souffrir, c'est s'étonner
de vivre.

M^{me} TARBÉ DES SABLONS, *Onésie*.

Après la levée du siège, nos orphelins purent aussi retrouver un peu de calme, et réfléchir à leur triste situation.

Depuis leur séjour chez Juanita, on les croyait confiés à ses soins par une amie absente; et l'excellente femme, voyant cette opinion admise sans difficulté dans son voisinage, se gardait bien de la combattre, puisqu'elle y trouvait plus de sécurité pour les enfants auxquels elle s'était attachée.

De là au désir de les fixer auprès d'elle il n'y

avait qu'un pas ; aussi ce désir devint bientôt une idée fixe chez la bonne veuve, bien qu'elle sût d'autres projets à ses jeunes hôtes.

« On vous croit du pays, leur dit-elle un jour, et j'en suis ravie, parce que de cette façon l'on sera disposé à s'intéresser à vous. Restez donc avec moi ; vous ne manquez ni l'un ni l'autre d'intelligence et de courage, vous apprendrez un état ; les braves gens vous protégeront, et le bon Dieu fera le reste. »

Une telle proposition, dans les circonstances où se trouvaient ces jeunes infortunés, méritait assurément de leur part un examen sérieux ; la raison semblait même leur conseiller d'y souscrire ; car elle leur épargnait les difficultés d'un long voyage, ainsi que les chances périlleuses qu'il comportait. Mais c'eût été s'écarter de la ligne tracée par leur bienfaiteur ; c'eût été aussi renoncer à chercher des vres chéris, dont la pensée les poursuivait sans cesse ; et, tout en remerciant avec effusion leur compatissante hôtesse de ce nouveau témoignage d'intérêt, ils demeurèrent inébranlables dans la résolution de se rendre en France, ainsi que le bon Anselme le leur avait couseillé à ses derniers moments.

Quel que fût son chagrin du parti qu'ils adoptaient, Juanita n'insista plus. Dès que les événements le lui permirent, elle poussa même l'abnégation jusqu'à s'enquérir avec le plus grand zèle des moyens de leur faire faire le voyage. Un sien cousin, demeurant à peu de distance de Saragosse, exerçait depuis vingt ans le métier de colporteur, et se rendait souvent, en compagnie de sa mule, chargée comme lui de marchandises, dans les villages avoisinant la frontière de France, où il faisait des échanges avantageux avec les contrebandiers.

Depuis l'occupation de l'Espagne par notre armée, ce négoce, tant soit peu hostile au fisc, avait rencontré, il est vrai, bien des obstacles ; mais, d'un autre côté, le porte-balle se trouvait protégé par les guérillas ; il était en outre muni de bons papiers, visés par les autorités des lieux qu'il traversait, et, fort entreprenant de sa nature, il n'avait pas encore renoncé à répéter ses courses périlleuses.

Un tel homme parut à Juanita le meilleur guide qu'elle pût choisir pour ses jeunes amis. Elle le savait d'une sûreté inviolable dans ses transactions mercantiles, et incapable d'abandonner les orphe-

lins, s'il promettait de les protéger jusqu'à la frontière ; aussi, ce fut à lui qu'elle s'adressa.

L'âge des deux frères souleva d'abord quelques difficultés ; après les avoir vus, il consentit néanmoins à les emmener. Félix surtout captiva ses bonnes grâces, en lui offrant de porter, durant le voyage, une partie des marchandises, à la seule condition que Léon occuperait une place au-dessus des ballots dont la mule serait chargée.

Du reste, Juanita avait laissé croire à son parent que nos orphelins étaient Espagnols ; elle lui avait dit qu'ils ne se rendaient en France que pour accomplir la volonté de leur ancien protecteur, et elle lui avait fait en même temps une peinture si touchante de leur infortune, qu'elle était parvenue à obtenir une diminution notable sur le prix exigé.

Enfin tout est conclu, tout est préparé ; le lendemain ils vont quitter ce coin de terre qui leur a été si funeste, et où pourtant ils ont rencontré, avec la plus tendre affection, les soins généreux que réclamait leur enfance délaissée. Oh ! cette pensée, ils ne sauraient la perdre ; elle les poursuit jusque dans leur sommeil ; et plus le moment du départ approche, plus il leur paraît affreux d'abandonner la tombe de leur vénérable ami.

« Pourquoi ne sommes-nous pas retournés à l'ermitage ? se dirent-ils tout à coup , en se regardant , avec une profonde angoisse. Nous aurions pu y vivre de notre travail et des produits de la terre. Tous les jours nous serions allés prier auprès de notre cher bienfaiteur, et sa cendre nous eût encore protégés.... Oui, mais l'enclos qui la renferme ne nous appartient pas, et nous ne pouvons l'acheter. Il nous a ordonné d'ailleurs d'aller en France ; il faut lui obéir.... Ah ! si du moins , avant de quitter ces lieux , nous pouvions reconnaître la place où ses restes sont déposés , nous y agenouiller un seul moment , cela nous donnerait peut-être du courage!... Eh bien , allons-y ! »

Et voilà les pauvres enfants s'acheminant , au milieu des décombres , vers le Monte-Torrero. Hélas ! cette dernière consolation qu'ils allaient y chercher , ils ne purent même l'obtenir : le canon et l'incendie avaient tout ravagé ; il était impossible d'arriver jusqu'à la montagne , où déjà on travaillait à réparer les désastres du siège. Seulement on assura aux deux frères que les ruines de l'antique ermitage , grâce à la position qu'elles occupaient sur le versant opposé du mont , étaient encore debout ; que le cimetière du petit enclos

avait été respecté ; cette assurance les soulagea d'un grand poids , sans néanmoins dissiper le chagrin amer qu'ils ressentaient.

Ce chagrin éclata le jour suivant en pleurs et en sanglots lorsqu'ils durent se séparer de l'Espagnole qui les avait recueillis dans leur détresse , et qui s'était montrée ensuite si affectueuse envers eux.

« Nous reviendrons, bonne Juanita, lui dirent-ils en la quittant. Oui, si Dieu daigne bénir nos efforts ; s'il permet que nous soyons un jour moins malheureux , vous nous reverrez , n'en doutez pas ; car nous conserverons toujours le souvenir de votre généreuse compassion. Adieu ! adieu ! priez pour nous ! »

Ils s'éloignèrent alors avec Savedras, leur guide, laissant l'excellente femme qui sanglotait sur la route, et qui les suivait du regard avec une inexprimable inquiétude.

« Pauvres petits ! s'écria-t-elle quand elle eut cessé de les apercevoir, que vont-ils devenir maintenant, sur ces chemins encombrés de troupes, et où tant de périls peuvent se rencontrer ! Savedras m'a promis, il est vrai, de ne les quitter que lorsqu'ils auront atteint la frontière, et il leur a procuré de bons papiers ; mais tout cela ne me dit pas

quel sera leur sort... Et puis ce cher Félix, qui, si jeune, va porter chaque jour cette lourde balle ! ça saigne le cœur... Oh ! si j'avais été riche, ils ne seraient point partis, ou tout au moins je leur eusse donné une bonne voiture. »

Ces regrets, cette inquiétude de la charitable veuve n'étaient du reste que trop fondés, si l'on examinait la situation de nos deux orphelins. Il suffisait de les voir à côté de leur guide pour être ému de compassion ; car le malheur avait dès longtemps imprimé son cachet sur leurs jeunes visages, et, malgré soi, on les plaignait. Félix surtout excitait ce sentiment au plus haut point lorsqu'on voyait le fardeau dont il était chargé. Ce fardeau, il le portait cependant avec tant de courage ; il se montrait si patient, si résigné, que, dès la première journée de marche, il conquit l'estime du parent de Juanita.

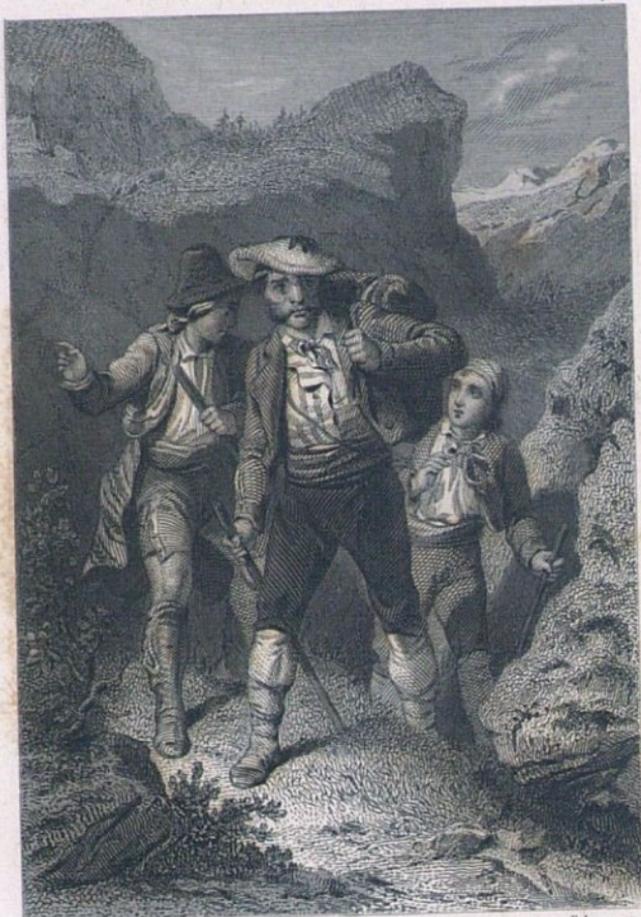
« C'est bien, cela, mon garçon, lui dit l'Espagnol, lorsque le soir ils furent arrivés au gîte, sans que le pauvre enfant se fût plaint une seule fois de la fatigue ; voilà ce qui s'appelle travailler à devenir un homme ! La cousine ne m'a pas trompé, en m'assurant que vous avez du cœur ; avec ça on réussit toujours : la misère n'est à craindre que pour les

paresseux ou pour les gens qui manquent de force. On dit que vous n'êtes pas riches ; eh bien , voilà un état tout trouvé ; vous portez la balle à merveille. Je la porte aussi depuis ma jeunesse ; ça paraît lourd d'abord , puis on s'y fait ; il semble à la longue qu'on n'ait plus rien sur le dos , et l'on marche gaiement en fredonnant la chansonnette. Maintenant il ne s'agit plus que d'apprendre à vendre la marchandise que vous portez ; ce n'est pas difficile. Demain et les jours suivants nous nous arrêterons dans quelques endroits où les chaland ne nous feront pas faute , je l'espère. Là vous commencerez votre apprentissage , puis la balle se remplira par quelques échanges ; si vous voulez l'emporter ensuite pour continuer le métier durant votre voyage en France , nous nous arrangerons aisément pour le prix , et les gains que vous pourrez faire seront autant d'épargné pour votre petit pécule : il n'est rien de tel , mon garçon , que de mettre le temps et les choses à profit ; on s'en trouve toujours bien. »

A cette offre , qui avait tous les caractères de l'obligeance , Félix remercia le colporteur. L'idée qu'il lui donnait lui parut heureuse , et il adopta sur-le champ , comme une ressource contre l'ad-



96
11 11



• Il suffisait de les voir à côté de leur guide
pour être ému de compassion.

versité. Aussi, dès le lendemain, quoique ayant les épaules endolories, il reprit gaiement son fardeau, et marcha d'un pas léger auprès de la mule, sur laquelle Léon était commodément assis.

Quant à ce dernier, il s'en fallait bien que ses impressions fussent les mêmes que celles de son frère. En se levant, il avait vainement essayé de soulever la balle, et de profonds soupirs s'étaient échappés de son cœur, en reconnaissant l'impossibilité où il se trouvait, par sa faible constitution, de partager de telles fatigues. Alors une invincible tristesse s'était emparée de lui; il regardait avec angoisse la sueur qui baignait le front de ce frère chéri, et il finit par pleurer amèrement.

« Pourquoi ces larmes, mon Léon? dit Félix, qui le devinait aisément. Oublies-tu donc combien je suis heureux en t'épargnant des peines? Ne suis-je pas plus âgé, plus fort que toi? et le bon Dieu, en me donnant cette force, qui te manque, ne m'impose-t-il pas le devoir de travailler pour deux? Va, ne te chagrine plus, car cela m'est bien doux, je t'assure; si tu savais avec quel plaisir je te vois là assis sur cette bonne mule! rien qu'en te regardant je sens doubler mon courage. »

En parlant ainsi, l'aimable jeune homme avait saisi la main de l'affligé, et il continua à lui tenir un langage si tendre, qu'il parvint à lui arracher un sourire.

Cette petite scène entre les deux frères n'avait pu échapper à leur guide. Ainsi que Juanita l'avait jugé, Savedras n'était pas dénué d'une certaine bonté de cœur. Peut-être, s'il eût soupçonné ces enfants d'appartenir à une nation qu'il détestait, les eût-il abandonnés sans pitié sur la route ; mais il les croyait ses compatriotes, et il ne put voir sans intérêt leur mutuelle affection.

Ce fut donc avec une joie sincère que peu après, en déballant sa marchandise au prochain village, il vit aussi se confirmer ses pronostics sur l'apprenti porte-balle. La belle figure de celui-ci, son air intelligent et gracieux, attirèrent si bien les acheteurs, qu'il fit merveille dès son début, et que la balle se trouva à peu près vide à la fin du jour. Des échanges ayant eu lieu le lendemain, elle se remplit, sans que son poids parût trop lourd au courageux enfant : l'habitude, et surtout le succès, finirent par le lui alléger.

L'horizon sembla donc s'éclaircir dès lors pour nos jeunes voyageurs. Félix continua de marcher

pendant plusieurs jours à côté de son frère, le cœur plein d'espérance, et, bien que ses fatigues se trouvassent souvent doublées par les longs circuits qu'il fallait faire pour éviter la grande route encombrée de soldats et d'équipages militaires, il les supportait sans se plaindre, puisque son cher Léon ne les partageait pas, et que d'ailleurs elles lui fournissaient le moyen de se familiariser avec le métier qu'il voulait exercer, du moins tant que durerait le voyage.

Mais, hélas ! cette sécurité, dont les pauvres enfants commençaient à jouir, s'évanouit bientôt, pour faire place à d'horribles craintes. Ne pouvant plus, à cause des rochers et des montagnes, suivre les chemins de traverse, ils durent entrer dans les défilés, et se virent tout à coup entourés d'hommes aux traits farouches, armés d'espingoles, de pistolets et de couteaux catalans : c'étaient les guérillas, dont les innombrables bandes, embusquées dans les cavernes qui bordent les chemins creux, décimaient nos soldats au passage, et s'emparaient des convois destinés à l'armée d'occupation, lorsque ces mêmes convois ne se trouvaient pas protégés par une escorte suffisante.

Cette guerre de guérillas est trop connue, pour qu'il soit nécessaire d'en retracer ici les tristes détails. Nous ne parlerons que des impressions éprouvées par nos orphelins à l'approche de ces redoutables bandes.

La première fois qu'ils en aperçurent une, ils se crurent perdus, et se serrèrent l'un contre l'autre, dans un mortel effroi.

« Qu'avez-vous donc ? leur dit alors brusquement Savedras, ne voyez-vous pas que ce sont nos gens, nos braves défenseurs, et que vous n'avez rien à craindre ? »

En même temps il les laissa au milieu du chemin avec la mule, et s'avança sans nulle hésitation vers le chef, auquel il parla pendant quelques minutes à voix basse ; celui-ci parut prendre des notes ; puis le colporteur, après avoir échangé un regard expressif avec le reste de la troupe, revint à ses compagnons, et la route fut continuée.

Plusieurs rencontres du même genre, accompagnées de semblables circonstances, eurent lieu les jours suivants, sans que les jeunes voyageurs pussent s'accoutumer à la vue de ces guérillas : leur approche les glaçait toujours d'une profonde

terreur, et les paroles de leur guide ne les rassuraient plus ; cet homme lui-même leur inspirait de la défiance. Ses conférences mystérieuses avec les chefs des diverses bandes échelonnées sur leur passage, la faveur dont il paraissait jouir auprès d'elles, les questions qu'il répétait dans chaque endroit où il s'arrêtait, tout faisait craindre aux deux frères, chez lesquels le malheur avait développé l'intelligence, que Savedras ne joignit à son métier de porte-balle celui d'espion. Or un tel métier, quels que soient les motifs qui le fassent entreprendre, paraîtra toujours avilissant aux cœurs honnêtes ; aussi nos orphelins, tout en renfermant cette opinion, redoutent beaucoup moins l'instant où ils devront se séparer de leur guide.

Celui-ci, cependant, accomplit fidèlement auprès d'eux les engagements qu'il a pris. Il ne se montre même pas trop exigeant dans la cession des menus objets contenus dans la balle que Félix doit emporter ; et, grâce à son adresse, à sa parfaite connaissance du pays, ainsi qu'aux intelligences qu'il s'y était ménagées, il atteint sans trop de difficulté la frontière avec ses compagnons, et il ne les quitte qu'après leur avoir donné les indications nécessaires pour suivre leur route.



Ainsi, nos jeunes voyageurs se sont séparés de leur guide, ils n'ont plus à trembler devant les guérillas ; ils foulent le sol de la France, de la patrie d'Anselme, qu'ils croient être aussi leur sol natal, et de douces impressions vont sans doute effacer le souvenir des maux qu'ils ont eu à subir sur cette malheureuse terre d'Espagne, où ne retentissent plus que le bruit des armes, que des cris de vengeance et de mort.

Eh bien ! qui le croirait ? loin de ressentir de la joie, ils n'éprouvent d'abord qu'un pénible étonnement, une vague tristesse. Immobiles et muets à côté l'un de l'autre, ils ne tournent les yeux que vers cette terre dont ils ont franchi les dernières limites, et un poids immense vient opprimer leurs cœurs quand ils perdent de vue leur compagnon de route.

Cet homme, il est vrai, était ennemi mortel des Français, et ses rapports mystérieux avec les bandes de guérillas avaient inspiré aux deux frères une véritable répulsion ; mais il s'était montré fidèle à ses promesses envers eux ; il ne leur avait donné que de bons conseils ; aussi le regret, au moment de la séparation, vint-il dominer tout autre sentiment.



Et puis, n'est-ce donc rien que la solitude soudaine où sont réduits ces jeunes infortunés? Jusque alors, quelle qu'ait été leur détresse, une main amie s'était toujours présentée pour les secourir : Carlos, le marinier, leur a sauvé la vie; Anselme a été leur soutien, leur instituteur, leur père d'adoption; Juanita, pendant le terrible siège, leur a donné asile, les a comblés de soins; Savedras ensuite les a garantis de tout danger. Et maintenant, qui leur reste? personne! Et ils vont commencer une vie d'isolement, affronter seuls les orages d'un monde qu'ils ignorent... Oh! cette pensée leur est bien amère, car ils sentent toute leur faiblesse!

Félix, cependant, ne tarde pas à sortir de cet abattement douloureux; en levant les yeux au ciel, il se souvient que là est un refuge, une suprême puissance qui soutient le plus faible roseau contre les coups de l'ouragan; et, s'agenouillant, il dit :

« Prions, mon frère, prions! Dieu nous voit, nous entend; il écoutera la prière de deux pauvres orphelins, qui n'ont plus que lui sur la terre, et qui se fient en sa bonté. »

Alors les pieux enfants invoquent le Seigneur

avec tant d'amour, qu'aussitôt une douce espérance vient rasséréner leurs âmes. Léon s'étant relevé le premier :

« Marchons, dit-il, marchons ! A présent je me sens du courage. Tu avais raison, Félix, en priant on retrouve des forces, parce qu'on espère. Viens, tu vas voir comme je vais te suivre !

— Pauvre ami, répondit ce dernier, si je pouvais du moins te porter avec cette balle !

— Tu plaisantes ! Est-ce que je voudrais de cela, moi ? Va, ne t'inquiète pas ; quand mes jambes auront pris l'habitude de la marche, je suis sûr que je pourrai porter la balle à mon tour. N'est-ce pas, frère, tu le voudras bien ?

— Non certes ! reprit Félix, j'aimerais cent fois mieux jeter cette boîte dans quelque fossé, que de te la voir sur le dos.

— Que dis-tu donc ? Est-ce qu'elle ne contient pas une partie de nos ressources ?

— Sans doute ; quoique Savedras ait été très-modéré en évaluant le prix de ses marchandises, il y en a encore là pour assez d'argent ; mais cela ne fait rien, vois-tu ; je te répète que j'aimerais mieux tout perdre que de te laisser porter un pareil fardeau.

— Allons, ne te fâche pas, mon bon Félix ; je n'insisterai plus, puisque cela te fait de la peine. »

En même temps l'aimable enfant pressa la main de son frère avec la plus vive affection, et il marcha pendant deux heures sans accuser la moindre fatigue. Il était exténué pourtant : Félix s'en aperçut, et son cœur se déchira ; car l'endroit où ils devaient coucher était encore à une grande distance.

Pour comble de maux, de larges gouttes commencèrent à tomber ; un gros nuage noir arrivait sur eux, et pas une cabane ne s'offrait aux regards inquiets du bon frère.

Enfin, Dieu eut pitié de son angoisse. Une charrette chargée de foin, sortant de la gorge de deux hautes collines, vint prendre la même route que suivaient nos jeunes piétons. Elle était conduite par un homme à cheveux blancs, dont les traits brunis annonçaient la bonté.

Il eut à peine vu les deux enfants, que son premier mouvement fut de leur offrir une place dans sa voiture et un asile sous son toit, qui heureusement se trouvait peu éloigné ; peu d'instants après la pluie redoubla, puis la foudre retentit

avec un épouvantable fracas dans les montagnes avoisinantes.

On peut se figurer quelle fut alors la joie des deux frères, et avec quelle effusion ils remercièrent l'homme charitable qui leur était venu en aide si à propos. C'était d'ailleurs la première fois, depuis la mort de l'ermite, qu'ils pouvaient s'entretenir avec un Français; aussi éprouvèrent-ils une vive sympathie pour leur hôte.

Celui-ci, riche métayer, possesseur de beaux troupeaux et d'une habitation commode, aimait du reste à exercer une cordiale hospitalité envers les voyageurs; ceux qu'il venait de rencontrer l'intéressèrent doublement par leur âge, ainsi que par l'heureuse physionomie dont ils étaient doués. Aussi se plut-il à les traiter avec la plus grande bienveillance.

Après le souper, qui fut très-confortable, il voulut que toute sa maison, sa femme, ses enfants, ses nombreux domestiques fissent, sans marchander, des emplettes au jeune colporteur, et ce dernier, outre les petits bénéfices qu'il réalisa dans cette soirée, eut encore la satisfaction de voir son fardeau notablement allégé pour le lendemain.

La nuit que passèrent les deux frères dans cette

maison fut, sans contredit, la meilleure qu'ils eussent passée depuis leur séjour à l'ermitage de Monte-Torrero, et la reconnaissance dont ils étaient pénétrés s'épancha à leur réveil en termes si touchants, que le charitable métayer voulut compléter son bienfait en les conduisant dans sa charrette à deux lieues plus loin, et en leur laissant d'excellentes provisions pour la journée.

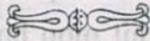
« Comme le cœur de ce brave homme doit battre à l'aise ! dit Félix en regardant s'éloigner celui qui venait d'exercer envers eux une si généreuse hospitalité. Il me semble que si j'étais à sa place, si je pouvais, comme lui, tendre une main secourable à ceux que je verrais dans la peine, rien n'égalerait mon bonheur.

— Oui, cela doit être bien doux, en effet, répondit Léon poussant un soupir ; mais, hélas ! frère, nous ne sommes pas destinés à connaître de pareilles joies...

— Bah ! qu'en sais-tu ? pourquoi toujours s'attrister ? moi je ne veux désespérer de rien. D'abord, quelque chose me dit que le bon Dieu nous aime. Tiens, ne fût-ce qu'avec cette pauvre balle qui hier soir s'est tant allégée, je crois qu'il nous fera réussir, puis que nous retrouverons

nos parents... Peut-être qu'avant cela bien des épreuves nous arriveront encore. En tout cas, s'il en est ainsi, nous n'en goûterons que mieux ensuite les bienfaits de la Providence. »

Après ces mots, notre jeune discoureur prit la main de son frère, et se remit à marcher avec un nouveau courage ; car la bonne réception du métayer lui semblait d'un favorable augure pour le reste du voyage.



CHAPITRE V

On répare ses fautes quand on les
pleure.

BOSSUET, *Oraisons funèbres.*

Les jours qui suivirent furent cependant beaucoup moins heureux que le jeune marchand ambulant ne l'espérait. De temps en temps il avait bien la joie de trouver une place pour son faible compagnon de route dans quelque charrette ou sur quelque mule de rencontre ; mais ces occasions étaient rares, et le pauvre Léon, épuisé de fatigue, était souvent forcé, faute de pouvoir atteindre une auberge, de partager dans les étables la litière des troupeaux, et de se contenter d'un morceau de pain.

Ce genre de vie étant au-dessus de ses forces, Félix insistait pour lui faire prendre les voitures publiques.

« Sois raisonnable, lui disait-il, je te suivrai de toute la vitesse de mes jambes.

— Non, non, répondait l'enfant, je ne veux pas te quitter, mon frère.

— Eh bien ! alors, prenons deux places.

— Que dis-tu ? est-ce que nous pouvons faire une pareille dépense ? rien ou presque rien ne nous resterait en arrivant à Paris, où il faudra, tu me l'as dit toi-même, renouveler nos vêtements, et vivre à nos frais peut-être. Oh ! j'aime mieux marcher que de te voir manquer de tout, frère. »

Ces calculs déchiraient le cœur du bon Félix par leur justesse. Enfin il prit le parti de tout concilier, en donnant à son cher Léon le temps de se reposer dans un joli village qu'ils trouvèrent sur leur route, et où le contenu de la balle acheva de se débiter.

Un vieillard possesseur d'un petit domaine consentit pour une légère rétribution à les loger pendant quelques jours, et ce fut dans ce lieu paisible qu'ils osèrent pour la première fois examiner

l'écrit qu'Anselme leur avait confié à ses derniers moments.

S'étant rendus le lendemain matin au bord de la jolie rivière de l'Adour, voisine du village, ils prirent avec une profonde émotion le paquet, tenu caché jusque - là dans une des deux ceintures provenant également de l'ermite; l'ayant détaché, ils reconnurent l'écriture de leur bienfaiteur, mais ils ne purent d'abord distinguer un seul mot de ces caractères chéris. Ce ne fut qu'après s'être mutuellement encouragés, après avoir bien des fois essuyé leurs pleurs, qu'ils parvinrent à lire ce qui suit :

« A MON FÉLIX, A MON LÉON.

« Quand vous parcourrez ces lignes, mes jeunes amis, je n'existerai plus, et pourtant je ne puis les tracer sans qu'une vive rougeur me brûle le front, sans qu'une poignante angoisse me déchire l'âme... Oui, la pensée que vous m'aimerez moins après m'avoir lu, est pour moi une pensée bien amère, bien douloureuse! Elle ne m'arrêtera pas cependant; votre intérêt doit l'emporter sur toute autre considération. J'ai recueilli votre enfance,

je vous ai donné quelque instruction ; j'ai cherché surtout à vous inspirer l'amour du bien ; je vous ai fait connaître les devoirs que la religion nous impose ; maintenant je dois compléter mon ouvrage en vous montrant dans quel abîme de maux l'homme peut être précipité, quand il oublie ces mêmes devoirs, quand il manque de force pour résister à ses passions.

« Si le triste exemple que je vais vous offrir parvient à vous sauver des écueils dont votre jeunesse pourra se voir plus tard environnée, oh ! je n'aurai pas acheté trop cher un tel bonheur, puisqu'il me méritera (je l'espère, du moins) la miséricorde du Juge suprême devant lequel je vais bientôt paraître.

« Lisez donc, mes enfants, oui, lisez attentivement ces pages ; qu'elles se gravent bien avant dans votre mémoire, afin de vous rappeler toujours que les vertus que vous mettrez en pratique dans ce monde seront comptées dans l'autre vie à celui qui éleva votre enfance, à votre père d'adoption, qui vous aime si tendrement.

« Je poursuis.

« Mon véritable nom n'est pas celui sous lequel vous m'avez connu. Je dois le jour au comte de

C***, dont les vertus, les bonnes actions, firent de bonne heure refléter à mes yeux la gloire acquise par mes ancêtres.

« Une mort prématurée avait privé mon père d'une épouse chérie, et moi, de la mère la plus tendre. Relégué depuis ma naissance au fond du Poitou, je ne jouissais que bien rarement des caresses paternelles. A cette époque, le comte de C*** était colonel du régiment de***; et, trop jeune encore pour quitter le service avec honneur, il sacrifiait à ses devoirs militaires les joies qu'il eût goûtées en présidant lui-même à l'éducation d'un fils tendrement aimé. Ce fut là mon premier malheur après la perte de ma mère.

« Un homme fort instruit, mais n'ayant nulle idée des soins qu'exige la jeunesse, parce qu'il s'était uniquement adonné aux sciences abstraites qu'il aimait avec passion, sut néanmoins, par la régularité de ses mœurs, ses manières graves et son langage austère, captiver l'entière confiance de l'auteur de mes jours.

« Cet homme devint mon précepteur; c'est-à-dire que de ses leçons, de ses exemples, allaient dépendre mon instruction, ma conduite et mes sentiments. Cette tâche, sut-il dignement la

remplir ? Je ne le pense pas. Non, pourtant, que je veuille le rendre responsable des fautes qui flétrirent ma vie ; la crainte de Dieu, l'amour que je devais au meilleur des pères, eussent dû assurément m'en préserver ; mais je n'en demeure pas moins convaincu que les sciences proprement dites ne peuvent suffire à l'éducation. Pour former le cœur et l'esprit d'un enfant, il faut à son guide, outre le savoir, une bonté sans faiblesse, de l'élévation dans les idées et les sentiments, une connaissance approfondie du cœur humain, un tact parfait, et surtout l'étude sérieuse des devoirs que nous imposent la religion et la société.

« Eh bien, ces vertus, ces qualités essentielles, manquaient presque totalement au savant maître dont je fus l'élève.

« J'acquis de l'instruction ; j'étais doué, comme tu l'es, mon cher Léon, d'une facilité prodigieuse ; mais, sous tout autre rapport, je fus abandonné à moi-même ; mes idées, mes impressions, mes habitudes, rien ne fut dirigé ni rectifié ; pourvu que mes devoirs fussent faits régulièrement, pourvu que je me trouvasse assis à table, à heure fixe, devant celui qui partageait ma solitude sans en être le compagnon, tout était

pour le mieux ; je jouissais ensuite d'une liberté sans limite.

« Hélas ! mes enfants, cette liberté me devint trop funeste pour que je m'abstienne de la déplorer devant vous. Ce fut à elle que je dus de former la plus dangereuse liaison, celle d'un homme sans principes, chez lequel déjà le vice avait détruit toute pensée, tout instinct honnête.

« Jusque-là, si mes idées morales étaient peu développées, mon âme du moins était restée pure. Mais de Verlac arriva dans notre voisinage ; beaucoup plus âgé que moi, et assez proche parent de mon père, il sut exploiter habilement mon inexpérience, l'ennui dont parfois je me sentais dévoré ; et il prit dès lors un tel ascendant sur moi, que je me livrai sans nul combat, sans nul examen, à ses pernicious conseils.

« Un intérêt puissant, celui d'une odieuse cupidité, le portait à désirer cette domination. Il avait dissipé la meilleure partie de son patrimoine, et il comptait sur celui dont je devais être mis en possession à ma majorité, pour s'affranchir des nombreux créanciers qui le harcelaient secrètement.

« Pour arriver à ce coupable but, il fallait qu'il

me donnât ses goûts, que je devinsse son émule, comme son esclave ; en un mot, il fallait qu'il flétrit mon cœur en y étouffant la pensée de Dieu et le cri de la conscience ; il n'y réussit que trop !

« Ce fut avec ces dispositions que j'entrai au service, à l'âge de vingt ans, dans le régiment du comte de C**, qu'une subite infirmité forçait, à cette même époque, de se retirer dans ses terres.

« Ainsi, par une singulière fatalité, ce père si bon, si digne de mon amour, ne put surveiller ni ma première éducation, ni mes premiers pas dans la carrière des armes. Il me laissait toutefois dans celle-ci de nobles exemples à suivre ; le corps tout entier ne prononçait son nom qu'avec respect ; et je dus à ce nom révééré, à cette réputation sans tache, le plus favorable accueil.

« Si alors j'eusse été livré à mes propres inspirations, à mes propres mouvements, peut-être que l'honneur, à défaut de vertu, eût pu encore m'arrêter au bord de l'abîme ; mais de Verlac, sous prétexte d'une amitié généreuse, ne m'avait pas perdu de vue. Il ne tarda pas à me suivre et à me précipiter dans une vie de désordres à laquelle je n'eus bientôt plus le courage de m'arracher...
La feuille jetée au courant d'une eau rapide ne

s'arrête plus ; nul ne peut dire où ce courant l'entraînera. Et moi, semblable à cette pauvre feuille dont le sort demeure ignoré, je me laissais aller aussi au torrent des passions qui devaient me perdre.

« De Verlac m'avait inspiré celle du jeu. Il n'en est pas de plus funeste, mes enfants, car elle dessèche, elle consume le cœur ; c'est un gouffre qui n'a ni fond ni rivage ; elle ne peut conduire qu'à la ruine, à la honte!...

« Mais je m'arrête ; à Dieu ne plaise que je veuille faire passer ici sous vos yeux le hideux tableau de la vie d'un joueur. Je vous dirai seulement : Si un jour quelque malheureuse circonstance jetait sur votre chemin un des hommes livrés à cette misérable passion, fuyez-le comme vous fuiriez l'approche de quelque bête venimeuse ; fermez l'oreille à ses paroles, à ses fallacieuses promesses, sans quoi elles vous conduiraient à un précipice pareil à celui qui s'est ouvert sous mes pas.

« Peu d'années suffirent, hélas ! pour consommer ma perte. Les chances du jeu me furent d'abord favorables ; c'est un appât jeté d'ordinaire à l'insensé qui s'y laisse prendre ; mais j'appris

bientôt jusqu'où peuvent aller les horribles tortures du joueur, lorsque ces chances, qu'il appelle heureuses, viennent à l'abandonner.

« Par suite de pertes successives, l'héritage de ma mère se trouva dévoré ; je contractai en outre de nombreuses dettes usuraires, sur lesquelles le misérable de Verlac eut soin de prélever de quoi payer les siennes ; et, grâce à son habileté, à sa coupable adresse, mon malheureux père, en proie à des souffrances aiguës au fond de son château, continua d'ignorer mes désordres et ma ruine.

« Le colonel du régiment où je servais les ignorait aussi, parce que jusque alors nulle plainte n'était venue l'avertir. Cependant la plupart des officiers me fuyaient ; un seul parmi eux, le brave de Merbois, eut le noble courage de me faire entendre plusieurs fois le langage de l'honneur, et de n'épargner aucun soin pour m'arracher à mes coupables égarements.

« Oubliez-vous donc, me disait-il d'un accent
« pénétré, que l'homme ne peut trahir ses de-
« voirs sans ruiner son bonheur, son repos, et
« sans s'exposer à la honte ? Jusqu'ici, mon bon
« Georges, vous vous êtes laissé entraîner par
« faiblesse ; votre cœur ne peut être complice de

« vos fautes ; il y a en lui, je n'en saurais douter,
« une voix secrète qui le condamne. Oh ! croyez-
« en ma sincère amitié ; revenez à vous-même ;
« songez au salut de votre âme, au nom que vous
« portez, à votre père enfin. Sa vie entière fut
« consacrée à la vertu, aux plus nobles actions.
« Consentirez-vous donc à flétrir sa vieillesse, à
« lui arracher toutes les espérances qu'il fonde
« sur vous ? »

« Eh bien ! ces paroles, les remords qu'elles éveillaient dans mon âme, tout fut inutile. L'infâme qui s'était attaché à ma perte, comme le tigre s'attache à sa proie, détruisait, par sa seule présence, et mes résolutions et les généreux efforts de l'homme de bien qui voulait me sauver.

« Enfin mes créanciers, s'étant lassés d'attendre l'effet des trompeuses promesses de mon corrupteur, me dénoncèrent au colonel, et celui-ci, après m'avoir foudroyé par ses reproches en présence de mes camarades, exigea ma démission, et me mit en outre dans la cruelle alternative de payer mes dettes sur-le-champ, ou d'aller expier à la Bastille la honte de les avoir contractées.

« Je ne vous dirai pas, mes jeunes amis, quel fut alors mon désespoir ; car il ne me reste de

cette scène qu'un souvenir vague et confus, qui pourtant me déchire le cœur chaque fois qu'il se présente à ma mémoire. J'étais déshonoré, j'avais souillé le nom de mes ancêtres. Ce nom que mon noble père m'avait transmis environné d'une auréole de gloire, eh bien, il venait d'être honteusement rayé de la liste des officiers du régiment de *** !

« Sans doute, en ceci, l'homme qui sévissait contre moi avec un tel éclat ne se souvint pas assez de son prédécesseur. Me punir était son droit, son devoir même ; mais mon infortuné père, lui, n'avait-il pas aussi des droits à plus d'égards, à plus de ménagements ? Ne méritait-il pas enfin, par ses longs et loyaux services, par sa vie si honorable, qu'une pareille tache lui fût épargnée ? Elle l'atteignit cependant, et ce fut, hélas ! loin de son fils coupable qu'il eut à dévorer ses douleurs...

« Que vous dirai-je ! Oui, ma tête s'était perdue sous le poids de la honte ; au lieu d'aller me jeter aux pieds de ce père si bon, si malheureux, je me dérobai lâchement à ses justes reproches, aux menaces qui m'avaient été faites ; je pris la fuite ; et j'accumulai ainsi sur lui, comme

sur moi, les maux affreux que mes égarements avaient préparés.

« Quand la réparation ne suit pas immédiatement une première faute, l'homme arrive de chute en chute jusqu'à l'abîme, d'où la main de Dieu peut seule le retirer par le repentir.

« En proie donc à une sorte de délire, j'avais fui sur la terre étrangère, sans ressource, sans appui, et n'ayant d'autre but que de me soustraire au châtement. Là, livré d'abord à la misère, j'épuisai tous les genres de souffrances qu'elle entraîne, et je ne dus ensuite ma subsistance qu'à l'instruction que j'avais acquise.

« Brisé par le désespoir, je marchai longtemps au hasard, dans le désert de ma vie, cachant mon nom comme un déshonneur, et tremblant à chaque pas qu'on ne vint à le découvrir. Cette situation est affreuse, mes enfants ; puisse le Seigneur vous préserver à jamais d'en faire l'essai ! Sans doute l'homme peut être en butte à bien des infortunes, à bien des maux sur cette terre où il ne fait que passer ; mais s'il est exempt de reproches, s'il a l'amour du travail et s'il se fie en Dieu, ah ! croyez-moi, il lui reste une grande force pour supporter l'affliction ; sur son chemin se trouve encore du

bonheur ; car il jouit de sa propre estime, et les sympathies des gens de bien ne sauraient lui manquer.

« Hélas ! ces consolations, ces jouissances si pures, je les avais perdues ; les leçons du malheur me terrifiaient, sans m'ouvrir la véritable route du repentir ; il fallut l'ébranlement de l'Europe entière pour m'arracher à cette lâche torpeur.

« Je me trouvais en Allemagne quand les premiers émigrés français vinrent y chercher un asile contre les persécutions et la mort. A leur vue, mon cœur se réveilla, mes sentiments se ravivèrent, et l'amour filial reprenant toute son ardeur me ramena sur le sol natal, au risque des nouveaux dangers que je pouvais y courir.

« Je ne vous dirai pas, mes jeunes amis, les nombreuses difficultés que j'eus à vaincre pour opérer ma rentrée en France : j'y songeais à peine ; revoir mon père et le sauver était l'unique pensée qui m'occupât.

« Enfin, j'arrivai auprès du château de mes aïeux. Oui, après bien des années d'absence et de si cuisantes douleurs, je revis cette terre chérie, qui me retraçait tant de souvenirs. En proie à une émotion indicible, je m'arrêtai dans un

chemin solitaire pour la contempler. Oh ! comme en cet instant je me sentais déchiré par le remords !

« Ce père que j'ai voué à la honte, à l'abandon, me disais-je, voudra-t-il me permettre de déposer à ses pieds mon repentir et mes larmes ? Daignera-t-il me pardonner, accepter les secours d'un fils coupable ?

« Tandis que je me livrais à ces pensées anxieuses, un homme vint à passer ; c'était André, le vieux jardinier du château. Je le reconnus sur-le-champ ; il n'en fut pas de même de lui par rapport à moi : mon déguisement et surtout la profonde altération de mes traits me rendaient méconnaissable.

« Me regardant avec méfiance, il semblait vouloir presser sa marche quand je l'abordai, et lui dis, en cherchant à dominer mon émotion :

« N'est-ce pas là le château de M. le comte de C*** ? Savez-vous s'il est chez lui ? si l'on peut lui parler ?

« — Citoyen, me répondit-il brusquement en éludant mes questions, il n'y a plus aujourd'hui ni comte, ni baron, ni marquis, ni duc : personne n'ignore ça, à ce qu'il me semble, et je vous

trouve bien hardi de rappeler des titres dont la nation ne veut plus.

« — C'est vrai, repris-je, j'avais oublié... Mais veuillez me répondre, me dire si le maître de ce château l'habite en ce moment, et si l'on peut le voir.

« — Ce château, ajouta le vieillard d'un air sombre, n'est plus habité que par des garnisaires. Quant au maître, dame ! il est je ne sais où ; je n'ai pas couru après lui, moi.

« A ces mots, un affreux tremblement me saisit, et je m'écriai :

« — Serait-il donc arrêté ?

« — Je ne le crois pas, répondit André, affectant une grande indifférence.

« — Mais pourquoi a-t-il dû quitter sa demeure ? repris-je ; pourquoi des garnisaires sont-ils établis chez lui ?

« — Dame ! pourquoi ? pourquoi ? Vous m'en demandez trop long et plus que je ne peux vous dire, citoyen ; de pauvres gens comme moi ne se mêlent point de pareilles affaires ; nous n'y pouvons rien ; à chacun son métier, les vaches sont mieux gardées. Tout ce que j'ai appris là-dessus, c'est que le citoyen C*** avait un vaurien

de fils, un enfant ingrat, quoi! qui s'en est allé bien loin, à ce qu'il semble, puisqu'on n'a jamais pu le rejoindre...

« — Eh bien? continuez, je vous en supplie.

« — Eh bien donc, on dit qu'il est émigré et que c'est pour ça qu'on traque son père.

« En cet instant, je m'affaissai au pied de l'arbre contre lequel je me trouvais appuyé. Mon chapeau tomba par ce mouvement involontaire, et une longue cicatrice que je porte au front depuis mon enfance, et que vous avez pu remarquer, mes amis, vint soudain frapper l'attention du vieillard. Il se pencha vers moi, saisit ma tête de ses mains tremblantes, poussa une seconde exclamation, puis il me dit très-bas :

« — Monsieur Georges! Est-il possible? Est-ce bien vous que je vois? Pauvre enfant!

« — Oui, c'est moi, balbutiai-je; aie pitié de mon malheur, bon André! tu m'aimais quand j'étais petit; ne me cache pas plus longtemps le sort de mon père. Tu sais, j'en suis sûr, où il s'est réfugié; peux-tu me conduire vers lui?

« — Pas maintenant, me répondit-il; mais calmez-vous, il est en sûreté. Venez, suivez-



moi. Si on vous reconnaissait, si les garnisaires soupçonnaient seulement votre présence dans le pays, vous seriez perdu. »

« En parlant ainsi, il m'entraîna dans un champ de blé dont les épis en certains endroits dépassaient la tête, et lorsque nous y fûmes à l'abri de tout regard, se retournant vers moi, il me pressa sur sa poitrine avec la plus vive affection, en me disant :

« — Puisque vous êtes revenu, mon cher maître, c'est que le repentir est entré dans votre âme, n'est-ce pas ? Vous ne voudriez point tromper le vieux serviteur qui vous a vu naître ? »

« — Te tromper, mon ami ! oh ! rassure-toi à ton tour ; vois ces traits flétris et creusés par la douleur ; n'attestent-ils pas combien j'ai pleuré mes fautes ? »

« — C'est vrai, ça, reprit le vieillard avec l'expression d'une vive sensibilité. Et moi qui ai osé vous appeler un vaurien !... Ah ! Monsieur Georges, mon bon cher maître ! voulez-vous bien me pardonner ce vilain mot ? C'est le chagrin, voyez-vous, qui me l'a mis à la bouche ; le cœur n'y était pour rien, je vous assure.

« — Te pardonner ? va, c'est déjà fait ; je me



sens trop heureux de ton affection pour que tes reproches puissent me blesser.

« — Eh bien ! donc, reprit-il, il s'agit d'abord de vous mettre en lieu sûr ; ne perdons pas de temps, on pourrait nous surprendre.

« Alors, m'entraînant de nouveau, il me fit traverser dans toute sa longueur le champ de blé, qui formait un plan incliné, et au bout duquel coulait une eau limpide.

« Là se trouvait une de ces perches qui, dans le Poitou, comme en Bretagne, servent à franchir les marais et les ruisseaux. Celui que nous traversâmes était fort large, et baignait dans son prolongement un groupe de rochers peu élevés, mais dont les anfractuosités et les nombreux contours formaient un aspect des plus pittoresques.

« A cette époque il n'y avait guère que les gens du pays qui connussent ce lieu sauvage, où l'on ne rencontrait à chaque pas que des épines et des ronces.

« A l'aide de la perche qui nous avait servi à franchir le ruisseau, André parvint à nous frayer la voie, et nous arrivâmes au bord d'un marais entouré de roches à pic ; les joncs et les roseaux

qui se balançaient à sa surface en cachaient la profondeur.

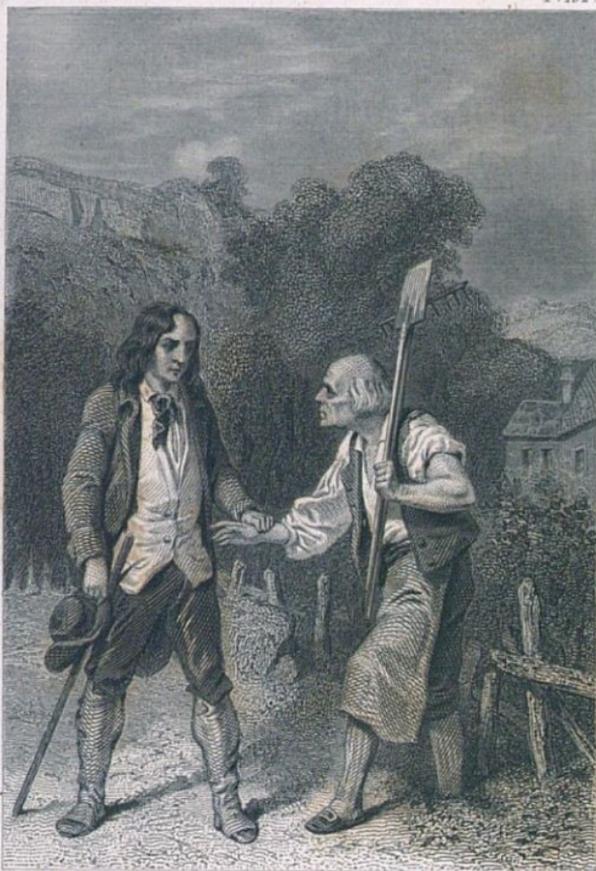
« — Où allons-nous donc ? dis-je à mon guide, je ne vois ici aucune issue.

« — Patience, patience, me répondit-il ; suivez seulement mes pas ; placez vos pieds où je mets les miens ; tenez, voyez, cela n'est pas difficile.

« En parlant ainsi, il marchait au bord du marais, en se posant sur de petits rocs cachés par les hautes herbes, qu'il avait soin d'écartier avec sa perche. Je le suivais de très-près. Nous fimes ainsi cent pas environ ; puis soudain, par un mouvement que je ne pus saisir, tant il fut prompt, l'une des pierres du rocher tourna sur elle-même ; André se glissa dans le vide, j'y entrai avec lui, et la pierre se replaça.

« Un briquet, que mon guide tira de sa poche, lui permit d'allumer deux torches déposées dans ce lieu. Il m'en donna une, et, à mon grand étonnement, je me trouvai dans une grotte spacieuse, dont les parois, aux mille couleurs, reflétaient cette lumière subite.

« Devinant ma surprise, et sans me laisser le temps de lui faire aucune des questions qui se



K. Girardin del.

Delavoy sc.

« Mon déguisement et la profonde altération de mes traits
me rendaient méconnaissable. »



pressaient sur mes lèvres, André se hâta de me dire :

« — Vous voici en sûreté, mon bon cher maître, cette cachette est impénétrable. Ne me demandez pas maintenant comment je l'ai trouvée : vous le saurez bientôt ; un peu de patience encore : fiez-vous au vieux serviteur qui vous aime. Je vais vous laisser seul ici un moment. Tout à l'heure je reviendrai pour vous apporter de la nourriture et ce qui vous est nécessaire pour reposer vos membres fatigués.

« En prononçant ces mots, il me montra une pierre où je pouvais m'asseoir ; posa à terre la torche que je tenais à la main, en l'appuyant pour qu'elle ne pût se renverser ; puis il s'avança au fond de la grotte, où se trouvait une espèce de voûte qui semblait conduire dans les entrailles du mystérieux rocher. Je l'arrêtai par le bras.

« — André, m'écriai-je, au nom du Ciel, dis-moi où est mon père. Tu connais sa retraite. Parle, je t'en supplie ; c'est vers lui qu'il fallait me conduire ; que m'importe, à moi, ma sûreté ?

« Je vis des larmes briller dans les yeux du vieillard. — Le pauvre enfant ! murmura-t-il comme se parlant à lui-même, à quelle épreuve il me met !

« Puis, saisissant ma main :

« — Monsieur Georges, ne m'interrogez pas, je vous l'ai dit, je ne puis vous répondre ; mais je vous atteste que M. le comte ne court aucun danger. Demain, peut-être, pourrai-je vous conduire vers lui. Maintenant laissez-moi aller ; dans peu d'instant je serai de retour, ne vous inquiétez pas.

« Et il disparut sous la voûte. Au bout de quelques secondes, il me sembla entendre grincer les gonds d'une porte ou d'une grille : puis un profond silence se fit autour de moi ; on eût dit celui de la tombe ; aussi une vague terreur vint soudainement s'emparer de mes sens.

« Obligé de m'asseoir sur la pierre moussue que le vieillard m'avait montrée, j'y demeurai d'abord comme anéanti. Cet état, causé sans doute par la fatigue et l'épuisement de mes forces, ne fut que passager cependant ; les craintes puériles qui m'avaient d'abord saisi firent presque aussitôt place à la réflexion.

« — Non, me dis-je, André ne peut vouloir me trahir ; je l'ai toujours vu fidèlement attaché à ma famille, et son émotion, en me reconnaissant, est une nouvelle preuve de l'affection qu'il

me porte ; mais que signifient les réticences de son langage ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu me dire dans quel lieu se trouve mon père ? Pourquoi ne m'a-t-il pas conduit auprès de lui ?

« J'en étais là de mes questions insolubles, lorsque le vieillard reparut, chargé d'un panier où se trouvaient diverses provisions qu'il me présenta. Il retourna ensuite sous la voûte, et en rapporta tout ce qui était nécessaire à mon coucher. Quand ces dispositions furent terminées, j'examinai ses traits : ils étaient empreints d'une sombre tristesse.

« André, lui dis-je, tu me caches quelque malheur. Au nom du Ciel ! ne me laisse pas plus longtemps dans une telle anxiété. Que crains-tu ? ne suis-je pas ton prisonnier maintenant ? ne me suis-je pas livré à toi sans réserve ? Eh bien, en retour de ma confiance, je veux savoir sur-le-champ où est mon père.

« — Il n'est pas loin de vous, et vous le verrez bientôt, me répondit-il ; mais souffrez, Monsieur Georges, que j'agisse avec prudence ; il le faut absolument. Vous ne pouvez aujourd'hui être conduit dans sa retraite... Laissez-moi le temps de tout préparer, de lui annoncer votre retour ; son-

gez que trop de précipitation pourrait lui causer un saisissement qu'il faut éviter à tout prix ; daignez vous en rapporter à mon zèle.

« — Peux-tu me répondre, du moins, qu'il ne repoussera pas son malheureux fils ? André, crois-tu qu'il daigne me pardonner ? »

« — Je l'espère, mon bon maître ; rassurez-vous, il vous aime tant ! repartit le fidèle serviteur d'une voix émue.

« Puis, me voyant plus calme, il saisit cet instant pour m'engager à prendre quelque nourriture. Depuis la veille j'étais à jeun ; j'avais marché toute la nuit précédente, et mes forces, je le répète, se trouvaient si complètement épuisées, que j'acceptai le secours qui m'était offert.

« Après que j'eus terminé ce repas, André plaça un briquet avec une nouvelle torche auprès de celle qui éclairait la grotte, puis il s'éloigna, promettant de revenir le plus tôt possible.

« Comme la première fois, j'entendis distinctement une porte s'ouvrir et se fermer. Poussé alors par une invincible curiosité, bien excusable dans ma situation, j'entrai sans lumière dans l'étroit passage. Bientôt j'arrivai devant une grille en fer, à travers laquelle j'aperçus le vieillard, tenant à

la main sa torche allumée. Il marchait d'un pas rapide, et presque aussitôt il disparut à mes regards. J'essayai vainement d'ouvrir la grille; elle semblait solidement fermée, quoiqu'elle n'eût point de serrure, et force me fut de revenir sur mes pas. Harassé de fatigue, je me jetai sur le lit, bien résolu de n'y pas rester longtemps; car je soupçonnais que mon infortuné père avait choisi quelque autre partie du mystérieux rocher pour sa retraite, et je serais retourné sur-le-champ vers la grille, afin d'essayer encore de la franchir, si l'engourdissement de mes membres n'était venu s'opposer à ma volonté. Un sommeil lourd, irrésistible, s'empara de moi. J'ignore combien de temps il dura; mais, poussé à mon réveil par la pensée qui me préoccupait, je me levai aussitôt, et rentrai dans le passage. Grâce aux remarques que j'avais faites, je parvins, malgré l'obscurité profonde qui m'environnait, à retrouver la grille. Mes mains la parcoururent en tous sens, et j'eus enfin la joie, après bien des efforts infructueux, de rencontrer un ressort qui la fit céder.

« Heureux de ma découverte, je m'avançai alors sans hésiter dans l'étroit passage. Bientôt je m'aperçus qu'il allait en s'élargissant, et qu'à une

certaine distance il formait un coude que je tournai. Là, je m'arrêtai un moment, car j'étais tremblant d'émotion. Mais peignez-vous, s'il se peut, mes jeunes amis, les nouvelles impressions qui vinrent m'assaillir lorsque soudain, à cinquante pas de moi, je vis paraître André, l'air abattu, tenant une lumière à la main, et s'avançant vers un large creux du rocher où plusieurs luminaires qu'il alluma, me permirent de distinguer un autel surmonté d'un christ resplendissant.

« A cette apparition, si inattendue dans un pareil lieu, mes sens se troublèrent ; une sueur froide baigna mon front ; je crus entendre Dieu lui-même me reprocher mes coupables erreurs, le long oubli de mes devoirs de fils, de chrétien, et je me prosternai la face contre terre devant ce divin Maître que j'avais tant offensé.

« Quelques instants après, le son d'une voix grave vint retentir jusqu'à mon oreille ; je relevai la tête, et je vis un prêtre, revêtu des ornements sacerdotaux, commencer le saint sacrifice de la messe.

« Hélas ! à ma honte éternelle, il y avait bien longtemps que je n'avais assisté à cet acte auguste de notre religion ; aussi ce fut avec un saisisse-

ment toujours plus profond que mon âme repentante s'identifia avec les prières du célébrant.

« Je n'apercevais devant l'autel d'autre assistant qu'André ; mais à la sainte communion le prêtre prit une des deux hosties qu'il venait de consacrer, et s'avança vers l'un des coins du rocher que je ne pouvais apercevoir. Bientôt je crus entendre un faible gémissement ; un affreux serrement de cœur me saisit ; je retombai éperdu, la face contre terre ; car ce gémissement , il me semblait que c'était mon père, mon malheureux père qui l'avait poussé...

• Quand je revins à moi-même, la messe était achevée, les luminaires éteints. Cependant une clarté très-distincte se montrait du côté où j'avais vu le prêtre porter la sainte Eucharistie.

« Me soutenant à peine, mais entraîné par un mouvement irrésistible, je m'avançai en tremblant vers cet endroit, et aussitôt j'entendis ces paroles :

« — Courage, Monsieur le comte, courage ! Votre âme si éprouvée vient de s'unir à son Sauveur ; elle vient d'acquérir de nouvelles grâces, de nouvelles forces, pour supporter le malheur avec résignation, pour supporter aussi une joie inattendue, s'il plaisait à ce divin Maître de la lui

envoyer... Oui, continua le prêtre, car c'était lui qui parlait, si, par un effet de sa bonté infinie, Dieu permettait que ce fils, objet de tant de douleurs, fût ramené vers vous par son amour, par son repentir; s'il paraissait à vos yeux, vous vous efforceriez, n'est-ce pas? de résister à votre émotion?...

« — O Ciel! que me faites-vous entrevoir?... serait-il possible! répondit mon pauvre père, dont la voix affaiblie me brisa le cœur.

« Je voulus m'élancer vers le lieu d'où partait cette voix chérie, mais je retombai lourdement sur le sol. André, que le bruit de ma chute attira près de moi, m'aida à me relever, cherchant à m'entraîner du côté de la grotte; je lui échappai. Je venais de nouveau d'entendre mon père, et j'allai me jeter dans ses bras...

« Oh! quelles paroles peindraient les délices et les amertumes de ce moment suprême? Ni mon pauvre père ni moi, ne pûmes articuler un seul mot; il me regarda, il m'embrassa avec une ineffable tendresse, sans que nul reproche sortit de sa bouche; et moi, trop malheureux fils, je reçus ses baisers paternels avec des larmes de désespoir; il était mourant!...

« Oui, cette horrible punition m'était réservée; je ne pus me faire aucune illusion; la mort planait déjà sur cette tête si chère; en retrouvant l'auteur de mes jours, j'étais condamné à le voir expirer bientôt. Je sentais que ma vie passée, bien plus que les événements politiques, l'avait conduit au bord de la tombe, et la réparation ne m'était plus possible!

« Il en est presque toujours ainsi des fautes que nous commettons, mes enfants. Entraînés par de mauvais conseils ou par nos propres instincts, nous nous livrons en aveugles à de dangereuses séductions, espérant que ces mêmes fautes ne seront que passagères; mais bientôt elles nous captivent, et lorsque la raison vient à se faire jour dans notre esprit, lorsque nous venons à reconnaître les maux qu'elles nous ont attirés, ils sont irréparables; il ne nous reste plus que le repentir.

« Le mien me déchirait le cœur par son impuissance même. Plus mon infortuné père se montrait indulgent, plus je me sentais coupable. Pour comble de désespoir, j'appris que l'infâme de Verlac s'était fait notre délateur, afin de s'emparer de nos dépouilles. Tous nos biens étaient sous le séquestre; ils allaient être vendus à vil

prix, et l'acquéreur désigné n'était autre que ce méprisable corrupteur de ma jeunesse.

« Averti à temps du danger qu'il courait, mon malheureux père, hors d'état de prendre la fuite, avait dû se résigner à se laisser porter pendant la nuit, par le saint pasteur de notre village et le fidèle André, dans l'asile où moi-même j'avais été conduit. Cet asile, pratiqué par nos ancêtres dans des temps de persécution, était demeuré jusque-là inconnu de toute la contrée ; mon père seul en avait le secret, et depuis six semaines il y attendait la mort, loin du fils ingrat, première cause de ses maux.

« O mes amis ! ce souvenir, au moment où je trace ces lignes, au moment où moi-même je touche à l'éternité, ce souvenir, dis-je, m'arrache encore des larmes amères... Non, rien ne saurait nous consoler de nos offenses envers nos parents. Mon père m'a pardonné, m'a béni, et pourtant le remords d'avoir blessé sa tendresse, d'avoir abrégé ses jours par mes égarements, par mon coupable abandon, s'est transformé dans mon cœur en un serpent qui le ronge.

« Que vous dirai-je ? Ce père si bon, si indulgent, dont le dernier regard fut pour moi un doux

sourire, la dernière pensée un pardon généreux, eh bien, il s'éteignit dans mes bras, vingt-quatre heures après mon retour. Dans ce funeste moment, ma tête se perdit au point qu'il ne me reste nul souvenir de ce qui se passa pendant bien des jours. J'étais tombé dans un étrange état : mes cheveux avaient subitement blanchi, mes traits étaient devenus ceux d'un vieillard, et je conservais la libre action de mes membres, sans avoir la conscience de leurs mouvements.

« Les derniers devoirs furent rendus à ce père chéri dans cette même caverne où le malheur l'avait forcé de se réfugier. Ce fut là que reposèrent d'abord ses restes vénérés. Plus tard, grâce au zèle d'un ami dont je vous parlerai tout à l'heure, ils furent transférés dans le tombeau de mes ancêtres, que nos vassaux avaient respecté.

« Un mois après cet événement, lorsqu'à peine les premières lueurs de ma raison commençaient à renaître, André, qui avait dû me laisser dans la caverne, aux soins de l'abbé Sorand, notre bon curé, afin de ne pas éveiller les soupçons par une trop longue absence du village, vint nous avertir que le misérable de Verlac, devenu possesseur du domaine de mon père, était arrivé le

jour même sur les lieux, et qu'il exerçait déjà aux alentours une surveillance si active, que le fidèle serviteur craignait d'être surpris en nous apportant de la nourriture.

« Il fallut donc songer à prendre la fuite pour ne pas compromettre sa sûreté ni la nôtre. Si j'eusse été seul, assurément ce dernier soin ne m'eût pas occupé; mais la reconnaissance que je devais au bon André et au vénérable abbé Sorand, proscrit comme moi, me fit un devoir de me soumettre.

« J'obtins de ces dignes amis d'aller me prosterner pour la dernière fois sur la tombe de mon père. Là, mes enfants, je retrouvai des larmes; je promis à Dieu de consacrer le reste de ma vie à la pénitence, en expiation de mes fautes, et je me sentis soulagé.

« Au moment où je me séparai d'André, il me remit un portefeuille que le cher auteur de mes jours avait pu soustraire à la rapacité de ses persécuteurs. Ce portefeuille contenait des valeurs assez importantes pour me permettre de récompenser dignement le sauveur de mon père et le mien. Il repoussa d'abord cette récompense avec tout le désintéressement d'un noble cœur, allé-

quant les besoins qui allaient m'assaillir sur la terre étrangère ; mais je parvins à lui persuader que les ressources ne me manqueraient pas , et il finit par céder à mes instances ; ce fut du moins une dernière joie en quittant le sol natal.

« Je n'entrerai pas , mes amis , dans le détail de notre fuite ; elle fut environnée de bien des périls et d'indicibles souffrances , supportées par mon compagnon d'infortune avec la sainte résignation d'un véritable apôtre de l'Évangile , et par moi avec cette espèce d'insouciance que l'âme acquiert quand elle s'est vouée à une inconsolable douleur.

« Nous eûmes enfin le bonheur d'arriver en Espagne. Ce fut dans ce pays que je rencontrai l'ami auquel je vous adresse , mes enfants ; c'est le brave de Merbois , mon ancien camarade au régiment de *** , et qui avait tout tenté pour m'arracher au déshonneur. Je le revis avec un sentiment inexprimable de plaisir. Oui , cette sensation , que je croyais avoir perdue pour jamais , vint encore se ranimer en moi , à la vue de l'homme de bien qui m'était cher : la vertu est si douce à contempler dans le cœur d'un ami !

« Celui-ci était émigré comme moi. Ses talents , son instruction , lui avaient offert des moyens

d'existence, auxquels il voulut me faire participer. Ne soupirant qu'après une retraite obscure, où je pusse accomplir le vœu que j'avais formé, je le refusai, et n'acceptai de lui que la promesse de faire transférer, à son retour en France, les cendres de mon père dans le tombeau de nos aïeux. Cette promesse, il la tint religieusement, et ses lettres sont venues depuis m'apporter souvent dans la solitude les consolations d'une véritable amitié.

« C'est donc avec une entière confiance, mes enfants, que je vous adresse à cet ami honorable. Son cœur est plein de dévouement; il sait déjà comment la Providence m'a fait vous rencontrer, il sait aussi ma tendre affection, ma vive sollicitude pour votre jeunesse délaissée; il daignera s'associer à l'œuvre que le Ciel confia à mes mains débiles; et quand vous lui apprendrez que son ami n'existe plus, il consentira à le remplacer auprès de vous. La lettre que je joins à ces pages est la dernière prière d'un mourant; le noble de Merbois ne la repoussera pas.

« Du reste, une somme de douze mille francs, dont je joins ici le titre, a été déposée par moi entre ses mains. C'est avec l'intérêt de cette

somme que j'ai pu me livrer à quelques aumônes. Maintenant je vous en fais don, mes amis, et, par la lettre dont je vous rends porteurs, j'autorise de Merbois à en faire usage pour vous ouvrir une carrière, en attendant que le Ciel vous rende aux parents dont le malheur vous a séparés.

« Il ne me reste plus à présent qu'à vous redire les douces impressions que vous avez tous les deux fait naître dans mon cœur, durant les années que nous avons passées ensemble. Ces impressions ont apporté tant de charme dans ma vie solitaire, que je pus dès lors pardonner à mon ennemi les maux qu'il m'a causés et prier pour sa conversion.

« Oui, mes enfants, en vous pressant dans mes bras, en recevant vos caresses, je sentais en moi une paix délicieuse. Souvent je me faisais illusion ; il me semblait que j'avais pour vous les entrailles d'un père, et, m'abusant aussi parfois sur la durée de mes jours, j'osais encore entrevoir du bonheur dans les vertus que je m'efforçais de cultiver en vous.

« Ces vertus, oh ! ne les perdez pas, je vous en conjure ! Elles seront la sauvegarde de votre repos en ce monde et l'espoir de votre éternelle

félicité. En les conservant, vous vous sentirez soutenus par la main de Dieu. Si des peines, des tribulations vous arrivent, élevez aussitôt votre cœur vers lui; il vous consolera, il vous protégera. Que sa pensée vous suive jusque dans vos moindres actions; n'agissez jamais sans interroger votre conscience, cette voix intérieure qu'il a donnée à l'homme pour le guider dans le pèlerinage de la vie. Fuyez les méchants; rappelez-vous le triste exemple de votre père adoptif, les larmes que lui ont coûtées ses fautes; souvenez-vous enfin qu'il ne s'est imposé la honte de vous en faire l'aveu que pour vous préserver des maux qui l'ont perdu...

« Mais c'est assez. Mes yeux se troublent; je sens que tout s'éteint en moi, hors ma tendre affection, hors l'ardent désir de votre bonheur. Ce désir, mes enfants, il me suivra jusqu'aux pieds de notre souverain Maître. Si, dans sa miséricorde, il daigne accueillir mon repentir, s'il daigne me faire grâce, sans cesse je l'invoquerai pour vous, afin qu'un jour nous nous trouvions réunis dans son sein paternel.

« Adieu! adieu! Priez pour votre ami!

« LE COMTE DE C***. »

CHAPITRE VI

Partager avec les pauvres les bénéfices de sa vie, c'est là le véritable signe de l'amour : quiconque ne partage pas n'aime pas.

LE P. LACORDAIRE, *Éloge de Drouot.*

Aucune parole ne saurait peindre les divers sentiments éprouvés par les orphelins en finissant les pages qu'on vient de lire. En cet instant, il leur avait semblé entendre la voix de leur cher bienfaiteur articuler ce dernier adieu, auquel ils avaient répondu par des torrents de larmes; puis, s'étant mis à genoux, ils prièrent longtemps avec ferveur, et ils tombèrent enfin comme anéantis dans les bras l'un de l'autre; car, outre la douleur

qui venait de se réveiller en eux, un monde de pensées nouvelles leur apparaissait.

Jusque-là, c'est à peine s'ils avaient soupçonné le mal, s'ils avaient pu se persuader qu'il existât des méchants et des traîtres. Sans doute le malheur qui leur était arrivé dans leur enfance, ne leur avait que trop appris qu'on peut être exposé sur les grands chemins aux attaques des malfaiteurs ; ils avaient vu aussi, durant le terrible siège de Saragosse, les tristes résultats de la guerre entre deux nations ; mais cette guerre d'homme à homme, cette hypocrisie, cette duplicité du faux ami qui vous attaque et vous trahit dans l'ombre, qui abuse de l'inexpérience d'une âme candide pour la corrompre, pour la conduire à sa perte ; oh ! non, cette idée ne leur serait pas venue ; aussi l'enseignement qu'ils en tiraient leur parut si nouveau qu'il les jeta d'abord dans une sorte de stupeur.

« Il faut bien espérer, dit enfin Léon, qu'il n'y a pas beaucoup de gens dans le monde qui ressemblent à ce misérable de Verlac ; sans quoi il nous faudrait chercher quelque solitude où nous pussions pour toujours être à l'abri de tant de noirceur. N'est-ce pas, mon frère ? »

— Je ne sais trop qu'en dire, répondit celui-ci. Si les méchants étaient en petit nombre sur la terre, il me semble que notre digne ami n'aurait pas cherché à éveiller notre prudence en nous faisant un récit qui lui a tant coûté. C'est qu'il pensait, au contraire, qu'on peut en rencontrer fréquemment, et c'est un nouveau bienfait de sa part d'avoir voulu nous en préserver par son exemple. Maintenant donc que nous sommes avertis, il faut nous hâter de lui obéir en allant nous placer sous la protection de M. de Merbois, et nous promettre de ne jamais former une seule liaison sans que d'avance il l'ait approuvée. Il nous choisira un guide pour notre conscience, auquel nous dirons nos pensées les plus secrètes et dont nous suivrons fidèlement les avis. Notre père adoptif ne nous disait-il pas qu'un confesseur est le représentant de Dieu, la main protectrice qui soutient les pas du chrétien dans le chemin difficile de la vie? Eh bien, c'est par cette main amie que nous nous laisserons conduire; nous nous avertirons d'ailleurs mutuellement de nos défauts; nous prierons ensemble, et le Seigneur nous bénira. »

Après avoir adopté ces résolutions, les deux

frères, devenus plus calmes, reportèrent leurs souvenirs vers un passé trop près d'eux encore pour qu'ils ne sentissent pas le besoin d'y revenir. Ils se rappelèrent leur vie, leurs études à l'ermitage, et ce fut en payant un nouveau tribut de reconnaissance à l'excellent homme qui les avait tant aimés, qu'ils arrivèrent à parler aussi de la bonne Juanita et du pauvre blessé qu'ils avaient eu la joie de secourir pendant le siège.

« Le croiras-tu ? dit Léon, eh bien, la figure de ce malheureux blessé m'est restée là (il montrait son cœur). Pendant toute la nuit que nous passâmes auprès de lui, mes yeux ne purent s'en détacher, et quand son regard se fixa sur moi, je fus obligé de retenir mes larmes. Jamais figure étrangère ne m'avait touché comme la sienne ; il me semblait même qu'elle ne m'était pas inconnue : j'aurais voulu le lui dire ; mais il souffrait tant, et on l'enleva si vite !... Combien je désire revoir cet homme ! malgré moi son souvenir me revient toujours.

— Moi aussi j'y pense souvent, et je voudrais le rencontrer, dit à son tour Félix. Cependant il n'y a nulle apparence que nous l'ayons vu auparavant ; il nous eût reconnus, lui ; sans nous parler,

il eût pu du moins nous faire quelque signe, et il ne nous en a fait aucun ; il paraissait touché de nos soins, voilà tout. Tiens, Léon, quand on a, comme nous, le malheur de ne savoir à qui on appartient, quand on ignore jusqu'au véritable nom qu'on doit porter, l'imagination travaille sans cesse ; on croit retrouver partout les traces de quelque souvenir. C'est là une situation bien triste, à laquelle il faudrait moins songer peut être ; mais le moyen de l'oublier ! »

Après ces mots les pauvres enfants prirent le portrait de leur mère et le couvrirent de baisers, comme ils faisaient autrefois à l'ermitage ; puis Félix, s'arrachant le premier à cette contemplation, se mit à réfléchir. L'écrit du bon Anselme lui avait appris qu'il ne serait pas, non plus que son frère, dénué de ressources en arrivant à Paris, puisque M. de Merbois se trouvait dépositaire d'une somme de douze mille francs dont leur excellent ami les avait faits héritiers. Il put donc se décider à prendre une voiture publique, dépense qu'il n'avait pas osé se permettre jusque-là. Léon consentit de grand cœur à cet arrangement, et dès le lendemain ils partirent l'un et l'autre pour leur destination.

Un seul homme les avait devancés dans le cabriolet de la diligence. On appelait ainsi, à cette époque, la partie de la voiture qui aujourd'hui est devenue le coupé. C'étaient les places les moins chères et sans contredit les moins commodes ; mais ils n'hésitèrent pas à les prendre et s'y trouvèrent à merveille, tant il est vrai que l'épreuve des misères et des privations rend ordinairement l'homme moins difficile, moins exigeant : il sait se contenter de peu quand il a été dépourvu de tout, et le moindre bien-être devient pour lui une jouissance.

C'est ainsi que nos orphelins, le corps brisé par la fatigue des jours précédents, allaient savourer avec délices le plaisir de franchir l'espace sans prendre aucune peine. La joie naïve de Léon dans cette circonstance offrait surtout quelque chose d'intéressant à observer. Après avoir salué, ainsi que Félix, l'étranger qui occupait la première place du cabriolet, il examina le véhicule du haut en bas, passa les mains sur la banquette, décorée d'un mauvais coussin de velours, dont la vétusté attestait le long usage, puis, s'asseyant, il s'écria étourdiment :

« Oh ! que nous allons être bien ici, mon frère ! »

Ce dernier lui sourit, sans répondre ; peu d'instants après, s'étant aperçu que le mouvement de la voiture l'endormait, il passa un bras autour de son cou, attira sa tête sur son épaule, et, semblable à une tendre mère qui veille sur le repos de l'enfant qu'elle chérit, il continua de le regarder avec une douce sollicitude, cherchant à le garantir de tous les cahos de la route, qui alors était en fort mauvais état.

Cette scène muette n'échappa point à l'étranger, compagnon de voyage des deux frères. C'était un petit vieillard sec, à la peau brune et ridée, dont l'œil perçant annonçait l'intelligence et parfois une vive sensibilité ; mais chez lui cette impression semblait être fugitive, comme ces subites clartés qui percent tout à coup les nuages, et qui disparaissent aussitôt derrière eux. Les sourcils épais de ce vieillard, le sourire malin et frondeur qui effleurait habituellement ses lèvres, excluaient toute idée de bonté dans sa nature ; il inspirait même, au premier abord, plus d'éloignement que de sympathie.

Félix, qui avait fait rapidement ces remarques en saluant l'inconnu, ne fut donc pas tenté de lui adresser la parole. Il n'était d'ailleurs occupé que

de son frère. Un brouillard épais commençait à s'élever et à répandre dans l'air une froide humidité, dont il essayait vainement de garantir le jeune dormeur. Les rideaux de cuir accrochés à la voiture ne pouvaient lui permettre de remplir ce soin fraternel, car ils étaient percés en plus d'un endroit, et il se désolait intérieurement, quand son compagnon de voyage lui tendit un coin du large manteau dont il était enveloppé, en lui disant d'une voix brève :

« Couvrez-le avec ceci, vous serez plus tranquille.

— Mais vous, Monsieur, vous aurez froid, répondit le jeune homme, surpris et touché.

— Ne vous inquiétez pas; mon corps est assez mince pour qu'une part de ce manteau lui suffise.

— Quelle bonté! Merci, Monsieur, merci! vous me rendez un grand service!

— N'exagérez donc pas ainsi, répliqua brusquement le vieillard; c'est une mauvaise habitude; elle vous ferait ressembler à tous ces ridicules phraseurs qu'on voit surgir dans notre siècle. Sachez que l'exagération du langage montre presque toujours le vide du cœur. »

A cette étrange sortie, le jeune homme baissa les yeux en rougissant, et se tut.

Un instant après, la diligence s'arrêta, le conducteur descendit de l'impériale, et, soulevant le strapontin qui se trouvait dans le cabriolet, il s'y plaça, en disant :

« Pardon, excuse, il fait un froid de chien là-haut, et je ne suis pas fâché de me mettre un peu à l'abri. Si je vous gêne, Monsieur Parisot, vous me le direz, pas vrai ? et je m'en irai tout de suite.

— Sois tranquille, répondit le petit homme, auquel le nom de Parisot venait d'être donné ; rien ne me gêne, moi ; je sais me faire à tout.

— Oh ! ce n'est pas l'embarras, je le pense bien, reprit le conducteur, franc babillard ; vous avez passé autrefois des temps si durs, quand vous étiez étalagiste au coin des rues ; dame ! c'est un rude métier, faut en convenir ; j'aime encore mieux le mien, si mauvais qu'il soit. Mais depuis bien des années vous êtes remonté sur votre bête, pas vrai, Monsieur Parisot ? L'autre jour, j'ai vu en passant le joli magasin de livrés que vous avez établi au Panthéon ; c'est un bijou,

ma foi ! Si j'avais de la science comme vous, je me ferais aussi libraire.

— Et tu ne le serais pas plutôt, que tu voudrais être autre chose, fit en ricanant le petit vieillard ; c'est là la plaie du cœur humain ; jamais content de rien, sans cesse de nouveaux désirs l'agitent, et bien souvent il jette le meilleur lot pour prendre le pire.

— Décidément cet homme a l'esprit frondeur, se dit à part lui Félix. Notre père adoptif a souvent remarqué devant nous que le moindre inconvénient de ce genre de caractère est de repousser l'amitié. Il me semble pourtant apercevoir quelque chose de très-bon, par moments, dans le regard de ce singulier personnage. D'ailleurs ce coin de manteau qu'il m'a prêté pour couvrir mon frère, annonce bien qu'il n'est pas aussi dur qu'il voudrait le paraître. »

Pendant les réflexions de notre orphelin, ses compagnons de voyage s'endormirent, et ne se réveillèrent qu'à la dînée.

Le conducteur demanda alors à celui qu'il appelait Parisot s'il venait prendre part au repas de l'hôtellerie, faisant en même temps force éloges du cuisinier. Un refus articulé très-sèche-

ment déconcerta son éloquence ; il s'éloigna en grommelant.

Léon s'était aussi éveillé, et son premier mot fut de dire tout bas à son frère : « J'ai faim. »

Ce dernier, prenant aussitôt un bissac, qui, avec sa balle vide, formait leur unique bagage, en tira un morceau de pain et des pommes, qu'il lui présenta.

« Attendez, se hâta de leur dire le petit vieillard, resté comme eux dans le cabriolet, j'ai là un poulet d'assez bonne mine ; nous allons le partager, et vous me donnerez ensuite une de vos pommes ; j'aime beaucoup le fruit à mon dessert.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent, et voulurent refuser son offre ; mais il reprit vivement, tandis qu'il achevait de découper la pièce de volaille posée sur ses genoux, dans une boîte de fer-blanc où se trouvait aussi un énorme morceau de jambon :

« Eh mais, seriez-vous donc des orgueilleux ? que diantre ! Qu'est-ce que cela signifie ? Je veux, moi, que vous acceptiez votre part des provisions que mes amis m'ont forcé d'emporter, puisque je consens à faire brèche aux vôtres. En voyage,

quand on sait vivre, tout doit être commun : peines et plaisirs, disette et abondance. »

En parlant ainsi, il tendit la boîte aux deux frères ; ceux-ci, subjugués par l'autorité de ses manières et le respect dû à son âge, n'osèrent persister dans leur refus ; ils mangèrent de fort bon appétit, et les traits de cet homme singulier s'éclairèrent soudain du plus doux sourire.

A dater de cet instant, les orphelins comprirent que leur compagnon avait dans le cœur une bonté qui surpassait de beaucoup l'originalité de son esprit. Félix savait en outre, par le babil du conducteur, que c'était un homme connu, établi ; il lui parla dès lors avec moins de réserve.

« Vous faites, je crois, le métier de porte-balle ? lui dit le vieillard en le regardant avec intérêt.

— Oui, Monsieur, mais j'y suis bien novice encore ; je ne l'ai commencé que depuis très-peu de jours.

— Pauvre enfant ! c'est un rude métier ; je l'ai fait aussi dans ma jeunesse ; et il m'a donné bien des fatigues. Comptez-vous l'exercer à Paris ?

— Je n'en sais rien, Monsieur. J'ai cru un moment qu'il pourrait nous y offrir d'utiles ressources, et je l'avais adopté dans ce but ; mais

de nouvelles instructions que nous avons lues, nous feront soumettre tout projet de ce genre à la volonté du protecteur auquel nous sommes adressés, mon frère et moi.

— Puis—je vous demander quel pays habitent vos parents ?

— Hélas ! nous l'ignorons, balbutia le jeune homme d'un accent plein de tristesse ; nous ignorons même s'il nous reste des liens sur la terre...

— Pardon, pardon ! reprit vivement son interlocuteur, mes questions ont été poussées trop loin, je le vois. Si une vaine curiosité les eût dictées, elles seraient sans excuse ; mais elles proviennent d'un tout autre sentiment. En vous voyant aller si jeunes dans une ville où mille dangers peuvent vous assaillir, je désirais savoir si vous y trouveriez quelque appui. »

En proférant ces mots, le vieillard avait laissé percer, malgré lui, une si douce bienveillance, que les deux frères en furent vivement touchés. Cependant l'entretien en demeura là ; car, le conducteur étant venu reprendre sa place, il fallut s'abstenir de parler devant lui, et bientôt chacun se livra au sommeil.

Le lendemain, lorsque nos orphelins se réveil-

lèrent, ils trouvèrent le manteau de leur compagnon soigneusement étalé sur leurs épaules. L'excellent homme s'en était à peine réservé un petit coin; aussi furent-ils si pénétrés de cette nouvelle marque de bonté, qu'ils le remercièrent avec effusion.

« Trêve de tout cela, dit le vieillard avec son ton bref et saccadé. Aidez-moi plutôt à expédier le contenu de cette boîte; il faut qu'il n'en reste rien quand nous arriverons après demain à Paris; sans quoi elle m'embarrasserait. » En même temps, leur donnant à chacun une tranche de jambon, il en prit un très-petit morceau pour lui; et, répétant plusieurs fois le même manège durant le voyage, il finit par atteindre le fond de sa boîte.

A l'époque où les deux frères s'acheminaient ainsi vers la grande ville, avec leur singulier compagnon, dans la diligence de Bayonne, on ne dévorait pas l'espace, comme aujourd'hui, au moyen de la vapeur: un voyage de deux cents lieues ne se faisait guère en moins de quatre-vingt-dix heures; aussi n'arrivèrent-ils que le quatrième jour de leur départ, vers neuf heures du soir.

Un saisissement involontaire s'était emparé d'eux au moment où ils avaient aperçu l'inextri-

cable dédale qu'offrent les rues de la bruyante cité; et, quand il fallut quitter la voiture, Léon, s'accrochant à la veste de son frère, s'écria :

« Nous allons nous perdre, si nous sortons d'ici; demandons à y rester jusqu'à demain, en payant.

— Cela ne nous serait pas permis; il faut descendre, répondit Félix, non moins inquiet peut-être.

— Allons donc, jeunes gars! leur cria tout à coup le conducteur, en finirez-vous? Est-ce que vous comptez coucher là dedans? Dame! ce n'est pourtant pas le bagage qui vous embarrasse. Voyons, v'là vot' balle, et maintenant filez vite; vous gênez le passage.

— Butor! grommela le vieillard, qui debout près de la voiture semblait examiner cette scène avec une certaine attention; si ces enfants t'avaient donné un bon pourboire, tu serais plus poli, pas vrai?

— Merci, Monsieur, dit Félix en saisissant la main du digne homme, merci toujours! Mettez le comble à vos bontés pour nous, en nous indiquant quelqu'un qui puisse nous conduire à notre destination. Jamais je n'oserai m'aventurer seul

avec mon frère dans ces rues étourdissantes.

— Vous pourriez prendre un fiacre. Cependant cela vous ferait encore une dépense, répondit Parisot. Dans quel quartier allez-vous ?

— Au faubourg Saint - Germain, grande rue Taranne, n° 15, chez M. de Merbois.

— En ce cas, venez, prenez votre balle, et suivez-moi ; je vous conduirai. »

Le jeune homme pressa affectueusement la main du vieillard, Léon bondit de joie ; et les voilà partis.

De la rue Notre-Dame-des-Victoires, où la diligence était descendue, à la rue Taranne, il y a une certaine distance à parcourir, et beaucoup de choses à remarquer, même le soir ; pourtant nos nouveaux débarqués ne virent rien, absolument rien. Tenant chacun un coin du manteau de leur guide, qui marchait d'un pas léger à travers l'encombrement des voitures et des piétons, ils étaient troublés, frémissants : cette foule, ce bruit, leur semblaient un véritable chaos d'où ils aspiraient à sortir, et ils n'osaient exprimer ni leurs désirs ni leurs craintes.

Enfin ils sont rue Taranne, devant une maison de belle apparence, et qui porte le numéro 15. Le

vieillard ébranle le marteau, la porte s'ouvre ; le concierge montre la tête à la croisée de sa loge.

« Où allez-vous, Messieurs? demanda-t-il. —

— Chez M. de Merbois.

— Eh mon Dieu! vous ignorez donc sa mort?

— Sa mort! s'écrièrent en même temps les deux frères, dans un saisissement impossible à décrire.

— Hélas! oui, le brave homme a péri d'un coup de sang, et il y a deux mois, lorsqu'on est venu lui annoncer la fuite du banquier auquel il avait confié sa fortune, et même, dit-on, les fonds d'un ami absent. Voilà ce que c'est que de mettre tous ses œufs dans le même panier.

— Sa famille, où est-elle? demanda Parisot, qui avait pâli en regardant les orphelins.

— Sa famille? ma foi, je ne lui en connais pas, reprend le concierge : il était garçon. A son enterrement, où je suis allé, sans reproche, il n'y avait que moi et Nicolas son domestique.

— Ce Nicolas, peut-on le voir?

— Ça ne sera pas facile ; car après la mort de son maître il a trouvé à se placer auprès d'un riche Américain, qui l'a emmené, à ce que je crois, dans son pays.

— Le nom du banquier qui a pris la fuite, pouvez-vous au moins nous le dire ?

— Je l'ai su ; mais, voyez-vous, il m'a passé de la tête ; j'ai tant à faire dans cette maison, où il faut sans cesse répondre à celui-ci, à celui-là. Je vous prierai même, Monsieur, s'il est possible, d'abrégér vos questions, car je n'ai pas de temps à perdre, et puis je m'aperçois que la chaleur de mon poêle s'en va par cette croisée ouverte ; serviteur donc ! »

En même temps le digne concierge ferme sa fenêtre. Parisot sort, suivi des deux enfants qui se soutiennent à peine. Vainement Félix cherche d'abord à articuler quelques mots ; sa voix expire sur ses lèvres, et ce n'est qu'après bien des efforts sur lui-même qu'il parvint à dire à son guide :

« Au nom du Ciel ! cher Monsieur, encore un service, veuillez nous conduire à une auberge : nous ne pouvons point passer la nuit dans la rue.

— Sûrement, sûrement, répond d'un air distrait le vieillard, d'autant mieux que voilà la pluie qui commence à tomber. »

Plaçant alors les deux frères sous son manteau, et les tenant par la main, il les entraîne d'un pas rapide. Au bout d'un quart d'heure, il s'arrête,

frappe rudement à une porte ; après un certain temps, une vieille femme se présente portant une lumière, et dit en se frottant les yeux :

« Tiens ! en v'là une farce ? C'est vous, Monsieur Parisot ? Est-ce possible ? »

— C'est possible, puisque cela est, répond ce dernier. Allons vite, point de verbiage, allume le poêle, et donne-nous à souper.

— A souper ! c'est bientôt dit. Je ne vous attendais plus ce soir, moi ; quand j'ai vu neuf heures passées, dame ! je me suis mise au lit, comme de juste. Si j'avais su...

— Eh bien ? tu sais maintenant. Va, cours chez le charcutier de la place Saint-Michel ; il est encore ouvert ; prends des côtelettes de porc frais ou du fromage d'Italie, n'importe. Frappe ensuite chez le boulanger, pour avoir du pain, et le tout promptement, entends-tu bien ? »

Pendant que ces ordres se donnaient, les deux frères regardèrent autour d'eux. Ils se trouvaient dans un petit magasin de librairie, auquel était annexée une pièce de plus grande dimension, et où se voyaient des ballots, le poêle qu'on venait d'allumer, un petit lit sans rideaux, une armoire, une table et quelques chaises.

« Entrez, asseyez-vous et reprenez courage, mes amis, dit alors le vieillard, souriant à ses jeunes compagnons. Bannissez ce soir l'inquiétude ; à chaque jour suffit sa peine. L'essentiel était de vous mettre en sûreté ; sous ce toit vous n'avez rien à craindre : la richesse n'y habite pas ; mais le cœur s'y trouve ! »

A ces mots, les pauvres enfants regardèrent leur hôte avec un sentiment si profond de tristesse et de gratitude, qu'il parut comprendre ce qu'ils éprouvaient : les mouvements de l'âme ont une éloquence naturelle qui se fait sentir parfois sans le secours de la parole.

« Allons, allons, reprit-il plus ému qu'il ne voulait le paraître, ne nous attendrissons pas ; cela énerve, voyez-vous, et quand le malheur nous enserre dans ses griffes d'airain, s'amollir est un tort ; il faut imposer silence au cœur, et ne songer qu'à résister à l'ennemi.

— Nous tâcherons d'avoir du courage, répondit Félix ; mais permettez, Monsieur, que notre reconnaissance s'épanche devant vous : la renfermer nous est impossible.

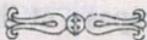
— Eh bien, moi, je ne veux pas que vous m'en parliez, que diantre ! Voilà le souper qui

arrive, il faut manger, en chassant de votre tête toute idée triste. Nous pourrions ensuite à votre coucher; heureusement vous ne me paraissez pas bien difficiles sur ce point. Quand, chacun de notre côté, nous aurons fait un somme, nous causerons, nous aviserons. »

Par obéissance les deux frères se placèrent devant la petite table sur laquelle la vieille servante avait déposé un gros pain et le hachis de porc frais appelé *fromage d'Italie*. Ils n'en acceptèrent qu'un très-petit morceau, car ils étaient trop opprimés l'un et l'autre par l'inquiétude pour faire honneur à ce repas, et ils attendirent avec impatience le moment de se retrouver seuls, afin de pleurer en liberté.

Enfin ce moment arriva. Une porte qu'ils n'avaient pas d'abord remarquée s'ouvrit au fond de la pièce. Elle donnait sur une cour où existait un petit escalier en forme d'échelle et conduisant à une soupenne dont la tête de Félix atteignait presque le plafond. Là ils virent un lit de sangle, que la vieille Marianne leur abandonnait, ayant consenti, sur l'invitation de son maître, à aller demander l'hospitalité à une voisine. Des draps blancs furent étendus sur ce lit par le bon Parisot

lui-même, et les deux enfants se couchèrent, non sans l'avoir remercié de nouveau, et sans avoir aussi demandé au Seigneur de les secourir dans leur détresse.



CHAPITRE VII

La patience, c'est le courage qui sait souffrir
et attendre.

LE D^r DESCURET, *la Médecine des Passions.*

De tous les malheurs déjà éprouvés par nos orphelins, celui dont ils venaient d'être frappés leur semblait, sans contredit, un des plus accablants.

En effet, si, outre la mort de M. de Merbois, ils avaient encore à déplorer la perte des douze mille francs que leur avait légués leur cher bienfaiteur, qu'allaient-ils devenir au milieu de cette ville, dont l'immensité les effrayait, et où, pauvres, inconnus, ils seraient cependant condamnés à chercher des moyens d'existence ?

Cette question, les infortunés se la répétèrent en pleurant, une grande partie de la nuit, sans y trouver une solution satisfaisante.

« Si nous retournions à Saragosse? dit tout à coup Léon, comme inspiré par ses souvenirs. Là nous connaissons les lieux : nous y avons eu bien peur, il est vrai, pendant cet affreux siège ; mais il faut espérer qu'il ne recommencera pas, et nous serions les bienvenus pour la bonne Juanita, peut-être aussi pour les moines de Saint-Joseph, qui ne peuvent avoir oublié notre père d'adoption. Ils doivent être occupés maintenant à réédifier leur couvent en ruine : nous les aiderions dans ce travail ; puis, en mémoire de notre pieux ami, ils ne refuseraient pas de nous protéger ; peut-être même favoriseraient-ils notre résidence à l'ermitage... qu'en dis-tu, frère?

— Je dis, repartit ce dernier en soupirant, que tout cela est bien chanceux. L'expérience a prouvé, mon pauvre chéri, que tu n'as pas la force d'entreprendre de nouveau à pied ce long voyage, et il ne nous reste pas assez d'argent pour le faire en voiture ; d'ailleurs, nous allons être forcés d'acheter des vêtements et du linge, dont nous sommes complètement démunis. Songe que

cette dépense nécessaire va absorber une grande partie de ce qui nous reste. Tiens, crois-moi, ne décidons rien encore ; attendons les conseils du digne homme que le Ciel nous a envoyé comme un ange tutélaire. Fions-nous à la divine Providence : jusqu'ici, quelles qu'aient été nos peines, nos adversités, jamais elle ne nous a fait défaut ; tu le vois bien, puisque ce soir nous avons trouvé un toit pour nous réfugier. »

Ce fut avec cette pensée consolante que les pauvres enfants parvinrent enfin à s'endormir. Il faisait jour quand ils se réveillèrent ; le premier objet qu'ils aperçurent en ouvrant les yeux fut leur hôte debout auprès du lit. Malgré les énormes sourcils dont ses yeux étaient couverts, et les rides profondes qui donnaient à ses traits un air de sévérité habituelle, on y lisait en cet instant une expression de bonté si parfaite, que les orphelins lui tendirent les bras en même temps, comme ils le faisaient jadis à leur excellent ami Anselme.

Le vieillard, cependant, ne répondit pas à ce naïf témoignage d'affection. Il semblait craindre de s'abandonner à toute démonstration qui décelât la sensibilité de son âme, se hâtant d'en

cacher les mouvements sous une apparence de brusquerie.

« Voyons, voyons, dit-il aux deux frères, aujourd'hui il s'agit de se remuer. Hier nous avons dû nous en rapporter à cet imbécile de concierge qui a fait son important. Il n'y a peut-être pas un mot de vrai dans ce qu'il nous a dit au sujet des fonds qui vous appartiennent. En tout cas, il faut s'en assurer. Montrez-moi d'abord votre titre; pendant que vous déjeunerez en bas, je ferai un saut jusqu'à la rue Taranne; je verrai le propriétaire du défunt; j'irai aussi chez les gens d'affaires de son banquier fugitif; en un mot, je connaîtrai les circonstances, la situation, puis nous aviserons. En toute chose il faut procéder par ordre. »

Pendant que le libraire parlait, Félix avait tiré de sa ceinture le papier revêtu de la signature de M. de Merbois et la lettre que l'ermite lui avait écrite dans les derniers moments de sa vie, pour lui recommander les orphelins et les substituer à ses droits sur les douze mille francs.

Cette lettre n'était pas cachetée; le vieillard l'ouvrit, et pendant qu'il la lisait, il parut si attendri, les muscles de son visage se contractèrent

à tel point par les efforts qu'il dut faire pour retenir ses larmes, que les deux frères ne purent douter de ses vives sympathies pour leur triste sort.

Lorsqu'il eut achevé sa lecture, il examina les autres papiers dont ils étaient porteurs, leur fit diverses questions sur leur ancien bienfaiteur et sur eux-mêmes, et lorsque enfin il fut initié à tous les événements qui les concernaient, il les quitta, en leur recommandant de bien déjeuner et d'attendre patiemment son retour.

Après son départ, les orphelins remercièrent le Ciel de nouveau de leur avoir fait rencontrer dans leur détresse un homme aussi secourable. A la vérité, il ne ressemblait pas au digne ami dont ils déploraient la perte; il n'avait ni l'expression affectueuse de son langage, ni son aménité, ni sa douceur : discours, manières, tout en lui était heurté, peu séduisant. Mais, en revanche, sa généreuse bonté perçait à travers les défauts qu'il affectait; on la découvrait jusque dans ses moindres actions, et les deux frères en avaient déjà reçu trop de témoignages pour la révoquer en doute.

Ce fut donc avec cette conviction, qui pour

eux était une consolation puissante, qu'ils descendirent dans la pièce servant à la fois de cuisine, de salle à manger, et de chambre à coucher. La vieille Marianne les y attendait avec une énorme soupe qu'elle leur présenta.

Aussi prolixie que son maître était réservé, elle se hâta de profiter de son absence pour se livrer à son goût dominant, auquel se joignait une certaine dose de curiosité, parfois fort importune. A cela près, Marianne était la meilleure femme du monde : elle chérissait son maître tout en le craignant beaucoup, et elle le servait avec autant de fidélité que de dévouement.

« Ce M. Parisot est-il drôle ! dit-elle aux deux frères, après les avoir établis devant la table. Voilà près de quinze jours qu'il est absent de son magasin ; eh bien, il ne s'en gêne pas davantage : il est sorti ce matin, et je suis sûre que ce n'est pas pour se fournir de marchandise ; Dieu sait qu'elle ne s'écoule guère quand il n'y est pas. A la vérité, le voisin d'à côté, qui a été comme lui étalagiste, vient tenir le comptoir en son absence ; mais le brave homme a oublié le métier ; il s'est retiré, parce qu'il a fait un héritage et qu'il aime ses aises. D'ailleurs ça n'a

jamais su, comme M. Parisot, montrer tout de suite au chaland le livre qui lui convient : ça tâtonne, ça cherche, tandis que mon maître en un clin d'œil met la main dessus, et il vend plus en un seul jour que son ancien confrère en une semaine. Voilà pourquoi j'endève de le voir encore hors de sa maison. »

Pendant ce flux de paroles les deux jeunes gens regardèrent pour la première fois la vieille femme, et demeurèrent comme pétrifiés à la vue de sa laideur, qui était véritablement repoussante. Félix, craignant toutefois qu'elle ne s'aperçût de la sensation désagréable qu'il éprouvait, lui répondit avec douceur, quand elle s'arrêta :

« M. Parisot ne peut tarder longtemps à rentrer, et je désire que sa sortie matinale n'occasionne aucun préjudice à son commerce. »

— Vous en savez sans doute la cause, de cette sortie ? se hâta de demander Marianne, dont la curiosité était fort éveillée par la présence des jeunes inconnus chez son maître.

— Je la sais en effet, reprit Félix : l'excellent homme que vous servez est allé accomplir une bonne œuvre ; cela ne peut vous surprendre ; vous devez connaître sa charité envers le malheur. »



Puis, voulant couper court à de nouvelles questions, il se leva, et alla s'asseoir avec son frère à la porte du magasin, où un banc se trouvait placé.

Là, d'autres impressions les attendaient. Ils avaient devant eux l'École de Droit et Sainte-Geneviève ou le Panthéon, magnifique monument qu'ils n'avaient pu apercevoir la veille dans l'obscurité, et qui attira longtemps leur admiration. Les passants eurent ensuite une large part à leurs remarques; car ils n'étaient pas encore habitués au costume français, qui diffère beaucoup, comme on le sait, du costume espagnol; ce fut pour eux une sorte de distraction pendant les longues heures que dura l'absence du libraire.

Enfin il parut au coin de la rue des Grès, au bout de laquelle était situé son magasin. Il marchait pesamment, comme un homme excédé de fatigue. En l'apercevant, les deux frères coururent à sa rencontre, avec toute l'impatience que devait naturellement faire naître leur triste position.

« Ah! vous voici? fit le vieillard d'un air distrait. Bonjour, bonjour. Est-il venu des acheteurs?



— Non, Monsieur, répondit Félix, de plus en plus inquiet et déconcerté. Oserai-je vous demander à mon tour si vous avez appris quelque nouvelle qui nous soit favorable ?

— On ne parle point d'affaires dans la rue, repartit Parisot, qui évidemment voulait éluder une réponse directe. Nous avons le temps, que diantre (c'était son exclamation habituelle) ! la journée est assez longue ; venez. »

Et il continua de marcher jusqu'à son logis, sans que les orphelins pussent rien deviner de ce qu'il avait à leur apprendre.

Rentré chez lui, il donna l'ordre à sa vieille servante d'aller acheter le dîner au marché Saint-Germain, encore assez éloigné de la rue des Grès pour que cette course dût lui prendre un certain temps ; puis, demeuré seul avec les deux frères, il les fit asseoir dans son arrière-boutique, se plaça à côté d'eux, et leur dit, sans autre préambule :

« Eh bien, tout est perdu, nul espoir ne reste. M. de Merbois, plaint et regretté de tous ceux qui l'ont connu, ne laisse absolument rien après lui. Sa confiance illimitée et si imprudente envers le banquier fugitif avait réuni dans des mains

infidèles son modique avoir et celui de votre bienfaiteur, dont vous étiez devenus les héritiers... Mais quoi ! reprit le narrateur en regardant les pauvres enfants, qui, les traits décomposés, l'écoutaient dans une inexprimable angoisse, cette triste nouvelle, vous la saviez ; mon rapport n'en est que la confirmation, pourquoi donc en paraissez-vous aussi surpris ?

— Hélas ! balbutia Félix, ce matin nous avons cru pouvoir espérer encore... Pardon, Monsieur, pardon ! excusez notre chagrin dans cette circonstance ; nous sommes si malheureux !

— Hé ! je le sais bien, répartit Parisot, les yeux pleins de larmes. Cependant, si vous avez perdu vos ressources et un protecteur utile, il vous reste un ami, vieux et pauvre, il est vrai, ce sont là deux grands défauts, j'en conviens ; mais cet ami ne vous délaissera pas, il partagera son pain avec vous, jusqu'à ce que vous puissiez en gagner à votre tour. »

Ici les deux orphelins se jetèrent ensemble dans les bras de l'excellent homme ; il les y retint un moment sans parler ; puis il reprit :

« Allons, allons, courage ! Il en faut dans cette vie d'épreuves, où l'homme est si souvent réduit

à se débattre contre les événements, contre ses semblables, et parfois contre son propre cœur. Oh! je sais ce qui en est, voyez-vous; car, moi aussi, j'ai souffert dès ma tendre jeunesse; le malheur, l'isolement, j'ai tout subi. Eh bien, mes amis, croyez-moi, cela forme un homme cent fois mieux que tous les raisonnements de nos philosophes, qui la plupart du temps n'ont rien expérimenté des misères humaines. Quand le fardeau de celles-ci pèse sur nous, le seul moyen de ne point succomber sous son poids, c'est de recourir au souverain maître, de n'attendre que de lui le soulagement que nous souhaitons; et je veux vous prouver aujourd'hui même, par mon propre exemple, que ce moyen est infailible, quand on y joint l'énergie d'action nécessaire; car le bon Dieu a dit: « Aide-toi, et je t'aiderai. » Or vous êtes bien résolus, n'est-ce pas, à suivre ce précepte? Ce soir donc, lorsque nous n'aurons plus à craindre les importuns, je vous raconterai comment j'ai appris à gagner ma vie; je vous dirai ensuite le plan que me suggère votre situation. Dame! ce plan vous jettera dans les derniers rangs de cette société, où votre naissance vous destinait une meilleure

place, peut-être ; cela est fâcheux, sans doute ; mais l'homme, dans quelque profession qu'il soit, peut toujours s'y distinguer par la noblesse de son cœur, par sa fermeté, sa persévérance, en un mot, par toutes les vertus du vrai chrétien : ce sont là les seuls titres dont le Seigneur nous tient compte, les seuls aussi dont la sagesse doit faire cas ; et rien ne pourra vous empêcher de les acquérir. Courage donc ; ne vous affligez plus ; et, en attendant, regardez ce toit comme vous regardiez naguère celui de l'ermitage du Monte-Torrero. »

On peut se figurer quelles furent les impressions des deux frères en recueillant ces généreuses paroles du vieillard. Bientôt il ne tarda pas à être interrompu par de nombreux chalands, les élèves en droit, qui l'appelaient *le petit père Parisot*, et qui, ayant appris son retour, accouraient pour faire leurs emplettes.

Le soir venu, le nouvel ami de nos orphelins soupa gaiement avec eux ; puis, débarrassé de sa vieille Marianne, il leur dit :

« A présent nous sommes libres, nous pouvons causer à l'aise ; aussi je veux vous faire connaître quelques-unes des circonstances de ma vie passée.

Vous n'y verrez aucun de ces événements romanesques, aucune de ces fabuleuses péripéties qui séduisent l'imagination en la faisant voyager dans le pays des chimères. C'est tout simplement l'homme luttant corps à corps avec l'adversité et s'efforçant de la vaincre ; ce tableau me semble convenir à votre position actuelle. S'il devient pour vous un enseignement utile, s'il vous inspire quelque confiance en mes conseils, je me réjouirai de l'avoir mis sous vos yeux. Écoutez :

Je suis né en Normandie, dans un village nommé Cayeux, à quelque distance de Saint-Valery, et situé tout au bord de la mer.

Je ne pense pas qu'il puisse exister dans le monde un séjour plus affreux que ce village. En l'apercevant, on se croirait transporté dans les déserts de l'Afrique, car on ne voit là qu'une plaine de sable fin que les vents et les flots en courroux y apportent sans cesse, et qui parfois s'élève dans l'air en épais tourbillons. Pas un arbre, pas un buisson ni un seul brin d'herbe ne se trouvent sur cette triste plage : la nature semble l'avoir déshéritée complètement de toutes les beautés dont elle se montre ailleurs si prodigue.

Qui le croirait ? c'est au milieu de cette plaine désolée, c'est près de ces vagues menaçantes, dont les mugissements continuels excitent dans l'âme une invincible tristesse, que des hommes sont venus chercher leur subsistance, en la demandant non à la terre, mais à ces flots sans limites qu'ils voyaient devant eux. Avec leurs barques et leurs filets ils affrontèrent la mort pour prolonger leur vie ; peu à peu l'habitude du danger fit disparaître la crainte ; ils ne virent plus, ils ne sentirent plus que les joies du retour au foyer domestique. Les cabanes se multiplièrent ; les liens de famille firent oublier l'aridité du sol, et l'on vécut heureux dans ce pauvre coin de terre, que l'étranger ne peut regarder sans être saisi de compassion pour ceux qui l'habitent.

Ce fut donc au milieu de ces hommes si simples, si courageux, mais dont les jouissances se trouvent si restreintes, que j'eus le malheur de naître. Je dis le malheur, c'en fut un pour moi, en effet, puisque je n'avais rien de tout ce qui pouvait me faire apprécier la situation dans laquelle ils semblaient se plaire. L'extrême faiblesse de ma constitution, comme mes répu-

gnances, me mirent hors d'état de partager les travaux de mon vieux père ; et, pour surcroît, j'eus à peine atteint ma douzième année, que je fus dominé par l'ardent désir de franchir ces plaines arides, où je cherchais en vain quelque trace de végétation.

Mon père et ses voisins essayèrent inutilement de me familiariser avec le métier de pêcheur : j'étais mourant chaque fois qu'ils m'emmenaient dans leurs barques ; il fallut donc songer à me donner une autre profession. Cependant l'idée de quitter ma famille modifiait souvent cette vague curiosité dont j'étais poursuivi depuis mon enfance ; alors je me jetais dans les bras de ma mère, et me promettais de ne jamais m'en séparer ; quand j'allais ensuite à une lieue de notre cabane, à travers les sables brûlants, chercher de l'eau potable, quand je regardais les arbres qui ombrageaient la source où cette eau était puisée, le frais gazon qui l'entourait, malgré moi mes rêves d'enfant me montraient le bonheur loin de mon triste sol natal, et je pleurais.

Mon père, homme d'un sens droit et plein de fermeté, se décida à m'éloigner de son toit, afin que j'apprisse à gagner ma vie. Un marchand

forain qui venait chaque année dans notre village, et qui s'y était acquis dès longtemps l'estime et la confiance par la loyauté de ses transactions, fut le mentor auquel on me confia : j'avais alors quatorze ans. Dix écus de trois livres, amassés par mes parents au prix des plus rudes privations et des plus grands périls, devinrent le fondement de mes succès dans le commerce ambulante, dont j'allais commencer l'apprentissage.

« Va, me dit mon vieux père en me pressant sur son sein, va, mon fils, et que le bon Dieu te soit en aide ! Si tu prospères, pense à nous ; si tu es malheureux, mais toujours honnête homme, reviens avec confiance ; il y aura, tant que nous vivrons, place pour toi au foyer de la famille ! »

Après ces mots, il s'éloigna pour me cacher sa peine ; ma mère, baignée de pleurs, vint à son tour. En la voyant ainsi désolée, je ne serais point parti, si elle-même ne l'eût exigé. Enfin je la quittai, le cœur gros de soupirs ; mon chagrin était si profond, que je regardai à peine les nouveaux sites qui s'offrirent à ma vue quand mon pauvre village eut disparu dans l'espace.

Je ne m'appesantirai pas sur les premiers temps

de cette vie rude qu'il me fallut adopter, elle me coûta souvent de bien pénibles efforts; mais on dit avec raison que le vent de l'adversité, comme celui des orages, soulève et répand toujours, en grondant, quelques bonnes semences. J'avais d'ailleurs puisé dans la cabane de mon père des principes solides, l'habitude de la résignation, une grande sobriété et le goût d'une sévère économie, seule espérance du pauvre. J'étais en outre sous la conduite d'un homme aussi bon qu'intelligent, et je ne tardai pas à recueillir le fruit de ses excellents conseils. Je devins ce qu'on appelle un garçon laborieux; mes gains se multiplièrent; je pus étendre mon petit négoce à une foule d'objets utiles aux populations des campagnes; enfin j'eus la joie, au bout de quatre ans, de pouvoir adoucir la misère de mes parents bien-aimés.

Le jour où j'allai leur porter le fruit de mes économies et de mes fatigues, fut sans contredit le plus beau jour de ma vie. De pareilles joies prennent leur source dans l'âme; elles sont pures comme le sentiment qui les inspire; aussi on s'en souvient toujours avec délices.

Je me retrouvai si heureux sous ce toit de

chaume où je venais d'apporter l'aisance, que la laideur du pays disparut à mes yeux ; j'aurais voulu ne le plus quitter. Je dus pourtant me résigner à une nouvelle séparation ; car mon père était trop avancé en âge pour continuer activement le dangereux métier de pêcheur ; il fallut songer à sa subsistance, comme à celle de mon excellente mère ; et, pendant dix années encore, j'eus le bonheur de remplir ce devoir aussi cher que sacré.

Parcourant sans cesse la province, ma balle sur le dos, je me voyais accueilli partout avec un sourire de bienveillance. Chacun disait : « Il nourrit son père et sa mère ; c'est un brave garçon, un bon fils ; il faut acheter sa marchandise de préférence. » Et les chalands ne me manquaient pas.

Ah ! croyez-moi, mes amis, il y a dans la bonne réputation que l'homme pauvre peut acquérir par ses sentiments, la sagesse de sa conduite et l'assiduité de ses travaux, des dédommagements, des jouissances, qui ne sont pas toujours le partage du riche.

Je fus donc pendant dix ans, au milieu de mes fatigues et de mes privations rigoureuses, le gar-

çon le plus content, le plus heureux du monde ; mais quand la mort de mes bons parents vint me ravir ce bonheur, je me sentis si découragé, que j'eus la tentation de renoncer à mon négoce et de me renfermer dans la cabane qui me rappelait des objets si chers.

Cependant la nécessité, cette impérieuse maîtresse de toutes les créatures, et plus encore mes sentiments religieux, me rappelèrent à la raison. Je donnai à un de mes jeunes cousins la barque de mon père, ainsi que la pauvre cabane où j'étais né, et je vins à Paris, non avec l'espoir d'y faire fortune, mais bien résolu à tout entreprendre pour y gagner honnêtement ma vie. Cette espérance ne fut pas trompée. Après divers essais, je suivis le conseil d'un digne prêtre qui me connaissait depuis ma jeunesse : je me fis étalagiste à la porte d'un collège pendant le jour, et le soir au coin des rues. Le peu de fonds que je possédais fut employé à l'achat des divers objets principalement nécessaires aux écoliers ; ce moyen me réussit à souhait. Mes succès furent lents, il est vrai ; il me fallut quinze ans d'épargne pour arriver à payer comptant ce magasin de livres.

C'était à ce but que visaient mon ambition et mes goûts ; car j'ai oublié de vous dire que, durant mon ancienne vie nomade, la passion de l'étude m'était venue. Toujours, dans mes longues courses de colporteur, lorsque je me trouvais dans quelque chemin solitaire, j'avais un livre à la main : c'était mon unique plaisir, ma seule distraction ; et chaque fois que j'entrais chez un libraire de nos contrées, j'enviais son bonheur ; je le trouvais le plus fortuné des hommes, puisqu'il avait des livres à sa disposition.

Sans doute cette opinion était fort exagérée ; je n'en persiste pas moins à croire que le goût de la lecture, quand il ne s'étend pas aux mauvais ouvrages, qui pullulent dans ce siècle, est un sûr moyen de développer les facultés intellectuelles d'un jeune homme, d'ouvrir son cœur à de nobles sentiments, et d'éloigner de lui l'amour des faux plaisirs, qui ne sont propres qu'à le conduire à sa perte.

Oui, croyez moi, un bon livre est un ami aussi précieux qu'utile : son moindre mérite est de nous sauver de l'ennui, mauvais conseiller que je n'eus jamais le malheur de connaître ; l'homme laborieux qui sait mettre à profit ses moments

de repos, pour acquérir quelque instruction, demeure étranger toute sa vie à ce fléau de l'humanité.

Aussi je vous conseille de faire comme moi, d'étudier, de lire beaucoup, continua le vieillard en regardant avec bonté ses jeunes auditeurs. Vous le ferez avec d'autant plus de fruit, que votre instruction se trouve avoir été commencée de très-bonne heure par votre vénérable ami. Cependant, puisque le malheur vous oblige aujourd'hui à chercher des moyens d'existence, c'est à cela qu'il faut songer avant tout; et je vous verrais avec plaisir adopter ceux qui m'ont réussi, parce que je puis vous en aplanir les plus grandes difficultés.

Quand je vous rencontrai, il y a quelques jours, dans la diligence de Bayonne, et que j'aperçus votre balle de marchands ambulants, je me rappelai aussitôt ma pauvre jeunesse, et la vôtre m'intéressa. La double perte dont vous venez d'être frappés, votre confiance en moi, tout me porte donc à vous seconder autant qu'il sera en mon pouvoir de le faire. Mes principales ressources sont bornées, il est vrai; à ce magasin de livres; mais j'ai du crédit, et dès demain je

puis, si vous y consentez, vous établir à la porte d'un lycée, voisin de ma demeure, et où vous pourrez faire chaque jour quelques gains honnêtes sur les objets que j'aurai choisis pour votre petit négoce. Si cette proposition vous plaît, ou du moins vous paraît admissible, touchez là, ajouta l'excellent homme en présentant la main à chacun des deux frères.

— Ah ! Monsieur, s'écrièrent ensemble ces derniers, c'est Dieu qui vous inspire une si généreuse bonté pour nous. Veuillez croire que nous nous efforcerons d'en être dignes par notre docilité, et en tâchant aussi d'acquérir quelques-unes des vertus dont vous nous offrez le modèle.»

Après cet entretien, qui les avait conduits à l'heure du coucher, Parisot et ses protégés se séparèrent.

— Le lendemain, les orphetins se hâtèrent de remettre ce qui leur restait des dons de leur bienfaiteur entre les mains de leur nouveau mentor, afin qu'il pût, à sa volonté, régler l'emploi de cette petite somme, s'élevant encore à deux cents francs.

Le bon Parisot ignorait que cette ressource leur restât ; aussi en fut-il agréablement surpris,

et son premier soin fut de les munir le jour même d'un modeste trousseau, dont l'un et l'autre éprouvaient le plus grand besoin. Le surplus de la somme fut employé ensuite à l'achat des divers objets dont leur étalage devait se composer, et ils purent enfin, à l'aide de l'obligeant libraire, s'établir, en qualité de marchands ambulants, à la porte du Lycée Napoléon.



et son premier soin fut de les ramener le jour même
d'un modeste professeur, dont l'un et l'autre
éprouvaient le plus grand besoin. Les surplus des
la somme fut employée ensuite à l'achat des divers
objets dont leur ménage devait se composer, et les
pouvaient enfin à l'aide de cet argent s'acquiescer
à l'égard de la qualité de marchands ambulants, et
la porte de Lyon à Paris.

— Les deux hommes s'élevèrent à la fois
et se regardèrent avec une certaine stupeur.
Ils se regardèrent encore, et leur regard se
croisa avec une telle force que leur cœur
se trouva serré et leur tête inclinée en avant.
Ils se regardèrent encore, et leur regard se
croisa avec une telle force que leur cœur
se trouva serré et leur tête inclinée en avant.
Ils se regardèrent encore, et leur regard se
croisa avec une telle force que leur cœur
se trouva serré et leur tête inclinée en avant.

Le lendemain, les deux hommes se levèrent de
bonne heure et se dirigèrent vers leur demeure
habituelle, mais ils furent surpris de trouver
la porte fermée, et se demandèrent ce qui
pouvait en être la cause. Ils se dirigèrent
vers la porte, et se virent devant eux deux cents
francs.

Le bon Parisien ignorait que cette somme
leur avait été remise, et qu'il ne devait pas
s'en méfier.

CHAPITRE VIII

Il y a une noble émulation qui mène à la gloire
par le devoir.

MASSILLON, *Petit Carême.*

O vous, jeunes lecteurs, qui jouissez au sein de vos familles de tout le charme d'une tendre affection, de toutes les douceurs d'un bien-être dont vous n'avez acheté les avantages par aucun souci, et qui déjà pouvez marcher d'un pas sûr vers le but que vous signale la généreuse sollicitude de vos parents, comparez votre heureuse situation à celle des pauvres enfants dont nous retraçons ici les souffrances et les peines.

Les voici à la porte d'un collège, non pour en franchir gaiement le seuil, non pour aller s'y livrer

à des études fructueuses , à ces douces espérances que la jeunesse se plaît tant à caresser. Hélas ! leur pauvreté leur interdit l'entrée de la savante école ; il faut qu'ils se contentent de demeurer à cette porte , pour y exercer une chétive industrie , qui peut-être les exposera à bien des dédains. Elle est pourtant l'unique ressource que leur laisse l'adversité , et cette pensée ne peut manquer de leur déchirer le cœur.

Sans doute , depuis un grand nombre d'années , nos orphelins n'ont connu la vie que par ses épreuves les plus rudes ; même sous le toit de l'amitié , ils ont eu à subir de nombreuses privations ; mais là ils étaient tendrement aimés , leurs âmes pouvaient s'épancher dans un doux échange de sentiments avec leur père adoptif. Chaque jour ils recevaient les leçons de ce cher bienfaiteur ; si parfois l'un d'eux , forcé de se livrer à des travaux manuels , ne pouvait y prendre part , l'autre du moins en avait utilement profité , nous l'avons dit , pendant sept années consécutives , et ses progrès lui avaient inspiré un amour passionné pour ces mêmes études dont il allait être si près , et qu'il fallait abandonner.

Une circonstance qui devait fréquemment se

renouveler, vint encore attrister le début des deux frères. Il faisait un froid très-vif lorsque l'ancien étalagiste, muni de l'autorisation spéciale du proviseur du collège, vint les établir sous la voûte d'entrée. Là ils furent abrités contre la pluie ; mais ils ne purent être garantis contre le vent qui leur arrivait à travers la grille de la cour, aussi bien que du dehors, et qui leur coupait le visage.

Ce premier moment fut si pénible aux jeunes infortunés, que le bon Parisot s'aperçut de leur souffrance, et parut d'abord hésiter à les laisser dans ce lieu.

« Si je les ramenaient auprès du poêle ? » se dit-il tout bas.

Puis, reprenant soudain son apparente rudesse, il ajouta à haute voix :

« Eh bien, quoi ? Est-ce que déjà vous perdez courage ? vous savez pourtant que la vie n'est pas une chaîne de roses, que diantre !... Mais tenez, tenez, consolez-vous : voici les chalands qui arrivent. »

En effet, les écoliers débouchaient de divers points sur la place Saint-Étienne-du-Mont, pour se rendre au lycée.

« Ah ça ! soyez gentils, reprit Parisot ; faites-leur bon visage en annonçant votre marchandise ; sans quoi vous les verriez s'enfuir comme une volée de pigeons. »

Puis, se retournant vers la foule des écoliers, il se mit à crier à tue-tête :

« Allons, Messieurs, allons, venez étrenner les jeunes marchands ; ça vous portera bonheur dans vos versions et vos thèmes. Voyez le beau papier de toute dimension, les charmants portefeuilles, les superbes agenda avec leur calendrier, les plumes infatigables, et les beaux crayons aussi durs qu'une barre de fer ! Voilà ce qui s'appelle de la jolie marchandise, fraîche comme l'œil, et pas chère du tout. »

A ces engageantes paroles, les écoliers entourèrent la boutique ambulante ; et de leur côté les jeunes marchands secondèrent si bien leur obligant patron, qu'ils eurent ce jour même un grand débit de leur étalage.

C'était là un succès qui dépassait les espérances de Parisot lui-même ; aussi voulut-il que ses protégés joignissent dès le lendemain aux objets dont il avait fait l'énumération un joli assortiment de livres d'étude, qu'il sortit de son propre magasin,

et sur lesquels il indiqua soigneusement les prix , afin qu'il n'y eût aucune erreur dans la vente.

De cette façon nos orphelins eurent un accroissement de négoce qui acheva leur réussite. Nous avons dit que l'un et l'autre étaient doués d'un extérieur aussi distingué qu'agréable. Ils plurent généralement aux élèves ainsi qu'aux professeurs , qui ne tardèrent pas à les remarquer et à favoriser leur commerce en faisant de fréquents achats.

Trois mois se passèrent ainsi. Trois mois bien rigoureux sans doute ; car on était alors au cœur de l'hiver, et les longues stations faites à l'étalage amenèrent de rudes souffrances pour les pauvres enfants. Félix, dont les forces se décuplaient par la réussite, supportait tout avec courage ; mais Léon faisait parfois d'inutiles efforts pour dérober à son excellent frère les maux qu'il endurait : on les voyait percer, malgré lui , dans ses traits délicats, dont l'altération devenait chaque jour plus sensible.

L'infortuné nourrissait d'ailleurs au fond de son âme une peine qui ne pouvait qu'ajouter aux rigueurs de sa situation. Cependant pour rien au monde il n'eût voulu l'avouer à son frère , dans la crainte de l'affliger ; et cette peine allait chaque

jour en augmentant. La vue continuelle de ce lycée, dont l'entrée lui était interdite; la vue de ces heureux écoliers, dont il ne pouvait partager ni les leçons, ni les succès, avait exalté à tel point son amour pour l'étude, que ce goût était devenu en lui une véritable passion. En vain le pauvre enfant se répétait sans cesse que le malheur l'ayant réduit à une profession obscure, il fallait se conformer à son état, et ne pas envier une instruction supérieure, dont les chances elles-mêmes pouvaient être douteuses. Ce raisonnement ne remédiait en rien au tourment dont il se sentait dévoré.

Chargé de la vente des livres, il profitait avidement de tous les instants que lui laissait l'absence des élèves pour ouvrir ses auteurs chéris; et, sous cette voûte qu'il ne pouvait franchir, sa seule consolation était de traduire Virgile alternativement en français et en espagnol.

Un jour, durant un de ces moments de liberté, tandis que son frère était allé chercher quelques objets nécessaires à l'étalage, il se mit à traduire à haute voix son auteur favori, et bientôt il fut tellement absorbé par cet exercice, qu'il ne s'aperçut pas qu'on l'écoutait.

C'était le proviseur lui-même qui, en descendant l'escalier du lycée, s'était arrêté stupéfait devant le jeune marchand.

Celui-ci, après une tirade dont la beauté excitait sans doute son admiration, finit cependant par lever les yeux, et rien ne saurait peindre son trouble quand le proviseur lui dit en s'approchant :

« Vous avez donc suivi des études, mon ami, avant de prendre ce négoce ?

— Oui, Monsieur, répondit timidement l'orphelin en tirant bien bas sa casquette ; mais aujourd'hui ces études ne me servent plus à rien, et j'ai tort d'y penser, je l'avoue...

— Pourquoi cela ?

— Parce que je ne puis les suivre, reprit le jeune homme d'une voix oppressée ; parce qu'il faut que mon frère et moi nous gagnions notre vie.

— Vous demeurez, je crois, chez M. Parisot le libraire ?

— Oui, Monsieur, et il est bien bon pour nous ! Sans lui je ne sais ce que nous serions devenus.

— Vous êtes orphelins, n'est-ce pas ?



— Hélas ! on peut nous appeler ainsi, puisque nous ne savons pas où sont nos parents.

— Eh bien ! demain, mon ami, demain matin, pendant que les élèves seront en classe, venez me trouver dans mon cabinet avec votre frère ; nous causerons, nous verrons ; ne vous inquiétez pas ; le Ciel bénit toujours l'enfant studieux. »

Après ces paroles, articulées avec toute la bienveillance d'un noble cœur, le proviseur sortit, laissant Léon, à son tour, au comble de la surprise, et en même temps de l'embarras. Il allait falloir expliquer à Félix comment cet entretien avec le proviseur avait été amené, et cette explication lui semblait bien difficile sans laisser percer quelque chose de la peine qu'il ressentait au sujet de ses études.

Du reste, cette peine n'était déjà plus un secret pour le bon frère : sa tendre sollicitude la lui avait fait deviner, et il était résolu à se soumettre à tous les sacrifices pour la faire cesser. Aussi Léon lui eut à peine dit ce qui venait de se passer, ainsi que l'ordre donné par le proviseur, qu'il s'écria tout joyeux :

« Certainement nous irons le voir ensemble,

et, puisqu'il t'a parlé avec tant de bonté, il ne refusera pas de t'admettre comme élève externe. A présent la vente me permettra de payer exactement les frais d'étude, et tu n'auras plus de chagrin ; tu ne porteras plus envie à tous ces écoliers, que tu regardais entrer là dedans avec tant de tristesse. Il ne tiendra qu'à toi de faire comme eux, et mieux qu'eux encore ; car tes progrès passés répondent de ceux que tu feras à l'avenir.

— Eh quoi ! mon frère, tu supposes donc que je consente à te quitter ?

— Me quitter ! non, sans doute. Seulement tu suivras des classes, et moi le commerce ; voilà tout.

— Mais ce commerce, reprit Léon, se fait à l'injure de l'air ; il oblige à des misères, à des souffrances dont je m'affranchirais... Non, non, ce serait de ma part une lâcheté ; quel que soit ton sort, mon ami, je veux le partager, entends-tu ?

— Laissons cela jusqu'à demain, répondit Félix ; la nuit porte conseil. Voici d'ailleurs les chalands qui viennent. Ne pensons plus qu'au négoce. »

Ce débat généreux entre les deux frères recom-

mença cependant lorsqu'ils arrivèrent chez le bon Parisot, qui continuait à les loger et à les nourrir, au moyen d'une modique pension mensuelle, réglée par lui. Chacun d'eux voulut le rendre juge ; il se récusa et les renvoya au lendemain, leur promettant de les accompagner.

Enfin ce lendemain est arrivé. Les orphelins ont apporté un soin particulier à leur modeste toilette : leurs vêtements, quoique de l'étoffe la plus commune, sont d'une irréprochable propreté ; ils ont d'ailleurs si bon air tous les deux, qu'en les voyant on ne songe guère à faire d'autre remarque.

Ils étaient fort troublés lorsqu'ils arrivèrent avec leur vieux mentor à la porte du proviseur. Celui-ci les attendait, et les reçut avec une bienveillance qui les rassura. Puis, présentant successivement à Léon des auteurs latins et espagnols, il l'invita à en traduire, à son choix, quelques morceaux à livre ouvert, et une nouvelle surprise se peignit dans ses traits en l'écoutant.

« C'est bien, parfaitement bien, dit-il au jeune latiniste ; avec de telles dispositions, mon enfant, on arrive à de grands succès : il ne tien-

dra qu'à vous de les obtenir en suivant nos classes ; dès aujourd'hui je vous autorise à entrer au lycée en qualité d'externe ; vous n'aurez aucun droit à payer à l'Université, et les livres d'étude vous seront fournis gratuitement. »

Léon tremblait d'émotion : ce qu'on lui offrait, c'était le bonheur, c'était la vie, et pourtant il répondit avec fermeté :

« Je ne puis accepter vos offres généreuses, Monsieur le proviseur : il faudrait me séparer de mon frère, souffrir qu'il continuât à lui seul un dur métier pour me nourrir... »

— Hé ! ne sais-tu pas qu'il en sera mille fois trop heureux ? interrompit Félix d'un accent où se traduisaient tous les nobles sentiments de son âme. Ne l'écoutez pas, Monsieur ; soutenez-moi ; je suis son aîné ; j'ai le droit de travailler pour lui, et je veux qu'il reprenne ses études, qu'il devienne capable de faire honneur un jour à nos parents, que peut-être le bon Dieu daignera nous rendre. »

Ici, le proviseur attendri regarda un moment les deux frères avec le plus vif intérêt ; puis, se tournant vers le libraire, il lui dit à voix basse :

« Vous aviez bien raison, mon cher Parisot, il y a là deux belles et bonnes natures, qu'on se sent heureux de connaître ! »

Posant ensuite affectueusement la main sur l'épaule de Léon, il reprit :

« Il n'y a plus à reculer, mon enfant ; votre frère, dont la tendre sollicitude se montre pour vous d'une manière si touchante, aura le courage de continuer seul le petit commerce que vous avez entrepris ensemble, et que je m'engage bien volontiers à favoriser. Quant à vous, la Providence, en vous douant de dispositions si peu ordinaires, a d'avance marqué votre lot. Obéissez donc à ses desseins ; suivez l'heureux penchant qui vous guide ; mais efforcez-vous de mériter toujours par vos sentiments les généreux sacrifices que vous offre le meilleur des frères. »

Vaincu par ces paroles, Léon ne résista plus. Le même jour, pendant la récréation, il fit son entrée parmi ses nouveaux camarades, et ce premier instant, loin d'être pour lui un plaisir, lui valut une de ces peines cuisantes qui, à tous les âges de la vie, laissent au fond du cœur une blessure que le temps ne guérit pas toujours.

A la vue du jeune marchand se présentant comme

élève, presque tous les écoliers montrèrent une grande surprise, à laquelle succédèrent de malins sourires ; puis, formant plusieurs groupes, ils laissèrent au milieu de la cour le pauvre enfant, fort décontenancé.

« Tiens ! s'écria l'un de ces jeunes étourdis, déjà dominé par un sot orgueil, peut-être, tiens ! c'est notre petit étalagiste : il paraît qu'il ne se contente plus de vendre du grec et du latin tout fait ; il veut en fabriquer à son tour. Oh ! nous lui en ferons voir de grises ! »

Un maître d'études vint heureusement interrompre les bruyants éclats de rire provoqués par ces détestables lazzis. Il avait ordre de conduire le nouvel élève dans la classe de troisième, et cette désignation, qu'il fit assez haut pour être entendue, étonna à tel point la bande moqueuse, qu'au même instant les chuchotements cessèrent pour faire place à une averse de curiosité.

Chacun attendait avec une impatience presque fébrile le moment de voir à l'œuvre, dans cette classe, l'objet d'un dédain dont on commençait à avoir honte ; et lorsqu'on entendit le professeur appeler près de sa chaire le nouvel élève, le priant de traduire à haute voix l'un des auteurs

suivis dans ladite classe, un profond silence se fit, toutes les jeunes têtes se soulevèrent, et les regards se dirigèrent avidement vers le pauvre enfant, qui, intimidé, fut sur le point de demander grâce.

Cependant une juste fierté lui vint en aide : il s'était vu en butte à des mépris qu'il savait ne pas mériter ; se remettant donc aussitôt, il prit le livre, et traduisit en fort bons termes, sans nulle hésitation, les pages indiquées par le maître, qui, non moins étonné que ne l'avait été le proviseur, sembla se plaire à prolonger le triomphe du petit marchand en multipliant les épreuves.

Ayant remarqué d'ailleurs ce qui s'était passé, il voulait donner une leçon utile aux élèves de sa classe, qui n'avaient pas montré moins d'hostilité que les autres envers le pauvre orphelin.

« Eh bien, Messieurs, leur dit-il, vous le voyez, il ne faut juger personne ni sur l'habit ni sur la profession, encore moins s'en moquer ; car l'instruction et le mérite peuvent se trouver cachés sous les plus humbles apparences ; et tel qui nous semble fort au-dessous de nous par sa position sociale, nous est souvent bien supérieur par les qualités ou les vertus dont il peut s'honorer. Dans

tous les cas, le dédain, provenant de l'orgueil, sera toujours une marque de sottise ; et quand il s'adresse à la pauvreté honnête, c'est évidemment une mauvaise action dont on doit rougir, et qu'il faut se hâter d'effacer quand la réparation est encore possible. »

A ces mots, tous les élèves se levèrent. L'un d'eux, qui occupait la première place, s'avança vivement vers Léon, le prit par la main, et le conduisit à cette place, toujours si enviée, en lui disant :

« Elle vous est due, et je vous la cède de tout cœur, sans renoncer pourtant à vous la disputer une autre fois ; mais ce sera toujours en bon camarade.

— Bravo ! bravo ! et vive le nouvel élève du lycée Napoléon ! » s'écrièrent tous les autres écoliers, rendus alors au sentiment de justice, d'ordinaire si naturel à la jeunesse, lorsque de mauvais penchants ou de pernicious exemples n'ont pas étouffé ses heureux instincts.

Vivement touché, le professeur eût voulu donner des marques de son affectueuse bienveillance à tous ces bons jeunes gens qui venaient de réparer si promptement leur faute ; néanmoins,

ne croyant pas devoir retarder plus longtemps le travail de la classe, il se contenta de leur faire un signe d'approbation, et réclama le silence.

Quant à Léon, il y avait au fond de son âme des impressions que nulle parole ne saurait décrire. On sait que le malheur avait donné au pauvre orphelin l'habitude d'une grande mélancolie; aussi tout sentiment de joie inattendu se traduisait en lui par des larmes. Ce ne fut donc pas sans bien des efforts qu'il parvint, dans cette circonstance, à comprimer celles qui l'oppressaient: elles se firent jour à sa sortie du lycée, lorsqu'il alla se jeter au cou de son excellent frère, auquel il raconta ses humiliations, puis son triomphe.

Pendant ce temps, les élèves de troisième avaient rassemblé dans la cour les camarades des autres classes; et là, par un généreux élan, tous convinrent de réparer à l'avenir, envers le nouveau venu, l'injure dont il avait été victime. Pour commencer, chaque externe en sortant lui pressa cordialement la main; et, à dater de ce jour, ses rapports au collège furent aussi doux qu'agréables, parce qu'il eut soin de se faire pardonner ses succès par sa constante modestie, sa douceur et l'obligeance de ses procédés.

Quel fut alors celui des deux frères qui se sentit le plus heureux ? Au premier abord, ne semblerait-il pas que ce dût être Léon ? Ses études suivies chez l'ermite du Monte-Torrero lui avaient acquis une telle facilité, ou plutôt une telle supériorité en ce genre, que peu d'enfants de son âge pouvaient lui être comparés. Pour lui, le travail, l'application de l'esprit, n'étaient qu'un jeu, parce qu'il en avait pris l'habitude dès ses plus jeunes ans. Par cela même il était certain de s'attirer chaque jour plus d'égards et d'affection de la part de ses maîtres. Il n'avait plus en outre à souffrir aucune privation sous le rapport de sa subsistance ; la misère ne lui imposait plus sa triste livrée ; ses vêtements étaient soignés comme ceux d'un fils de bonne maison ; en un mot, rien ne paraissait devoir manquer à son bonheur, et pourtant on ne le voyait jamais se livrer à aucun mouvement de gaieté ; souvent même son frère le surprenait triste et pensif.

« Qu'as-tu donc ? lui disait alors ce dernier. Pourquoi cette mélancolie ? aurais-tu quelque nouveau chagrin que j'ignore ? »

— Non. Mais crois-tu que je puisse sans gémir accepter toujours tes sacrifices ? répondait le jeune

homme. Ce bien-être, ces jouissances, que tu me prodigues chaque jour si généreusement, tu les achètes par les peines les plus rudes. Tandis que je feuillette paisiblement mes livres en classe, toi tu es dans la rue comme un pauvre hère, endurant la chaleur, la froidure, et quelquefois les dédains des acheteurs... Oh ! vois-tu, mon frère, malgré moi cette pensée m'accable. Pourquoi as-tu exigé que je suivisse mes études ? Pourquoi avons-nous une carrière différente ? Il fallait me laisser partager ton sort ; je m'y serais habitué, ou du moins, tout en souffrant de tes maux, je n'aurais pas à me reprocher de les augmenter.

— Ainsi, tu ne m'aimes pas comme je t'aime ? interrompait Félix ; car, vois-tu, quand on aime à la manière dont je l'entends, on ne calcule rien, on ne vit plus pour soi, on vit uniquement pour l'objet aimé ; on a deux âmes pour souffrir, mais aussi pour jouir. Or, tu sais bien que ces sacrifices dont tu parles, je te les fais avec trop de bonheur pour qu'ils puissent être appelés ainsi : ce sont des jouissances qui me donnent des joies continuelles ; je me sens heureux d'être là où Dieu m'a conduit, de travailler pour mon frère, de lui créer un avenir. Oh ! ne m'envie pas cette félicité, mon cher

Léon; tôt ou tard tu la connaîtras à ton tour, quand je te céderai mon rôle; et tu verras alors de quel côté il y aura eu le plus de plaisir. »

Ces débats, qui peignaient si bien les sentiments des deux frères, avaient parfois pour témoin le bon Parisot; et c'était surtout dans de telles circonstances qu'il souffrait de ne pouvoir suivre entièrement l'impulsion de son cœur; mais il avait dû se tracer certaines bornes et un plan de conduite dont lui seul avait le secret; aussi, quel que fût son chagrin, il continuait d'accepter chaque mois le prix de la pension payée par le jeune étalagiste.

Pendant la première année, nul changement notable n'avint dans la position de nos orphelins. Le nouvel étudiant, toujours appliqué, toujours plus avide d'instruction, continuait de se distinguer par ses succès. Sans cesse il obtenait les meilleures places en thème comme en version.

De son côté, le jeune marchand travaillait activement à améliorer son négoce en le transportant, après la clôture des classes, dans les rues populeuses du quartier Latin. Là, les pieds dans la boue, il s'oubliait lui-même, pour ne songer qu'à attirer les acheteurs par son air gracieux, par ses

paroles engageantes ; et, chaque jour, il avait la joie de voir ses gains se multiplier.

L'époque du grand concours arriva. Ce moment est d'ordinaire, pour les élèves des lycées de Paris, un événement solennel qui excite d'avance parmi eux de vives sensations. Ils savent que ce concours où ils vont être appelés à paraître, est la première arène ouverte à leur jeune ambition, et que cette modeste couronne de feuillage qu'ils vont aller disputer peut devenir la source de leurs succès futurs dans la carrière à laquelle ils se destinent. Cette pensée devient pour eux un puissant aiguillon qui atteint jusqu'aux plus paresseux ; chacun est partagé entre la crainte et l'espérance ; et c'est réellement à l'époque dont nous parlons que commencent pour cette jeunesse, d'habitude si insouciant, les joies ou les peines réelles qui l'attendent dans la vie.

Sans doute, Léon ne pouvait demeurer étranger à une préoccupation aussi générale. S'il n'avait pas, comme la plupart de ses camarades, les pressantes exhortations d'un père et d'une mère pour le stimuler, en revanche il savait apprécier le dévouement d'un frère chéri, et cette idée agissait trop puissamment sur son cœur pour qu'il

ne fût pas un des plus ardents dans la lutte qui allait s'ouvrir.

« Mon Dieu, disait-il souvent, n'abandonnez pas le pauvre orphelin ; daignez bénir ses efforts ; faites qu'il puisse dédommager par la réussite ce bon frère qui se dévoue si généreusement à son avenir. »

Une telle prière, faite avec toute l'humilité d'une âme pieuse, ne pouvait manquer d'être agréable au céleste appui des malheureux.

Désigné pour le concours avec un certain nombre d'autres élèves du même lycée, Léon, qui n'avait pas alors quinze ans accomplis, se rendit à la Sorbonne, non sans un vif sentiment de crainte, mais aussi avec cette douce confiance qui n'abandonne jamais le vrai chrétien ; et, lorsqu'il se vit en face des exercices proposés, il fit le signe de la croix, et se mit à l'ouvrage.

Ces épreuves se renouvelèrent plusieurs jours de suite ; après chacune d'elles, un tremblement nerveux venait saisir le pauvre enfant. « Si j'avais échoué ! se disait-il en pâissant. O Seigneur, Seigneur ! que votre souffle divin s'attache sur ces pages que je viens d'écrire ; songez à mon frère ; c'est pour lui que je vous invoque. »

On sait qu'après ces diverses épreuves, subies par les élèves qui ont eu l'honneur d'entrer en lice, il faut qu'on examine leurs compositions, et que dans l'intervalle bien des inquiétudes viennent encore les assaillir. Aussi Léon ne dormait plus.

Enfin il eut la joie de s'entendre nommer pour assister à la distribution des prix du concours ; c'était déjà d'un heureux augure. Dès que le grand jour se leva, Félix, non moins impatient que ne l'était son frère, vint lui présenter un joli habillement de drap fin, qu'il avait secrètement acheté. Aucun accessoire ne manquait : le linge, le chapeau, la chaussure, tout était parfaitement assorti. C'était le fruit des épargnes du pauvre marchand ambulant ; il avait eu une grande joie en les employant à cet usage ; aussi, lorsque Léon, surpris à la vue de ce présent inattendu, voulut lui témoigner sa gratitude :

« Va, ne me remercie pas, lui dit-il, tu vois bien à quel point je suis heureux ; ne trouble pas mon bonheur. »

En même temps, semblable à ces bonnes et tendres mères dont on devine les impressions lorsqu'elles s'occupent de la parure d'un enfant chéri, il se mit aussi à parer son frère, et, en

le contemplant dans sa nouvelle toilette, ses regards exprimaient d'ineffables délices.

« Mais tu m'as promis de venir aujourd'hui à la Sorbonne, s'écria tout à coup Léon; où sont donc tes vêtements, ami? Est-ce que tu n'as pas fait faire aussi pour toi un habit neuf?

— Cela n'était pas du tout nécessaire, répondit avec gaieté l'excellent jeune homme. J'ai brossé à fond l'habit noir que je porte les dimanches; mon linge est d'une irréprochable fraîcheur; regarde plutôt. Mon chapeau est retapé à neuf; ma chaussure, frottée au cirage anglais, reluit comme le soleil; enfin tu verras, dans un moment, que j'aurai aussi une toilette soignée, et que je ferai très-bien *le monsieur* à côté du père Parisot, qui se propose également d'étaler au concours son costume de fête pour te faire honneur. »

A ces mots Léon se tut; mais son cœur se serra; le plaisir qu'il venait d'éprouver se changea soudain en une de ces peines amères, partage ordinaire de la pauvreté, et qui se gravent dans le cœur en caractères ineffaçables.

Cependant nos orphelins, quelle que fût la différence de leur mise, étaient l'un et l'autre, nous l'avons dit, fort remarquables par la régularité

et la distinction de leurs traits. Ceux de Félix annonçaient, avec la plus touchante bonté, une fermeté, une énergie d'action, qui donnaient à sa physionomie quelque chose de mâle et de noble à la fois ; sa taille, haute et bien prise, avait une souplesse d'allure qui ne se ressentait aucunement des habitudes mercantiles ; et son langage, toujours plein de sens, de dignité et de droiture, s'était également préservé des trivialités ordinaires à son obscure profession : il savait être simple sans jamais se montrer commun.

Quant à Léon, c'était une de ces figures qu'on ne pouvait regarder sans intérêt. Ses traits peignaient l'intelligence et une sensibilité profonde. On eût dit, en le voyant paraître, qu'il n'avait jamais quitté les lambris dorés d'une famille opulente : sa pose, ses mouvements, tout en lui avait cette grâce particulière qu'on ne trouve que dans les hautes régions sociales ; mais si on examinait avec attention les lignes délicates de son visage, on y voyait percer les souffrances du malheur, et l'intérêt d'abord éprouvé se transformait en une réelle sympathie.

C'était là du moins ce que ressentait pour lui le digne proviseur du Lycée. Les professeurs et

les élèves eux-mêmes, presque sans exception, partageaient ce sentiment. Ils n'avaient pu voir non plus, sans en être touchés, l'attachement réciproque des deux frères, attachement traduit chez l'un par un dévouement sans bornes, chez l'autre par une soumission absolue et par une application à l'étude que nul ne pouvait surpasser.

Ce fut donc sans aucune arrière-pensée d'envie que les élus du grand concours emmenèrent notre Léon à la Sorbonne. A la vue de la brillante assemblée qui s'y trouvait déjà réunie, le timide enfant eût voulu pouvoir s'effacer derrière ses camarades; mais ils le poussèrent au premier rang, comme étant l'une des gloires de leur collège, et il dut y rester.

Ébloui devant cette foule compacte, resplendissante de fleurs, de bijoux, de cachemires et de soie aux mille nuances, ses yeux cherchèrent longtemps, sans le découvrir, l'unique objet qui l'occupât. Enfin il l'aperçut avec le bon Parisot, à l'un des côtés de l'estrade : ils s'y trouvaient à moitié cachés par les piliers; cependant ils pouvaient voir parfaitement la distribution, qui, dans cette enceinte, a une pompe, un éclat, qu'on ne saurait retrouver ailleurs dans les mêmes

circonstances. C'est une fête de famille où tous les rangs sont confondus, où tous les cœurs battent à l'unisson dans une pensée louable. Là le grand seigneur et le prolétaire, la grande dame et la simple bourgeoise, mus par le même sentiment, se trouvent assis les uns près des autres, sans nulle distinction. Ils n'ont tous, en cet instant, qu'un seul désir : voir couronner l'enfant qu'ils chérissent ; mais ces couronnes tant enviées, ce n'est ni le rang ni la richesse qui les donnent ; il faut le travail, il faut une application soutenue pour les conquérir ; et c'est souvent le plus pauvre qui les obtient.

Nous l'avons dit, les regards des deux frères s'étaient rencontrés au milieu de cette foule immense, où mieux que jamais les pauvres enfants pouvaient sentir la privation des liens de famille ; et pourtant chacun d'eux avait puisé dans ce regard une joie ineffable.

« Il me voit, se dit Léon ; maintenant je ne serai plus si tremblant ; quand il est près de moi, on dirait que ma timidité s'en va. »

Au même instant, les hauts personnages qui devaient présider à la distribution des prix firent leur entrée ; les fanfares commencèrent ; puis il

fallut écouter les éloquents discours, accompagnements indispensables de ces sortes de solennités, et dont pourtant les mères des aspirants dispenseraient volontiers les savants orateurs. Vint ensuite la distribution si impatiemment attendue. Nous ne nous arrêterons pas aux détails qu'elle comporte ; ils sont connus. Nous dirons seulement que dans cette série de noms appelés à partager les gloires du concours, celui de Léon Hubert fut prononcé dans trois facultés ; qu'il obtint le premier prix en version grecque, le premier en thème latin et le second en histoire.

Peu s'en fallut que l'heureux enfant, en recevant ces couronnes, ne franchît l'estrade pour courir vers son frère. Il fit un mouvement rapide ; puis, retenu par le respect dû à l'assemblée, il se contenta ; mais il regarda Félix avec une expression si touchante, que tous les assistants en furent émus.

Nous renonçons à décrire le moment où il fut permis aux deux frères de s'embrasser. Ni l'un ni l'autre ne purent d'abord articuler un seul mot ; car la pensée de leurs parents, celle de leur cher bienfaiteur, vint tout à coup se mêler à leur joie. Ils s'efforcèrent néanmoins d'éloigner de si déchirants souvenirs, pour cé-

lébrer ce beau jour avec le bon Parisot, qui s'associait à toutes leurs impressions. Le digne vieillard était heureux comme s'il se fût agi de son propre fils.

« Allons, courage, enfant ! dit-il au jeune lauréat quand il l'eut fait asseoir, ainsi que Félix, devant le petit festin secrètement préparé par ses ordres. Vous voyez bien que le Ciel n'abandonne pas ceux qui le prient avec confiance, et qui ne mangent pas leur pain en paresseux. Voilà un grand pas de fait, voyez-vous. Le premier succès dans l'étude des lettres ou des sciences, c'est comme le premier écu dans le commerce : l'homme intelligent et laborieux le fait fructifier ; il ne faut pour cela que de la persévérance, et vous en aurez, je n'en doute pas.

— Pour acquérir cette qualité, répondit Léon, il ne me faudra que regarder mon frère... Oh ! ce n'est pas moi qu'on devait couronner aujourd'hui, mais lui seul ! Pauvre ami ! continua-t-il en pressant ardemment de ses lèvres la main de Félix, je n'ai fait que recueillir ce que tu avais semé ; ils ont récompensé en moi, sans le savoir, tes privations, tes pénibles labeurs de chaque jour...

— Je t'ai déjà dit, interrompit l'excellent jeune homme, que ces labeurs, que tu appelles pénibles, me rendent parfaitement heureux, puisque tu en es le principal but. Sans toi, il est probable que je me serais fait soldat, et il est probable aussi que je me serais fait tuer pour gagner les épau-
lètes. Eh bien ! pour toi, j'ai renoncé à tout projet d'ambition, et je me suis fait marchand ambulat. Cela est moins glorieux sans doute ; mais je t'ai confié le soin de me faire honneur, de nous élever l'un et l'autre par ton instruction. Aujourd'hui tu as déjà réussi à franchir le premier degré : comme le dit notre ami, c'est un grand pas de fait ; et puisqu'à nous deux nous n'avons qu'un cœur, puisque je ne vis que pour toi, il me semble avoir monté aussi ce degré difficile : je ne suis plus seulement l'humble marchand du coin de la rue, je suis le frère du lauréat du grand concours !... O mon cher Léon ! ces couronnes, ces beaux livres, que tu as obtenus par ton application, si tu savais comme j'en suis heureux et fier ! Aussi, nous les garderons précieusement, comme des titres de gloire dignes d'être offerts à nos parents, si Dieu permet que nous les retrouvions un jour !

— Sans compter que demain vous en aurez bien d'autres à joindre à ceux-là, dit Parisot en se frottant joyeusement les mains. Oui, demain on donne les prix au lycée, et je sais de source certaine que notre Léon ne sera pas le plus mal partagé. Maintenant, buvons à ses succès futurs ! »



CHAPITRE IX

C'est un secret réservé aux belles âmes
que de savoir à qui, quand et comment il
faut donner.

OXENSTIERN.

Le pronostic du vieillard se trouva réalisé le lendemain bien au delà des espérances des deux frères. Outre trois premiers prix, Léon obtint celui d'excellence, aux vives et sincères acclamations de tous ses camarades ; et cette généreuse marque d'affection de leur part lui causa une émotion si profonde, qu'il ne pût s'empêcher de laisser échapper des larmes en recevant l'honorable récompense qu'on lui décernait.

« C'eût été dommage, vous le voyez, mon jeune ami, lui dit le soir le proviseur, chez lequel il avait diné avec les autres lauréats ; oui, en vérité, c'eût été dommage de vous laisser continuer votre première profession. Sans doute, l'homme peut s'élever dans toutes les carrières par son aptitude, ses vertus, ses sentiments ; mais il est des dispositions innées dont il faut tenir compte dans le choix d'un état : tel qui ferait un médiocre commerçant peut devenir un helléniste, un poète ou un savant distingué. Tout dépend de la vocation, et la vôtre ne me paraît pas douteuse ; vos succès au concours et au lycée vous répondent de l'avenir, si vous apportez toujours le même zèle dans vos études. Je sais du reste que vous craignez d'être une charge trop pesante pour votre excellent frère, et j'ai pensé que nous pourrions lui alléger cette charge en vous fournissant le moyen de gagner aussi quelques écus. Les récompenses que vous avez obtenues et la réputation de bon travailleur que vous vous êtes faite, me permettent aujourd'hui de vous donner, malgré votre jeunesse, l'emploi de répétiteur de sixième et de cinquième. Vous ferez aisément marcher ces répétitions, qui n'auront lieu que

le soir, avec vos études de seconde, où vous réussirez comme en troisième, je l'espère.

— Ah! Monsieur, s'écria Léon, ivre de joie, ma vie entière ne pourra suffire à vous remercier de tant de bontés! Quoi! je gagnerais aussi de l'argent! je parviendrais à alléger le fardeau de mon pauvre frère!... Mais, Monsieur le proviseur, si les parents des élèves n'allaient pas vouloir me confier ces répétitions?...

— Ne vous inquiétez pas, reprit en souriant ce dernier, je *ferai l'article*, et, pour donner le bon exemple, je commencerai par vous confier mon plus jeune fils, qui est en sixième. Je veux en outre qu'il apprenne avec vous l'espagnol : c'est une langue que j'aime et que je parle avec plaisir. Vous la lui ferez commencer pendant les vacances, tout en vous promenant avec lui, si vous le voulez bien. Voici le premier trimestre de vos honoraires. »

En même temps il remit à Léon trois pièces de vingt francs. Le premier mouvement de celui-ci fut de refuser cet or ; son cœur souffrait d'être payé pour des soins qu'il eût été heureux de rendre gratuitement, comme témoignage de sa reconnaissance ; le proviseur insista en lui disant :

« Je devine vos sentiments, mon jeune ami ; il faut pourtant que les choses s'arrangent ainsi entre nous ; je regrette même de ne pouvoir mieux rémunérer les services que j'attends de votre zèle pour mon enfant, sous le rapport de ses études et sous celui des bons conseils comme des bons exemples ; mais mon cœur de père, n'en doutez pas, vous tiendra compte de tout ce que je ne pourrai acquitter. »

On peut se figurer les impressions de l'orphelin à ces paroles, et avec quelle effusion il remercia l'homme respectable qui daignait lui accorder une si haute marque de confiance. Aussi ce fut avec une indicible joie qu'il vola vers son frère après cet entretien.

Ayant assisté à la distribution des prix du lycée, Félix avait renoncé pour ce jour-là à son étalage du coin de la rue Saint-Jacques ; la boutique de son vieil ami s'était fermée aussi à la nuit tombante, et tous deux, assis dans le comptoir, attendaient avec impatience la rentrée du jeune lauréat.

Il arriva enfin, tout haletant, et déposa devant eux ses couronnes, ses livres et les trois pièces d'or qu'il venait de recevoir. Dans son ivresse,

l'heureux enfant fut d'abord incapable de parler ; il ne put que se jeter au cou de son frère ; puis il dit d'une voix entrecoupée , en lui montrant les pièces :

« C'est à toi , c'est pour toi , ami ! je t'en apporterai autant , et peut-être plus , tous les trois mois , entends-tu ? Maintenant tu vas te faire faire un habit neuf , pareil au mien , n'est-ce pas ? tu le commanderas dès demain , oh ! je t'en supplie , ne dis pas non. »

Et voyant que son frère était loin de le comprendre , il s'efforça de modérer son émotion , pour lui raconter , ainsi qu'au bon Parisot , ce que venait de lui dire le proviseur.

A cette nouvelle si inattendue , Félix leva vers le ciel ses yeux humides de larmes , et s'écria :

« Mon Dieu , c'est là un effet de votre bonté pour le pauvre enfant sans famille ! »

Puis , regardant son jeune frère avec cette vive tendresse dont jusque alors il lui avait donné tant de marques , il ajouta :

« Cher Léon , la Providence veille sur toi , et elle t'appelle aujourd'hui à des devoirs bien sérieux . Sache les remplir dans toute leur étendue : ce ne serait point assez désormais de t'élever par

des succès; il faut que tes vertus te rendent digne de cette divine protection. »

Le jeune homme, inspiré par son cœur, avait mis dans son accent une telle gravité en prononçant ces paroles, que Léon crut entendre la voix de son père, et il répondit :

« Je te promets, ami, de marcher sur tes traces, et de suivre toujours tes conseils. »

Un long embrassement, une de ces bonnes étreintes dans lesquelles les âmes s'unissent et se confondent, fut la suite de cet entretien.

Quand les deux frères se levèrent le lendemain, tout leur parut changé dans leur situation. A la vérité, Félix ne pouvait pas encore remédier aux inconvénients de sa profession; mais il lui fut permis dès cet instant d'entrevoir dans l'avenir la possibilité d'un meilleur sort; aussi se sentit-il un nouveau courage en reprenant le collier de misère.

Ainsi que le lui avait prescrit le proviseur, Léon, de son côté, entra en fonctions auprès de son élève, et ce fut avec un grand plaisir qu'il lui donna les premières leçons de la langue espagnole, dont il avait fait usage depuis son enfance, et qui se rattachait à ses plus chers souvenirs. On

se rappelle que le savant ermite du Monte-Torrero n'avait rien négligé pour démontrer parfaitement aux deux frères les principes de cette langue harmonieuse, faite, dit-on, pour parler à Dieu. L'un et l'autre la prononçaient avec une telle pureté que ceux des habitants de Saragosse qui les avaient vus pendant le siège, n'avaient aucunement douté qu'ils appartenissent à leur nation.

Du reste, le zèle de Léon pour le fils de son protecteur ne se borna pas à lui enseigner sa langue favorite : il lui fit faire, pendant les vacances, de remarquables progrès dans ses études classiques; en même temps il s'attacha si bien à devenir pour lui un modèle d'application, qu'il acheva ainsi de conquérir l'affection du professeur.

Ce fut donc avec une entière sécurité que ce digne chef, à la rentrée du collège, le désigna, aux pères et aux mères de famille, comme un des répétiteurs les plus zélés et les plus capables pour les classes de sixième et de cinquième.

Toutes les soirées de l'orphelin devinrent dès lors aussi productives que bien remplies, sans néanmoins que ses propres études en souffrissent : sa prodigieuse facilité suppléait à tout; et à la



fin de l'année il obtint au concours, comme au lycée, des succès non moins brillants que l'année précédente.

L'invariable assiduité à laquelle il avait dû s'astreindre pendant ce laps de temps, n'avait altéré en rien sa santé, autrefois si débile. Son véritable élément semblait être l'étude ; déjà dans ce jeune homme, qui avait à peine seize ans accomplis, on pouvait apercevoir quelque chose de la maturité d'un autre âge : on voyait que les leçons du malheur, en se gravant dans son esprit, y avaient utilement fructifié. Aussi, au milieu de ses succès, continua-t-il à montrer une modestie qui les lui faisait aisément pardonner ; c'était à cette qualité surtout qu'il devait l'affection de ses camarades ; il avait sans doute parmi eux bien des rivaux, mais pas un seul ennemi.

Tout concourait donc à son bonheur ; et pourtant on le surprenait souvent en proie à une tristesse que les couronnes obtenues parvenaient bien à éloigner pour quelques instants, mais qui ne tardait pas à revenir plus profonde et plus tenace.

Un soir que les deux frères étaient réunis



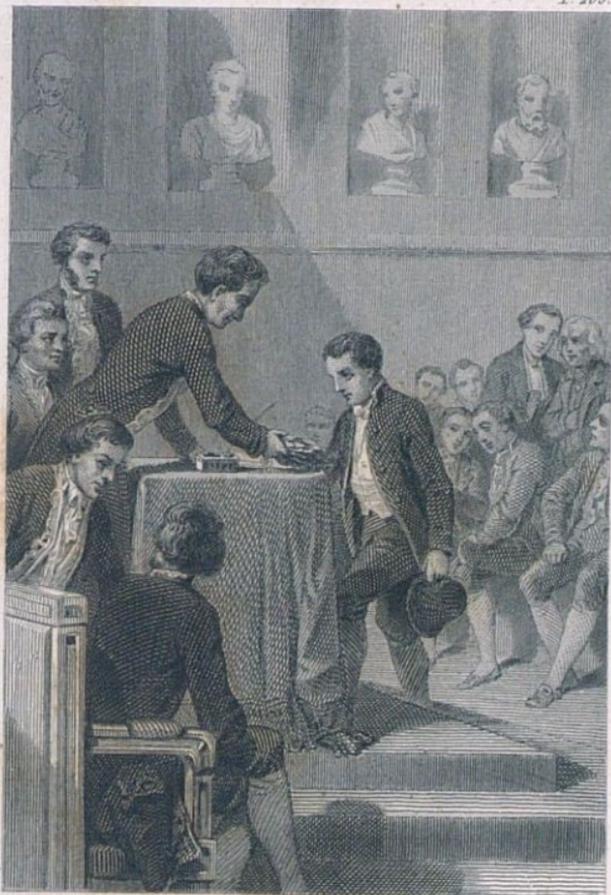
auprès de leur vieux mentor, Félix, que cette tristesse inquiétait, résolut enfin d'en connaître la cause; et il fit à ce sujet des questions si pressantes, qu'il devint impossible à Léon de ne pas y répondre.

« Il faut donc que je m'explique, dit-il d'une voix grave. Eh bien! mon frère, je te l'avoue, je ne puis plus supporter de te voir continuer l'état pénible auquel tu t'es astreint pour moi: c'est là ce qui cause ma peine; et, puisque maintenant je suis certain du produit de mes répétitions, je te demande de me laisser, à mon tour, travailler pour nous deux. Donne-moi ce bonheur, alors tu ne me verras plus de tristesse; alors je suivrai mes études avec un nouveau courage. Je t'en conjure, cède à ma prière; quitte ce misérable état qui fait ma désolation. »

Vivement touché, Félix allait répondre, s'apprêtant néanmoins à combattre cette idée, qui ne lui semblait pas raisonnable; mais Parisot lui coupa la parole.

« Allons, dit-il en se frottant les mains l'une contre l'autre d'un air joyeux, il paraît que ce soir chacun ici a son projet en tête. Quant à

moi, je me déclare le plus obstiné des trois, et je prétends bien que ma barbe grise l'emporte sur des blancs-becs tels que vous. Voyons, seigneur lauréat, continua-t-il en frappant sur l'épaule de Léon, tout en voulant contribuer à votre tour au bien-être d'un frère qu'assurément on peut citer comme un modèle, vous ne prétendez pas pour cela, sans doute, qu'il se croise les bras, et qu'il aille se promener la canne à la main, tandis que vous pâliez sur vos auteurs? Il faut un état à l'homme, que diantre! et notre Félix, le plus laborieux de tous les garçons, ne voudrait certainement pas croupir dans une honteuse paresse. il veut du travail, et il a raison; c'est un devoir imposé à toutes les créatures du bon Dieu, et celui qui s'en dispense sans motifs légitimes fait preuve de lâcheté. Quant à vous, mon jeune homme, si je vous comprends bien, vous voulez tout simplement que votre excellent frère ne soit plus obligé d'aller étaler sa marchandise au coin des rues, où il subit, les pieds dans la boue, les rigueurs des saisons. J'y ai passé, et je sais que cela n'est pas gai du tout. Mais vous ne répugneriez pas sûrement à ce qu'il dirigeât un petit commerce chez lui, paisiblement assis dans son



Dans cette série de noms appelés à partager les gloires du concours, celui de Léon fut prononcé dans trois facultés.

M.C.D. 2022

comptoir, comme qui dirait dans mon fauteuil de cuir ; on ne s'y trouve pas mal, comme vous le savez...

— Monsieur,.. interrompit Léon.

— Écoutez donc, que diantre ! Quand on est vieux, on aime à parler ; c'est le seul plaisir qui reste, et vous pouvez bien me pardonner cette prolixité que je savoure. Où en étais-je?... Ah ! m'y voici. Vous alliez me demander comment j'espérais pour notre Félix cette gentille position. Eh bien ! elle est trouvée : demain je quitte mon fonds de librairie, et le lui cède. Est-ce clair, ça ? »

Ici les deux frères, profondément émus, firent une exclamation.

« Taisez-vous donc, reprit le vieillard ; ils ne me laisseront pas achever, ces gamins-là... »

Puis, faisant les gros yeux à ses interrupteurs, il continua :

« Ce que je vous dis, je le veux ! D'ailleurs, n'allez pas vous mettre en tête que ce soit de ma part un sacrifice ; c'est tout bonnement une nécessité de l'âge : mes forces s'en vont ; je ne suis plus alerte à servir le chaland quand il est pressé ; cette maudite échelle, sur laquelle il

faut monter à tous moments pour atteindre les livres, me menace toujours de quelque chute; puis à soixante-cinq ans la vue fait défaut, et les lunettes sont parfois d'un faible secours. En un mot, il faut que je quitte la partie, et c'est à Félix que je prétends confier mon jeu. A présent qu'il est marchand, il fera son affaire. Je vais donc, par un acte en bonne forme, lui céder ce petit fonds que j'ai fort amélioré depuis notre rencontre. En échange et à titre de paiement (car les bons comptes font les bons amis), il me nourrira tant qu'il plaira au bon Dieu de me laisser vivre; et, comme je ne veux pas enchaîner la liberté de ce brave garçon, il pourra me renvoyer à sa volonté, en me servant une pension annuelle de quatre cents francs, jusqu'à ce que je m'en aille *ad patres*. Quelques économies placées depuis longtemps, et que j'ai laissées s'accumuler, suppléeront à cette somme, si je la trouve insuffisante à mes besoins. Maintenant j'ai tout dit: à votre tour; je vous rends la parole. »

On peut se figurer quels furent les sentiments des deux frères à ce discours, où le vieillard semblait avoir pris à tâche de dérober son bienfait sous l'apparence de l'intérêt personnel et d'une

rudesse de langage qui d'ordinaire était en lui la marque la plus sûre des émotions de son cœur. Félix s'était jeté dans ses bras sans parler, car nulle expression ne pouvait peindre ce qu'il éprouvait.

— « Eh bien ! voyons, acceptes-tu, oui ou non ? » lui demanda l'excellent homme d'une voix plus rude encore.

C'était la première fois qu'il tutoyait son protégé, et celui-ci, doublement touché de cette marque d'affection, répondit sans hésiter : —

« Oui, j'accepte, oui ! parce que j'espère remplir les devoirs que m'impose un tel excès de bonté.

— Va, ne t'inquiète pas, je te les rendrai faciles, reprit le vieillard en secouant la main de son jeune ami ; tu m'as ensorcelé, vois-tu ; je t'aime comme si tu étais mon fils, et je prétends que tu sois heureux ! »

Se tournant ensuite vers Léon, et l'attirant sur sa poitrine :

« Toi aussi je t'aime, lui dit-il, et je ne veux plus que tu aies du chagrin. Écoute, tu désirais travailler pour ton frère, je vais t'en offrir le moyen : continue tes répétitions, nous mettrons

les gains de côté; ils serviront pour acheter un remplaçant, si notre cher Félix a le malheur de tomber au sort; car, ne vous y trompez pas, vous êtes tous deux inscrits comme Français sur les rôles de la conscription. Il faut donc à l'avance amasser des écus pour nous sauver d'une séparation qui ferait notre malheur à tous trois.

— O Ciel! je n'avais pas songé à cela, s'écria Léon hors de lui. Mon frère, tu me serais enlevé! Mais non, je partirais avec toi...

— Il faut travailler pour ne partir ni l'un ni l'autre, interrompit Parisot.

— Eh bien, je travaillerai, je vous le promets, répondit l'orphelin; et maintenant, grâce à vous, excellent ami, ce sera avec un nouveau courage.»

En effet, à partir de ce jour, surmontant sa mélancolie habituelle, il se montra si heureux du changement survenu dans la situation de son aîné, que celui-ci perdit toute inquiétude, et ne s'occupait plus qu'à remplir dignement le double devoir que lui imposaient la reconnaissance et les intérêts qui lui étaient confiés.

Ainsi que l'avait dit le vieux libraire, Félix, bien qu'il n'eût fait son apprentissage que dans la rue, était devenu un bon commerçant, dont

l'activité égalait la droiture ; aussi la vente entre ses mains ne tarda pas à prendre une nouvelle extension , et Parisot , dégagé de toute surveillance comme de toute fatigue , put alors se livrer aux douceurs d'un repos acheté par de si longues années de peines. Heureux du bonheur qu'il avait répandu autour de lui , l'excellent homme jouissait délicieusement des témoignages d'affection que lui donnaient les orphelins , et quelquefois il s'écriait , dans l'élan de son cœur :

« Pourquoi donc ai-je tant tardé ? »

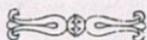
Ses jeunes amis , curieux de connaître le sens de ces mots , lui en demandèrent un soir l'explication.

« Eh bien ! c'est vrai , leur dit-il , j'aurais pu jouir plus tôt des joies que vous donnez à ma vieillesse ; car j'eus à peine examiné Félix , que je formai le projet d'en faire mon successeur ; et je pouvais , dès le commencement , le mettre tranquillement à la besogne dans mon comptoir. A la rigueur , en me gênant un peu , j'aurais pu fournir à vos dépenses ; mais , d'une part , j'avais à cœur d'augmenter mon magasin avant de le lui céder , et c'est à cela que j'ai employé la pension qu'il me soldait , ainsi que mes petits bénéfices.

D'un autre côté, je voulais que chacun de vous continuât de manger, comme on dit vulgairement, un peu de vache enragée; rien ne forme la jeunesse, à mon avis, comme l'apprentissage de la gêne et de la souffrance. Celui qui trouve son pain cuit sur la planche, celui qui a toutes ses aises et qu'on dorlotte, sait rarement vaincre la paresse et l'entraînement des passions. Une vie rude, le travail obligé me semblent, au contraire, propres à développer les facultés de l'âme; ils lui donnent l'énergie dont elle a besoin pour traverser les diverses afflictions auxquelles l'homme est assujetti, d'une façon ou d'une autre, dans cette vie de misère; et voilà pourquoi, mes amis, je n'ai pas cédé d'abord au désir de mon cœur. L'épreuve m'a coûté, mais elle a réussi. A présent que vous êtes façonnés à la peine, à présent que vous avez subi l'abandon, la pauvreté, et que vous avez appris qu'avec du courage on parvient à surmonter ses maux, vous n'aurez pas la folie de vous arrêter en chemin. Toutes les difficultés ne sont pas vaincues, vous le savez, et chacun de vous poursuivra bravement sa route: toi, Léon, en multipliant tes succès dans l'étude des belles lettres, puis dans celle des sciences où

tu pourras te distinguer ; et toi , mon bon Félix , dans la carrière du commerce , où ton activité ne te fera point défaut , et où tu pourras aussi acquérir des droits à la considération de tes semblables. »

CHAPITRE X



CHAPITRE X

La Providence a fait de nos vices chéris
la verge avec laquelle elle nous châtie.

SHAKSPEARE.

L'explication donnée aux orphelins par le bon Parisot redoubla encore, s'il est possible, l'attachement qu'ils lui portaient. Ils ne se lassaient pas d'admirer par quelles voies la Providence les avait conduits à la rencontre d'un tel ami. Pour Félix surtout, l'affection de cet homme de bien avait eu les plus heureux résultats, puisque jusque alors le pauvre enfant était celui qui avait porté la charge la plus lourde du malheur commun.

Aussi, lorsque après tant d'années de peines et de fatigues incessantes il se voyait tranquillement assis dans un joli magasin de livres, devenu sa propriété, et qu'il comparait le passé à sa position actuelle, son âme s'élevait à Dieu avec un profond sentiment de reconnaissance. Que de fois aussi, dans ces moments de méditation, ses souvenirs le ramenaient au bord de l'Èbre, dans la cabane de Carlos, et ensuite sous le toit hospitalier du bon ermite ! Reprenant alors les pages laissées par cet ami si cher, il les relisait avec un nouvel attendrissement, cherchant à se pénétrer des sages leçons qui s'y trouvaient tracées.

Un soir qu'il était seul, assis dans son comptoir, devant une des lampes qui éclairaient la librairie, il voulut revoir encore ces caractères, derniers témoignages de la plus généreuse affection ; et il se levait pour aller chercher la lettre d'Anselme, lorsqu'il aperçut à travers les carreaux une figure étrange qui le fit tressaillir. Étonné de la persistance que mettait l'individu à le regarder, il ouvrit sa porte, et le vit aussitôt s'affaisser et tomber sur les dalles du trottoir. C'était un vieillard dont l'extérieur annonçait une extrême misère.

« Puis-je vous offrir quelques secours ? lui demanda Félix en le relevant et l'asseyant sur le banc qui se trouvait devant le magasin. » Le vieillard, l'œil égaré, fut un moment sans répondre, puis il dit d'une voix gutturale :

« Du pain ! du pain ! je me meurs ! »

Le jeune homme courut à son buffet, prit un morceau de pain pour le porter au pauvre affamé ; toutefois, songeant qu'un bouillon lui serait plus salulaire dans un tel état d'épuisement, il se hâta de lui en présenter un, que le malheureux avala avec une avidité qui attestait la faim dont il était dévoré.

« Je vous remercie, dit-il d'un ton bref où perçait une profonde amertume. Chassé depuis hier du misérable réduit qui m'abritait, faute de pouvoir le payer ; en proie à toutes les horreurs du besoin, j'ai vainement imploré par mes regards la pitié des passants ; vous êtes le premier qui m'ayez tendu une main secourable.... Oh ! les hommes ! les hommes ! la vue de l'indigence les importune ; il leur faut de l'or pour les attirer... »

Ces paroles, et plus encore l'expression étrange qui les accompagnait, firent penser à l'orphelin

que le malheur avait ulcéré le cœur de cet homme, et il allait essayer de lui offrir quelques consolations, lorsqu'il se sentit invinciblement repoussé par un nouvel examen de ses traits, où l'empreinte des mauvaises passions se mêlait aux tristes ravages de la vieillesse et de la souffrance. Un sentiment de charité le ramena cependant vers l'inconnu, dont il s'était reculé de quelques pas, et il lui glissa dans la main plusieurs pièces de monnaie. Celui-ci les regarda avidement, puis il dit d'une voix rauque :

« Ce n'est pas cela seulement qu'il me faudrait : vous me sauveriez la vie si vous pouviez me prêter vingt francs jusqu'à demain matin. Ne craignez rien ; ils vous seront fidèlement rendus, je vous l'atteste, parce que, avec cette modique somme de vingt francs, je puis regagner tout ce que j'ai perdu... Oh ! ne me refusez pas, je vous en conjure ! Si vous l'exigez, je partagerai même mon gain avec vous... Cette fois la fortune me sourira, et d'un seul coup je vous ferai riche... »

C'est un joueur, pensa l'orphelin. Se rappelant aussitôt les recommandations d'Anselme, il jeta sur l'inconnu un regard de mépris, et il allait rentrer chez lui, quand l'insensé, poussant un cri

sauvage, tomba sur le sol, dans un accès nerveux des plus effrayants.

« Que faire de ce malheureux ? se dit Félix ; on ne peut l'abandonner dans un pareil état, qu'il soit coupable ou non. »

Et l'ayant relevé, il le porta dans un hôtel garni, voisin de sa demeure, où il recommanda de lui donner tous les secours que réclamait sa triste position, s'engageant à payer ses dépenses jusqu'au lendemain matin.

Ému encore de cette scène pénible, le jeune libraire, en rentrant, fut heureux de retrouver son frère et le bon Parisot pour la leur raconter.

« Cet homme me paraît fort âgé, leur dit-il ; il semble en outre épuisé par de longues misères, et si l'exaltation de sa tête ramenait une nouvelle crise cette nuit, il pourrait mourir sans les secours de la religion, sans s'être repenti de ses fautes. Ne souffrons pas, mes amis, qu'un pareil malheur arrive. Puisque Dieu a conduit l'infortuné à cette porte, c'est qu'il veut que nous le sauvions ; et je vais retourner vers lui.

— J'y vais avec toi, » répliqua Léon.



Les deux frères, ayant alors fermé le magasin, engagèrent leur ami à se coucher en attendant leur retour.

Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel, ils rencontrèrent le médecin qu'on avait fait appeler, et qui leur laissa peu d'espérance sur le malade. On venait d'étendre celui-ci dans un lit où il luttait contre une fièvre ardente. Au milieu de son affreux délire, sa figure était hideuse à voir.

« De l'or ! je veux de l'or ! criait-il d'une voix stridente. Ce coup est superbe ! je vais le gagner... Ciel ! non, je l'ai perdu !... et c'était mon dernier espoir ! O Georges ! Georges ! comme tu es vengé !... »

Ici les deux frères se regardèrent, et leur attention redoubla en écoutant l'homme en délire ; car il venait de prononcer le nom de baptême de leur cher bienfaiteur.

« Oui, reprit-il, oui, tu es vengé. Ne vois-tu pas ces haillons qui me couvrent, cette misère qui m'environne ? J'ai faim, entends-tu ? Et tu jouis, n'est-ce pas ?... J'ai perdu ta jeunesse, j'ai persécuté ton père ; tes biens, je les ai pris... Mais quelle figure se dresse devant moi ? Le comte de C*** ! Oh ! grâce ! pardon, Georges ! par pitié,



éloigne ce spectre ; il me regarde ; il m'entraîne dans son sépulcre !... »

Et les bras décharnés du malheureux se débattaient dans le vide avec une telle violence, que bientôt il retomba anéanti sur l'oreiller qui soutenait sa tête.

Les orphelins, dans une profonde stupeur, ne pouvaient plus douter qu'ils eussent devant eux l'infâme de Verlac, dont leur ami avait été la triste victime ; et peu s'en fallut que dans le premier mouvement d'horreur que leur inspirait ce misérable, ils ne l'abandonnassent. Déjà même Léon attirait son frère vers la porte ; mais celui-ci, après avoir hésité un moment, lui dit à voix basse :

« Non, il ne faut pas délaisser cet homme. Si le noble Anselme était là, il aurait pitié de son ennemi mourant : n'a-t-il pas prié pour sa conversion ? Eh bien, il faut le remplacer dans la sainte mission qu'il se ferait un devoir d'accomplir ; Dieu nous le commande. Va chercher un prêtre ; tu lui diras d'attendre dans la pièce voisine, pendant que je m'efforcerai de préparer le malade à le recevoir. »

En même temps il se rapprocha de celui-ci, chez lequel une grande faiblesse avait tout à coup

remplacé les ardeurs de la fièvre ; et il parvint à lui faire prendre quelques gouttes d'une potion ordonnée par le médecin.

Promenant alors ses regards éteints autour de lui, le moribond dit d'un accent où perçait encore l'âpreté de son caractère :

« Où suis-je ? »

— Tranquillisez-vous, vous êtes en sûreté.

— Je veux savoir dans quel lieu je me trouve.

— Eh bien, vous êtes sous la garde de quelqu'un qui désire soulager vos maux, vous sauver, s'il se peut.

— Ah ! je vous reconnais maintenant ; vous êtes le jeune libraire auquel j'ai demandé de me prêter vingt francs, n'est-ce pas ?

— Oui, Monsieur, reprit Félix d'un ton grave, je suis celui auquel vous vouliez faire cet emprunt, et je suis de plus le protégé, le fils d'adoption du comte Georges de C*** ; je n'ignore rien de votre passé : il m'inspire pour votre salut des craintes sérieuses ; et en ma qualité de chrétien, je dois vous exhorter à réparer vos crimes, autant qu'il vous est donné de le faire, par un sincère repentir.

— O Ciel ! vous me connaissez ! vous allez me

poursuivre, me réclamer des biens que j'ai perdus, que je ne puis rendre...

— Vos victimes n'en ont plus besoin, Monsieur ; ne savez-vous pas que les persécutions que vous avez attirées sur leurs têtes innocentes les ont précipitées au tombeau ? Cependant, prenez garde ! Si la justice des hommes n'est plus à craindre pour vous, en ce qui concerne les biens que vous avez extorqués, celle de Dieu vous menace ; et puisque son adorable miséricorde daigne vous laisser le temps du repentir, hâtez-vous de mettre ce temps à profit ; c'est au nom du noble Georges, de mon digne et cher bienfaiteur, dont j'ose ici me faire l'interprète, que je vous conjure de sauver votre âme !

— Suis-je donc en danger ? demanda le moribond avec effroi.

— Tout homme est en danger, Monsieur, s'il s'abuse sur les châtements que lui ont mérités les iniquités de sa vie, et s'il refuse d'en obtenir le pardon par une contrition profonde. »

En achevant ces mots, Félix ouvrit la porte au prêtre qui attendait dans un cabinet voisin ; l'ayant introduit, il se retira et se mit en prière avec Léon pour la conversion du coupable.

Oh ! qu'elle est grande, qu'elle est sublime, cette religion chrétienne qui nous commande non-seulement de pardonner à nos ennemis, mais encore de prier pour eux ! Tout à l'heure ces deux cœurs, que le vice ne souilla jamais, avaient horreur de ce misérable qui fut le persécuteur de leur ami le plus cher ; et les voici accomplissant auprès de lui les devoirs de la plus touchante charité, demandant au Seigneur de détourner de lui ses foudres vengeresses ! Pour arriver à cette œuvre de piété, qu'a-t-il fallu ? Un seul élan de leur âme vers le Ciel ! Oui, c'est de là, de là uniquement, que nous viennent toutes les nobles inspirations.

Deux heures se passèrent avant que nos orphelins vissent reparaître le prêtre. Leur inquiétude allait toujours croissant ; ils craignaient que le coupable de Verlac ne résistât aux exhortations de celui qui pouvait l'absoudre au nom du Sauveur, et cette pensée les faisait frémir, lorsque enfin la porte s'ouvrit.

« Allez auprès du malade, mes chers enfants, leur dit le pieux ecclésiastique, qui était leur guide spirituel ; il veut vous parler ; tout à l'heure je reviendrai pour lui administrer les derniers sacre-

ments. Je compte sur vos prières pendant l'auguste cérémonie. »

En même temps il leur serra la main, et sortit.

Quand les deux frères s'approchèrent du moribond, une complète métamorphose venait de s'opérer en lui : ce n'était plus la même figure ; ses traits, où se montraient, quelques instants auparavant, les passions les plus ignobles, avaient pris subitement une expression de douleur profonde.

« Approchez, dit le malheureux à son jeune bienfaiteur, le seul des deux frères qu'il connût. Vous avez eu pitié de moi, lors même que vous frémissiez à la seule pensée de mes crimes ; eh bien, vous avez fait une bonne action : vos paroles ont été efficaces : je sens au fond de mon cœur flétri cette contrition que vous me souhaitiez... Croyez-vous qu'elle puisse adoucir le juge suprême devant lequel je vais paraître ? Croyez-vous aussi que Georges m'ait pardonné ?

— N'en doutez pas, répondit Félix : il priaït pour vous ; il est mort comme un saint ; et l'élu du Seigneur n'emporta aucun fiel dans son âme. »

Peu d'instants après, les pas du prêtre se firent entendre ; des cierges s'allumèrent autour du

mourant ; il se souleva , appuyé sur les deux frères , reçut le saint viatique ; puis un éclair de joie passa sur son visage , et ce fut tout ; il avait cessé de vivre.

On peut aisément se faire une idée des sensations éprouvées par nos orphelins à la vue de ce corps inanimé , qu'ils ne quittèrent qu'après avoir de nouveau intercédé pour le salut de son âme , et s'être assurés que les derniers devoirs seraient convenablement rendus à sa dépouille mortelle.

Cette scène lugubre , dans laquelle la Providence avait appelé Félix , d'une manière si imprévue , à jouer un rôle actif , laissa de profondes impressions dans son esprit , ainsi que dans celui de son frère. Elle y réveilla une foule de souvenirs qui bien souvent les ramenaient par la pensée au Monte-Torrero , à cet ermitage chéri , où l'un et l'autre souhaitaient ardemment de retourner un jour , pour prier sur la tombe de leur digne bienfaiteur , et y tracer leurs noms à côté du sien.

« Oui , frère , disait Léon , dès que nous aurons une bourse bien garnie , nous irons contempler de nouveau ce beau ciel bleu que nous aimions tant à regarder du haut de notre montagne. C'est là que

nous avons versé nos premières larmes ; mais c'est là aussi que nous avons goûté nos premières joies, que nous avons appris à nous aimer, et que la reconnaissance a fait battre nos cœurs pour le cher appui qui daigna s'offrir à notre enfance délaissée. Puis, ce bon Carlos, le marinier qui nous sauva la vie ; cette compatissante Juanita, dont le pauvre toit nous abrita pendant le terrible siège de Saragosse, et qui nous montra de si vifs regrets au moment de notre départ, ils doivent être vieux à présent : quel bonheur nous éprouverions à soulager leur misère ! Ensuite nous pourrions nous informer de cet officier portugais dont la figure m'est restée présente comme si c'était hier que je l'eusse vue. Chose étrange ! le croirais-tu, mon frère, depuis que ta barbe a poussé, depuis que les cheveux, qui encadrent si bien ton beau front, ont pris cette couleur d'ébène, eh bien, je trouve que tu ressembles étonnamment à cet officier... Tu ris, pourtant rien n'est plus vrai : tu as ses traits distingués, le même regard, le même air, et, comme lui, tu as une haute taille...

— Bah ! interrompit Félix, quand notre imagination se reporte souvent sur un même

objet, nous croyons trouver partout des traits de ressemblance avec lui; voilà pourquoi tu fais aujourd'hui, entre cet étranger et moi, des rapprochements qui disparaîtraient sans doute si tu nous voyais à côté l'un de l'autre. Du reste, je ne désire pas moins que toi de le rencontrer un jour; mais avant de voir se réaliser tes rêves dorés pour l'Espagne, mon Léon, il nous faut encore bien des années de travail. La fortune ne s'improvise pas comme un couplet de chanson. On dit pourtant qu'elle a des caprices; s'il lui arrivait d'en avoir un qui nous fût favorable, oh! je t'assure que j'en profiterais de grand cœur pour retourner avec toi vers les lieux où notre enfance, malgré son malheur, a trouvé de si douces affections. »

C'était par de tels entretiens que les orphelins charmaient le peu de loisirs que leur laissait leur vie active. Au centre de toutes les séductions, de tous les plaisirs que l'immense cité accumule sous les pas de l'imprévoyante jeunesse, ils songeaient uniquement à se créer un avenir qui les mît à même d'acquitter les dettes de cœur que la reconnaissance leur avait fait contracter dans leur pre-

mière jeunesse, et à se rendre dignes de l'approbation de leurs nouveaux amis.

Des intentions si pures ne pouvaient manquer de les conduire, sinon à une réussite complète, du moins à des succès, qui toujours sont le prix du travail et de la persévérance.

Cette même année, Léon eut la joie de remporter au grand concours le prix d'honneur en rhétorique. Il fut assuré, dès lors, contre les chances futures de la conscription, dont ce prix exempta le lauréat; et il vit en outre s'aplanir devant lui une foule d'autres obstacles.

Félix fut moins heureux. A cette époque, les jeunes gens étaient appelés avant l'âge de vingt ans sous les drapeaux. Forcé de tirer au sort, il amena un mauvais numéro, et fut obligé d'acheter un remplaçant qui lui coûta énormément cher. Aussi, le modeste intérieur des trois amis se ressentit longtemps de cette dépense extraordinaire; il fallut redoubler de zèle et de travail pour remédier à un tel échec.

Jusque-là l'ainé des deux frères n'avait jamais songé à tirer parti de son savoir dans la langue espagnole, qu'il possédait non moins bien que Léon. Les circonstances précaires dans lesquelles il s'était

trouvé avaient dû éloigner de lui tout espoir de réussite en ce genre ; mais depuis sa situation était changée ; il comptait au nombre des bons commerçants de son quartier, et ses fréquents rapports avec les élèves en droit, qui se fournissaient dans sa librairie, pouvaient le mettre à même d'ouvrir le soir un cours de langue espagnole, dont le produit réparerait la gêne occasionnée dans son commerce par l'achat du remplaçant.

Ce moyen lui réussit à souhait. Son air grave, intelligent et modeste à la fois, la netteté qu'il apportait dans l'enseignement d'une langue qui lui était si familière, et qui allait parfaitement à sa voix aussi harmonieuse que sonore, tout lui assura un succès qui dépassa ses espérances. Neuf cents francs furent au bout de l'année le fruit de ce nouveau travail ; aussi se promit-il de le continuer les années suivantes, puisqu'il ne gênait en rien la vente des livres, et que son rapport faciliterait les études ultérieures auxquelles Léon allait devoir s'appliquer.

Celui-ci, ayant terminé sa philosophie avec non moins d'honneur que ses autres classes, fut reçu bachelier ès lettres avec distinction, et il eût

désiré commencer aussitôt à suivre des cours de médecine, science vers laquelle ses goûts le portaient, et dont pourtant il hésitait encore à faire choix, parce qu'elle exige de très-longues études et des sacrifices pécuniaires que sa position sem- blait devoir lui interdire.

Cet obstacle l'affligeait ; car il avait envisagé l'exercice consciencieux de cette profession comme une sorte de sacerdoce, qui peut ouvrir à l'homme la voie des plus hautes vertus chrétiennes et sociales. En effet, un médecin religieux, qui sait compatir aux maux de ses semblables, en devient nécessairement l'ami, le bienfaiteur. Soulager leurs souffrances au prix de ses veilles, de ses incessantes fatigues, de sa vie quelquefois ; adoucir leurs peines morales par ses consolations ; corriger leurs vices ou leurs mauvais penchants par de sages conseils et l'autorité de sa science ; les ramener à Dieu quand il peut : tel est son but, et tel devrait être celui de tous les jeunes gens qui embrassent cette pénible carrière, où, le scalpel à la main, ils vont, dès leur début, faire l'essai des dégoûts et des dangers qui les attendent au lit du malade.

Ces sacrifices, cette généreuse abnégation de



soi-même, qui distingue le vrai médecin d'avec l'homme cupide, Léon les avait compris; loin d'en être effrayé, il ne songeait qu'au bien qu'il pourrait faire, et cette noble pensée avait déterminé une vocation que néanmoins il s'efforçait de combattre, de peur de retomber encore une fois à la charge de son frère. Ce dernier cependant le força par ses questions réitérées à lui en faire l'aveu, et le détermina à la suivre, en lui démontrant que les difficultés se trouveraient aisément aplanies par la continuation de son cours de langue espagnole.

Ce choix obtint l'approbation du proviseur, qui continuait à porter au studieux orphelin un vif intérêt; il fut également approuvé par le bon Parisot, que les deux frères se plaisaient à consulter dans tous les actes sérieux de leur vie.

« Oui, mon brave garçon, oui, soyez médecin, dit le vieillard au futur étudiant. C'est une profession que le vulgaire ne sait pas toujours assez honorer, mais qui conduit l'homme de cœur à l'exercice du bien. Plus il étudie les misères humaines, plus il se fait bon, indulgent, secourable. C'est là une vertu que vous acquerrez, je

l'espère. Vos talents y ajouteront la renommée, et cette ambition n'est pas défendue ; elle doit même être un stimulant dans les recherches auxquelles vous allez devoir vous livrer. Au milieu de tout cela j'ai une observation à vous faire, m'y autorisez-vous ?

— Assurément, Monsieur, répondit Léon ; votre sagesse, votre expérience, ainsi que la reconnaissance due à vos bontés, nous feront toujours une loi d'écouter vos avis avec respect, et de les suivre avec une entière confiance.

— Eh bien donc, reprit le vieillard, jusqu'ici, mon cher enfant, vous avez été simple élève d'un lycée ; vos relations se sont bornées à un échange de bons procédés avec des adolescents, chez qui les passions n'ont pas encore eu le temps d'établir leur empire funeste ; mais ces relations vont s'étendre à d'autres individus. Vous allez entrer dans la vie réelle. Ce ne seront plus des enfants que vous aurez pour condisciples ; ce seront des jeunes gens chez lesquels les bons et les mauvais instincts se sont déjà déclarés ; et le contact de ces derniers peut vous offrir des périls, si d'avance vous ne prenez la ferme résolution d'apporter une grande réserve dans vos nouveaux

rapports, et de ne jamais rien sacrifier de vos principes au respect humain. Cela vous paraîtra d'autant plus difficile, continua le vieillard, qu'outre les cours vous ne pourrez vous isoler tout à fait, ni dans vos études, ni dans vos recherches particulières. Le plus souvent il vous faudra les faire avec d'autres élèves; car c'est du choc des idées que jaillit la lumière; par conséquent il y aura d'indispensables rapprochements entre vous et vos condisciples; aussi est-ce sur ce point que je veux appeler votre attention.

« Un proverbe bien vulgaire, mais qui, selon moi, n'en offre pas moins un bon enseignement, est conçu en ces termes : *Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es*. Ne hantez donc, mon jeune ami, parmi les étudiants, que ce qu'on appelle les *piocheurs*, c'est-à-dire ceux qui ont l'amour de la science, l'amour du devoir; enfin ceux qui savent mépriser les vains plaisirs de cette grande cité, et repousser les séductions qu'elle leur offre à chaque pas. Ceux-là ne vous feront courir aucun danger, parce qu'ils n'ont en vue que leurs études, au milieu desquelles on les voit quelquefois s'imposer les plus rudes privations pour alléger les charges de leurs parents. J'en connais un bon

nombre qui se gouvernent de cette façon, et chacun dit en les voyant : « Honneur à eux ! » Oui, honneur à ces braves jeunes hommes ! Ils seront un jour d'excellents praticiens, d'excellents pères de famille, dont les exemples, comme le savoir, auront une double utilité pour leurs semblables. Eh bien, mon cher enfant, ce sont de tels compagnons qu'il vous faut chercher, si vous voulez rester fidèle à la vertu, et ne jamais affliger ni votre bon frère ni votre vieil ami. »

Ces paroles produisirent sur le futur élève en médecine tout l'effet que Parisot en avait espéré. Léon apporta dans ses nouvelles études la même aptitude, la même ardeur qu'il avait montrées dans toutes ses classes ; puis, comme le lui avait conseillé son sage mentor, il ne s'attacha, pour son travail en commun, qu'à d'honnêtes *piocheurs*, dont il se fit de vrais amis par l'aménité de ses manières et la noblesse de son caractère.

Enfin, au bout de quatre années, son frère eut la joie d'assister à son dernier examen, et de le voir proclamé docteur à l'unanimité. C'était là le complément de ses premiers triomphes, le but que l'un et l'autre s'étaient proposé : ils l'a-

vaient atteint à force de sacrifices et de travail ; aussi ce fut avec un sentiment inexprimable de bonheur qu'ils savourèrent cette heureuse réussite.

Réunis le soir auprès du bon vieillard, qui s'associait, ainsi que nous l'avons dit, à toutes leurs pensées, à toutes leurs impressions, ils se regardèrent d'abord sans parler ; car les grandes joies sont, comme les grandes douleurs, rarement expansives, surtout dans le premier moment où elles se font sentir. Félix, cependant, finit par rompre le silence.

« Eh bien ! Léon, dit-il tout à coup en appliquant ses lèvres sur le front de ce dernier, vois-tu d'où nous sommes partis, et où nous sommes arrivés ? En vérité, cela semblerait tenir du prodige, si l'on ne considérait la puissance de Dieu, la compatissante bonté qu'il peut inspirer à ses créatures : Anselme, Parisot et le digne proviseur du lycée, voilà les mains charitables dont il s'est servi pour arracher deux pauvres enfants à l'abandon, à la misère ; pour leur ouvrir un rang honorable dans cette société d'où le malheur semblait devoir les exclure. Ah ! nous ne saurions jamais assez reconnaître de semblables bienfaits !

— Il en est un encore dont tu ne parles pas, ami, répondit Léon, et pour lequel je dois payer à cette divine Providence un tribut particulier d'actions de grâces : c'est de m'avoir donné un frère tel que toi. Sans ton affection, sans ton dévouement, que serais-je devenu ? J'étais faible, souffrant ; tu as soigné ma chétive enfance comme l'eût soignée la mère la plus tendre ; tu t'es fait mon ange tutélaire ; tu m'as inspiré une partie de ta pieuse résignation, de ton noble courage, et plus tard, voué comme toujours à mon bien-être, tu as réservé pour toi seul les peines et les fatigues que je devais partager... Va, quels que soient désormais mes efforts, rien ne pourra m'acquitter envers toi. »

Ici les deux frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Le bon Parisot eut ensuite sa part de ces témoignages d'affection, auxquels il se prêtait depuis longtemps très-volontiers, sans en avoir l'air ; puis le reste de la soirée fut consacré à l'examen d'un projet qu'il avait formé, et dont il ne leur avait pas encore démontré les avantages.

Il s'agissait d'un changement de domicile, de la cession du magasin de librairie exploité jusque

alors près de l'École de Droit, pour aller s'établir dans un autre qui se trouvait à vendre rue du Bac, quartier où le jeune docteur aurait de meilleures chances pour former sa clientèle.

Favorisé par une circonstance particulière, le vieillard avait d'avance fort habilement préparé les voies à cette double opération, qui n'entraînait pour Félix aucune mise de fonds, tout en lui promettant un débit beaucoup plus étendu dans un autre genre d'ouvrages. Aussi, dès le lendemain, l'affaire fut conclue au gré des diverses parties, et huit jours après les orphelins, avec leur mentor, étaient installés dans leur nouveau domicile.

La jeunesse de Léon eût été là, comme en tout autre quartier, un immense obstacle à l'exercice de son art, si plusieurs des professeurs sous lesquels il avait étudié ne lui eussent promis de le pousser dans le monde. Ils lui tinrent parole; grâce à leurs bons offices, aux éloges qu'ils donnèrent à son savoir, à ses qualités personnelles, il fut accueilli dans les salons du noble faubourg, et dès lors son avenir fut assuré.

Nommé médecin du bureau de bienfaisance, il put en même temps se livrer à l'ardente charité

qui avait déterminé son choix pour la médecine. Chaque jour il apportait un nouveau zèle dans le soulagement des malheureux, et les succès qu'obtinent ses efforts ne tardèrent pas à établir sa réputation.

Félix n'était pas moins favorisé dans sa librairie. Tout y prospérait à souhait, et pourtant une tristesse dont il n'osait avouer la cause à ceux qu'il chérissait, venait souvent l'assaillir, sans qu'il eût toujours la force de la surmonter.

Jusque-là il avait vécu de la vie de son frère ; rien ne les avait séparés. Le soir ils se trouvaient toujours réunis au même foyer, à la même table ; et maintenant de nouvelles obligations entraînaient souvent loin de lui le jeune docteur : il ne le voyait plus qu'à de rares instants, et c'était une privation à laquelle l'excellent frère n'avait pu encore s'habituer. Parfois cependant il avait le bonheur d'accompagner l'objet de sa vive affection dans quelque promenade lointaine : alors un doux échange de pensées et de sentiments venait lui rendre les jouissances dont son cœur était avide ; l'ennui s'éloignait, pour quelque temps du moins, et il reprenait toute sa bonne humeur.

qui avait déterminé son choix pour la médecine. Chaque jour il apportait un nouveau zèle dans le soulagement des malheureux, et les succès qu'il obtenait ses efforts ne tardèrent pas à établir sa réputation.

Félix n'était pas moins favorisé dans sa libéralité. Tout y prospérait à souhait, et pourtant une tristesse dont il n'osait avouer la cause à ceux qu'il chérissait, venait souvent l'assailir, sans qu'il eût toujours la force de la surmonter.

Justine fit-il avait rêvé de la vie de son frère; rien ne les avait séparés. Le soir ils se trouvaient toujours réunis au même foyer, à la même table; et maintenant de nouvelles obligations entraînèrent souvent loin de lui le jeune docteur; il ne le voyait plus qu'à de rares instants, et c'était une privation à laquelle l'excellent frère n'avait pu encore s'habituer. Parfois cependant il avait le bonheur d'accompagner l'objet de sa vive affection dans quelque promenade solitaire; alors un doux échange de pensées et de sentiments venait lui rendre les jouissances dont son cœur était avide; l'ennui s'éloignait, pour quelque temps du moins, et il reprenait toute sa bonne humeur.

Quelques années s'étaient écoulées à Paris, et l'on se

CHAPITRE XI

L'amour sacré de la famille s'empare de l'homme
au berceau, et le suit jusqu'à la tombe.

Un jour que nos orphelins s'étaient promis de faire ensemble une de ces excursions solitaires qui leur apportaient à l'un et à l'autre des plaisirs si purs, ils prirent, vers quatre heures du soir, la route des Champs-Élysées, dans le dessein de se rendre à Neuilly, sur les bords de la Seine, qui en cet endroit offre des aspects ravissants. Après avoir prolongé assez loin leur promenade, ils s'assirent sur un tertre, et contemplèrent longtemps encore cette riante verdure reflétée par

les eaux du fleuve. Il leur semblait retrouver dans ces sites quelque ressemblance avec les bords de l'Èbre, qu'ils avaient si souvent admirés dans leur première jeunesse.

De là à d'autres souvenirs il n'y avait qu'un pas pour eux ; aussi, ce soir-là, la conversation prit une teinte de mélancolie : Félix tira de son sein le portrait qu'on lui avait dit être celui de sa mère lorsqu'elle était enfant ; il le couvrit de baisers, et le passa silencieusement à Léon, qui à son tour sentit son cœur se serrer en contemplant cette image chérie.

« Oh ! tout espoir est perdu maintenant ! murmura-t-il en rendant le portrait à son frère ; dix-neuf ans passés sur notre malheur nous prouvent qu'il est irréparable. Il faut renoncer à retrouver nos parents, et pourtant comme nous les eussions aimés !

— Qui sait ? pourquoi bannir ainsi l'espérance ? répondit Félix, Dieu a été si bon pour nous jusqu'ici ! Un nouveau bienfait n'est-il donc plus en son pouvoir ? Moi, je veux espérer encore. »

Cette conversation, à laquelle nos orphelins étaient si naturellement portés à revenir, leur avait fait oublier les heures. Depuis longtemps

déjà le soleil était couché, lorsqu'ils songèrent à reprendre leur route.

« Marchons, marchons ; il se fait tard, se dirent-ils ; notre bon Parisot sera inquiet peut-être. »

Et doublant le pas, ils remontèrent le pont de Neuilly, se promettant de ne plus s'arrêter jusqu'à la rue du Bac. Soudain des cris perçants se firent entendre derrière eux. Un élégant landau, emporté par des chevaux fougueux, les atteignit. Apercevant le danger que courait une femme renfermée dans la voiture, et ne consultant que leur courage, les deux frères se précipitèrent sans hésiter au-devant des chevaux, saisirent les traits, et donnèrent ainsi au cocher et au laquais, qui avaient été lancés à terre, le temps d'accourir à leur aide. Leurs efforts réunis parvinrent enfin à calmer les deux coursiers ; on ouvrit le landau ; Félix, quoique blessé à la tête, courut au secours de la dame, et la reçut évanouie dans ses bras.

Plusieurs habitants de Neuilly étant survenus avec des lumières, l'un d'eux offrit sa maison ; l'inconnue y fut portée, et le jeune docteur put alors lui donner les soins que réclamait son état, et panser aussi la blessure de son cher Félix.

L'étrangère paraissait être d'un certain âge ; son excessive maigreur annonçait une santé des plus frêles ; aussi l'émotion violente qu'elle venait de ressentir lui occasionnait un si profond abattement, qu'elle put à peine donner des ordres pour qu'on lui procurât d'autres chevaux, ne voulant plus, dit-elle, se servir de ceux qui lui avaient fait courir un si grand danger. Regardant ensuite le jeune médecin avec une touchante expression, elle le supplia d'une voix faible de l'accompagner jusqu'à son hôtel. Il y consentit ; les deux frères montèrent avec elle en voiture, et l'on partit aussitôt.

Bien que Félix ne se plaignit pas, il souffrait horriblement de sa blessure. En arrivant rue de l'Université, où demeurait la dame, il fut contraint, tandis que Léon aidait cette dernière à descendre du landau, de s'appuyer sur un domestique, et bientôt après, vaincu par la douleur, il perdit connaissance.

Transporté sur un lit, il y demeura sans mouvement l'espace d'un quart d'heure, et il ne recouvra la parole que quand son frère lui eut pratiqué une saignée. Les sensations de celui-ci pendant cette opération ne sauraient se décrire :

sans doute le médecin agissait avec le calme apparent qu'exigeait son art ; mais le frère était là aussi avec son cœur , et il ne respira à l'aise que quand l'objet de sa tendresse lui eut souri.

Ce fut seulement alors qu'il put songer à rassurer le bon Parisot en lui envoyant un message. L'hôtel où se trouvaient les deux frères étant heureusement à une très-petite distance de la librairie, ils ne tardèrent pas à voir accourir près d'eux leur excellent ami. Il s'était fait raconter en chemin, par le domestique chargé d'aller l'avertir, tous les détails de l'accident ; il savait déjà que la dame sauvée par les orphelins se nommait la marquise de Montero, qu'elle était honorée et chérie de tous ceux qui l'approchaient. Aussi, tout en s'affligeant de l'état où il vit le blessé, il put du moins le féliciter, puisque sa bonne action avait eu pour objet une personne qui en paraissait si digne.

Il était impossible, en effet, de trouver une femme plus intéressante que la marquise de Montero. Ses traits, il est vrai, portaient l'empreinte d'une longue souffrance ; et, quoiqu'elle n'eût guère que quarante-trois ans, on l'eût supposée beaucoup plus âgée, à raison des rides



profondes qui sillonnaient son visage. Malgré ces signes précoces de la vieillesse, il y avait dans l'ensemble de sa physionomie, dans ses yeux surtout, une expression si douce, si noble à la fois, qu'on ne pouvait la contempler sans éprouver le besoin de lui témoigner une respectueuse sympathie.

Cette impression cependant ne s'était fait sentir d'abord que fort légèrement au jeune médecin, parce que dans le premier moment, tout entier à l'inquiétude éprouvée pour son frère, il n'avait pu donner à la marquise que l'attention et les soins commandés par l'humanité; mais quand, rassuré complètement sur son bien-aimé Félix, il revit cette dame, quand il l'entendit, un intérêt puissant vint remplir son cœur, et ce fut avec un redoublement de zèle qu'il s'efforça de soulager les maux dont elle se plaignait. Il y réussit enfin; plusieurs heures de sommeil rendirent du calme et des forces à la malade, qui put alors témoigner à son jeune docteur les sentiments dont elle était pénétrée.

« Que vous êtes bon ! lui dit-elle en le retrouvant assis à son chevet. Quoi ! ce n'était pas assez d'exposer vos jours pour sauver les miens ! vous

m'avez encore sacrifié durant cette nuit un repos qui devait vous être si nécessaire ! Oh ! soyez béni pour ce nouveau bienfait ! Grâce à vos soins éclairés, à votre zèle généreux, je me sens beaucoup mieux ce matin, et mon pauvre mari, que j'attends aujourd'hui même, n'aura pas le chagrin de me retrouver dans l'abattement où j'étais plongée... Mais, reprit-elle, interrompant la pensée qu'elle exprimait, ce bon jeune homme auquel je dois aussi mon salut, n'a-t-il pas reçu une blessure ? Oui, maintenant je me souviens : vous avez dû le saigner. N'y a-t-il aucun danger dans son état ?

— Aucun, Madame, répondit Léon. La nuit a été parfaite ; il est beaucoup mieux ce matin que je n'osais l'espérer ; je compte même qu'il pourra retourner au logis dans quelques heures.

— Y songez-vous, docteur ? reprit vivement la marquise. Non, non, vous ne me causerez pas une telle peine ; vous ne pouvez ni l'un ni l'autre me quitter ainsi. Je vous permettrai, tout au plus, de voir dans le jour quelques malades, si vous en avez de très-pressés, à la condition expresse que vous nous reviendrez aussitôt. Je veux présenter mes libérateurs à M. de Montero ;

il faut que lui aussi vous témoigne la reconnaissance dont il sera pénétré en apprenant votre généreux dévouement ; sans vous, sans ce bon jeune homme, il perdait sa dernière consolation.»

En achevant ces mots, la marquise sonna ses femmes pour son lever. Léon se retira ; mais elle le fit rappeler peu d'instants après, et lui dit avec le plus charmant sourire :

« Vous ne m'avez rien promis de ce que je vous demandais, mon bon docteur ; pourtant je tiens à mon idée ; il faut que le blessé reste ici. Ne me refusez pas ; il suivra votre volonté sur ce point. C'est votre ami, sans doute ?

— C'est mon frère, Madame, le seul parent que je connaisse... Nous sommes orphelins. »

Ici un nuage de tristesse passa sur le front de M^{me} de Montero. Elle regarda le jeune homme avec une intraduisible expression d'intérêt, et lui dit d'une voix oppressée :

« Quoi ! vous n'avez plus de mère ? pauvre enfant !... quel est votre nom ?

— On m'appelle Léon Hubert, Madame, et mon frère se nomme Félix. »

A cette réponse, la marquise tressaillit, une

vive agitation se peignit dans ses traits, et elle murmura comme se parlant à elle-même :

« Léon, Félix, Hubert... quelle singulière coïncidence ! »

Puis, prenant vivement le bras du jeune homme, elle ajouta :

« Venez, conduisez-moi auprès de votre frère ; je veux le voir aussi, lui. »

En même temps elle marcha rapidement vers la chambre où se trouvait Félix, que Parisot venait de quitter, et qui s'écria en la voyant paraître :

« Se peut-il ? vous ici, Madame ! Mais c'est trop de bonté ! Ma blessure n'est plus rien ; je me sens beaucoup mieux ; mon frère m'a guéri. »

En parlant ainsi, il s'était mis sur son séant. Les bandes dont sa tête se trouvait enveloppée laissaient son visage à découvert. A sa vue, M^{me} de Montero jette un cri de surprise.

« Quelle ressemblance ! » dit-elle en se laissant tomber sur un fauteuil placé près du lit ; puis, regardant toujours le blessé, elle aperçoit le médaillon suspendu à sa poitrine, saisit cet objet par un mouvement rapide, et dit d'une voix haletante :

« Parlez, parlez, d'où vous vient ce portrait ?

— C'est celui de notre mère lorsqu'elle était enfant, répondent à la fois les deux frères.

— Ciel ! et qui vous l'a donné ?

— M^{me} Hubert, notre gouvernante, tuée avec son mari à nos côtés, en Aragon.

— Plus de doute ! ce sont eux, mes enfants ! mes chers enfants ! » s'écria la marquise en tombant dans les bras des deux frères, dont nous renonçons à peindre la surprise et les transports. Pendant un quart d'heure, leur ivresse ne se traduisit que par des mots entrecoupés, par le doux nom de mère, qu'ils répétaient à l'envi, avec tout ce qu'il contient de tendresse, d'ineffable amour.

De son côté, la marquise, suffoquée par l'excès de son bonheur, les regardait tour à tour avec une sorte d'extase, sans pouvoir articuler une seule parole. Enfin des larmes viennent à son secours, et elle peut épancher la joie qui remplit son âme.

« O mes enfants ! dit-elle, laissez-moi pleurer. Je sens que mon cœur ne peut suffire à ce qu'il éprouve... tant d'années de la plus affreuse douleur sont remplacées par une telle félicité, qu'elle

surpasse mes forces. Mais cette félicité, que j'étais si loin d'espérer, je veux que votre père la partage ; lui aussi croyait vous avoir perdus pour toujours... Il faut lui envoyer un courrier sur-le-champ ; je me reprocherais de retarder d'un seul moment son bonheur. »

En même temps elle sonna ; un domestique parut.

« Antonio, lui dit-elle, partez sans retard. Vous savez quelle route suit votre maître. Quand vous l'aurez trouvé, dites-lui qu'une grande joie l'attend ici, ... que ses deux fils... Oui, mon bon Antonio, oui, ce sont là mes enfants ! Le Ciel a eu pitié de nos larmes ; il nous les a rendus ; dites au marquis que je suis la plus heureuse des mères... Mais, partez, partez donc : faites diligence, je vous en supplie ! »

Cinq minutes après, le domestique quittait l'hôtel, et l'excellente mère, revenue alors un peu à elle-même, put questionner les deux frères sur les événements qui leur étaient arrivés depuis le meurtre de leur gouvernante et du mari de cette dernière.

Ce fut Léon qui se chargea de cette narration, tandis qu'un valet de chambre aidait Félix à se



lever et à passer dans l'appartement où sa mère et son frère allaient l'attendre.

Nous n'essaierons pas de retracer les impressions de M^{me} de Montero, quand elle apprit les cruelles épreuves subies par ses enfants, et quel avait été le dévouement sublime de son fils aîné envers son jeune frère. Lorsqu'elle le revit elle courut à lui, et lui dit en le baignant de ses larmes :

« O mon Félix ! que tu es grand aux yeux de ta mère ! Quelles délices tes vertus lui apportent ! Ah ! cette ressemblance avec ton père, cette ressemblance qui m'a tant frappée, qui a achevé d'éclairer mon cœur dès que je l'aperçus, n'est pas seulement dans tes traits ; elle est aussi dans ton âme, dans la noblesse de tes sentiments. Et toi, continua-t-elle en pressant de ses mains tremblantes la tête de Léon, toi qui peins si bien l'amour et la reconnaissance fraternelles, toi que le Ciel a doué de ses plus rares faveurs, tu vas être, avec ton frère, la gloire du nom de Montero. O mes enfants ! soyez mille fois bénis ! »

A peine ces mots son achevés que les pas précipités d'Antonio et ceux du marquis se font entendre dans la pièce voisine. L'heureuse mère

et ses fils volent au-devant de ce dernier, qui, pâle d'émotion, les reçoit dans ses bras, et s'écrie :

« Se peut-il ! ô mon Dieu ! si ce n'était qu'une illusion !... »

— Non, non, répond la marquise, jouis sans crainte de ton bonheur : nul doute ne peut nous rester ; vois ta vivante image dans les traits de notre bien-aimé Félix ; regarde ce portrait suspendu à son cou par l'infortunée Hubert, massacrée avec son mari et sa suite en Aragon, à côté de ces chers enfants. Ils n'ont échappé à la mort que par un miracle de la bonté divine qui voulait les rendre à notre tendresse.

— Elle voulait aussi, dit Léon en pressant avec ardeur les mains du marquis, qu'ils eussent le bonheur de secourir leur père durant le funeste siège de Saragosse. Alors ils ne purent le reconnaître ; mais ses traits sont restés gravés dans leur mémoire ; jamais ils n'ont oublié le blessé conduit par eux dans la pauvre mesure de Juanita.

— Ciel ! quel souvenir ! s'écrie M. de Montero. Quoi ! ces généreux enfants, dont les soins me touchèrent si vivement, c'étaient les miens, et mon cœur ne m'a point averti ! »

Cette pensée attrista un moment l'excellent père ; mais les caresses de ses fils ne tardèrent pas à dissiper ce nuage. Leur histoire, qu'il se fit raconter ensuite, en excitant dans son âme de vives et profondes émotions, mit le comble à son bonheur ; tout dans ce récit lui montrait à quel degré de vertu ces deux êtres si chers avaient su s'élever au sein de l'adversité, et il ne se lassait pas de remercier le Seigneur de les lui avoir rendus si dignes de son amour.

Après ces premiers épanchements, dans lesquels l'heureuse famille venait de puiser une si grande félicité, les deux frères voulurent que leur excellent ami vint la partager. Un mot qui n'apprenait rien au vieillard, le fit accourir sur-le-champ à l'hôtel de Montero : il croyait que Félix avait besoin de son secours ; aussi, en le voyant venir au-devant de lui avec Léon, il le regarda stupéfait, et reprenant aussitôt le ton brusque qui ne le quittait guère :

« Eh bien ! qu'est-ce ? te voilà, dit-il, j'en suis ravi ; partons vite ; car, Dieu me pardonne, depuis hier je suis chez nous comme un corps sans âme... Loin de toi, vois-tu, les heures n'en finissent pas.

— Et voilà pourquoi vous les passerez toutes avec lui désormais, dit M. de Montero, qui accourait aussi à sa rencontre, et qui le pressa sur sa poitrine avec la plus vive effusion.

— Que se passe-t-il donc ici ? » demanda le vieillard au comble de la surprise, et ne sachant trop comment il devait accueillir ces témoignages d'affection de la part d'un étranger. Mais notre ami Parisot n'était pas au bout de ses ébahissements : une femme, le front épanoui par une joie profonde, vient aussi à sa rencontre, lui prend la main, l'entraîne dans un salon magnifique, et lui dit en s'asseyant à ses côtés :

« Vous avez été, Monsieur, le meilleur, le plus généreux des hommes : notre vie entière ne pourra suffire à nous acquitter envers vous.

— Eh mais ! que voulez-vous dire, Madame ? exclama le vieillard. En vérité, tout cela me paraît de l'hébreu... je n'y comprends rien. »

Les deux frères, s'étant alors jetés à son cou, lui expliquèrent le mot de l'énigme.

Dans le premier moment il parut au comble de la joie, et il laissa même échapper des larmes

d'attendrissement, qu'il ne chercha pas à cacher ; puis soudain un sombre nuage passa sur ses traits ; il pencha la tête et il murmura :

« A présent je n'ai plus qu'à mourir ! »

— Que dites-vous ? s'écrièrent à la fois Félix et Léon.

— Que je ne puis vivre sans vous, répondit-il, et que pourtant il va falloir nous séparer.

— Vous séparer ! interrompit vivement le marquis ; quoi ! Monsieur Parisot, vos soins généreux m'ont rendu le plus fortuné des pères, et vous n'oseriez maintenant vous confier aux nôtres ! Oh ! rétractez ce mot, ne troublez pas par un refus le bonheur inespéré que le Ciel nous réservait. Naguère vous aviez deux cœurs pour vous chérir ; désormais vous en aurez quatre. Je vous en supplie, mettez fin à l'anxiété de ces chers enfants ; dites-leur que dès ce moment vous ne les quitterez plus. »

Pour toute réponse, Parisot pressa la main de M. de Montero, puis, regardant ses jeunes amis, il se jeta dans leurs bras, et y demeura comme suffoqué par ses émotions. Enfin il revint à lui-même, et se plut à retracer aux heureux parents toutes les jouissances qu'il avait goûtées en pro-

tégeant la jeunesse des deux frères : le noble courage de Félix, les succès, la docilité de Léon, rien ne fut oublié.

« Ah ! dit-il en finissant, ne me parlez plus de mes bienfaits, de vos obligations envers moi ; ces vertueux enfants m'ont payé d'avance ; depuis ma rencontre avec eux, il ne s'est pas écoulé une seule heure de ma vie sans que j'aie eu à remercier Dieu de les avoir jetés sur mon chemin, et si j'ai connu le bonheur en ce monde, ce sont eux qui me l'ont fait éprouver ; donc ils ne me doivent rien ; c'est moi seul qui leur suis redevable. »

Nulle parole ne saurait décrire les impressions de M. et de M^{me} de Montero, en recueillant ces louanges de la bouche du vieillard ; mais les deux frères avaient l'un et l'autre trop de modestie pour ne pas chercher à y mettre fin. Après le dîner, durant lequel ils n'avaient pu réussir à interrompre le vieux mentor, ils prièrent la marquise de vouloir bien acquitter la promesse qu'elle leur avait faite de leur raconter les événements de sa vie ; elle souscrivit aussitôt à ce désir, ainsi qu'on va le voir au chapitre suivant.

CHAPITRE XII

La douleur ne vient guère labourer le cœur de l'homme, sans que la bonté de Dieu n'y laisse tomber quelque semence précieuse pour l'enrichir un jour d'une abondante moisson.

LE D^r DESCURET, *les Merveilles du corps humain.*

« Oui, mes enfants, dit l'excellente mère en cherchant à dominer les émotions profondes qui depuis le matin agitaient son cœur, oui, je dois vous faire connaître enfin les causes de cette funeste séparation qui plongea votre jeunesse dans l'abandon, et qui nous coûta pendant dix-neuf ans, à votre père et à moi, des larmes si amères. Le Ciel voulait sans doute nous faire acheter par cette longue et terrible épreuve la félicité qu'il nous rend aujourd'hui; aussi je ne

me plains plus , continua-t-elle en regardant ses deux fils avec une ineffable tendresse ; je me sens même affermie maintenant contre mes douloureux souvenirs.

« Je suis née près de Bayonne, dans un antique château bâti par mes ancêtres, et où mes jeunes ans furent entourés de tous les prestiges de la fortune et de la naissance. Fille unique, idolâtrée de mes parents, je ne connus que des joies dans mon insouciante enfance, et mes rêves de jeune fille ne furent pas moins doux. Mais, hélas ! ces rêves dorés, qui me faisaient apparaître la vie sous un aspect si riant, ne tardèrent pas à aller s'anéantir dans l'abîme creusé par le torrent révolutionnaire .. Mon père et ma mère, enlevés successivement à mon amour, périrent dans la captivité ; tous leurs biens devinrent la proie du fisc, et je n'eus plus alors d'autre appui, d'autre ressource, que l'affection des fidèles serviteurs qui plus tard, mes enfants, sacrifièrent leurs jours pour sauver les vôtres.

« Oui, reprit la marquise, dont le cœur était oppressé par de si déchirants souvenirs, quand ces affreux désastres vinrent me frapper, M. et M^{me} Hubert se trouvaient depuis un grand nombre

d'années attachés à ma famille, l'un en qualité de régisseur et l'autre comme ma gouvernante. J'étais alors à peine âgée de seize ans. Ils parvinrent à me soustraire à tous les dangers qui m'environnaient, à me sauver du désespoir ; et bientôt Dieu m'envoya d'autres protecteurs.

« Un noble Portugais, le marquis de Montero , avait été le plus intime ami de mon infortuné père. Tous deux s'étaient promis dès longtemps de resserrer les liens de leur mutuel attachement par une alliance entre le jeune de Montero et moi. Déjà nous étions fiancés ; mais le mariage ne devait avoir lieu que quand j'aurais atteint dix-huit ans. Les malheurs que je venais d'essuyer, ma ruine totale, loin de rien changer à ce projet d'alliance, ne firent qu'en hâter l'exécution. En vain je voulus combattre la résolution de ces deux nobles cœurs, lorsqu'ils vinrent revendiquer les droits que leur donnaient la volonté de mes bons parents et mes promesses ; ils ne cédèrent à aucune de mes objections, et je devins l'épouse du meilleur, du plus aimé des hommes

« Le désintéressement de mon beau-père en pareille circonstance fut d'autant plus généreux que sa fortune se trouvait, par divers événements

imprévu, excessivement réduite, et que ses seules espérances pour l'avenir de son fils ne se fondaient que sur le riche héritage d'une tante, attachée alors en qualité de dame d'honneur à la reine de Portugal.

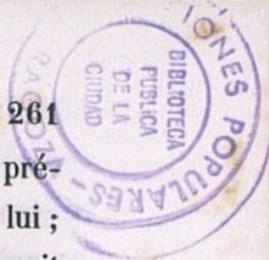
« Cette tante, d'un âge avancé et d'un caractère très-absolu, avait fort approuvé le projet d'union formé entre M. de Montero et ma famille, lorsque j'étais l'une des plus nobles et des plus riches héritières de ma province. Mais, hélas ! tout était bien changé pour moi : je n'apportais plus à son jeune neveu qu'un nom persécuté, une complète indigence et un cœur reconnaissant. Aussi ce mariage la courrouça ; elle le reprocha à ses neveux comme un crime, les menaçant de les déshériter. L'un et l'autre cependant me laissèrent ignorer sa colère et ses menaces, qui m'eussent profondément affligée.

« Ce fut donc avec une entière sécurité que je les suivis en Espagne, où ils se proposaient de fixer d'abord ma résidence. M. et M^{me} Hubert, auxquels je devais autant de reconnaissance que d'affection, m'accompagnèrent, et furent traités dès lors comme nos amis les plus chers.

« L'intention de mon beau-père était de se

rendre en Portugal, afin de ménager par sa présence un rapprochement entre sa tante et lui ; mais prévoyant toutes les difficultés qu'il aurait à vaincre auprès d'un esprit aussi altier qu'opiniâtre, il voulut, avant de se séparer de nous, présider à notre installation dans une charmante retraite qu'il nous avait choisie près de Tudela. Son amour paternel n'épargna aucun soin pour me rendre ce lieu agréable. Si je n'y trouvai pas l'opulence dont j'avais joui sous le toit de mes aïeux, j'y goûtai toutes les douceurs, tous les charmes de la plus tendre affection ; et si j'avais pu effacer de ma mémoire l'horrible mort de mes parents, nulle femme au monde n'eût pu se dire plus heureuse.

« Ce fut dans ce séjour, où le meilleur des pères ne craignit pas de sacrifier à mon bien-être les faibles débris de sa fortune, que j'eus le bonheur de vous donner la vie, mes enfants ; et ce bonheur me parut si grand, si complet, j'en fus tellement enivrée, qu'il me sembla surpasser celui de toutes les autres mères... Oh ! que j'ai chèrement payé les délices que la naissance de chacun de vous me fit éprouver, et toutes celles que je goûtai ensuite dans vos caresses enfantines ! Pau-



vres amis! qui m'eût dit, quand je vous pressais tour à tour sur mon sein palpitant de tendresse, qu'il me faudrait vous quitter, puis croire à votre mort, et survivre à cette affreuse croyance?...

« Quand je me retrace de tels souvenirs, mon âme en est encore épouvantée; aussi je cherche à en abrégier les détails autant qu'il m'est possible.

« Vous êtes nés à quinze mois de distance l'un de l'autre, mes enfants, et déjà je comptais quatre ans de félicité comme épouse, puis comme mère, quand je dus me séparer de mon cher Montero.

« Jusque-là, par un excès de délicatesse, il avait réussi à me dérober la connaissance de notre véritable situation de fortune. Les lettres de mon beau-père, toujours plus tendres, plus affectueuses, m'avaient laissée dans la même ignorance. Entourée de soins, de prévenances continuelles, ainsi que d'un large confortable, je m'étais facilement abusée.

« Il fallut cependant déchirer le bandeau, me dire la vérité tout entière; et cette triste découverte fut pour moi, je l'avoue, un coup de foudre. Non que je regrettasse ce bien-être dont on m'avait si imprudemment entourée: une cabane,

le moindre coin de terre, eussent suffi à mes goûts, pourvu que je pusse y vivre avec les objets de ma tendresse : mais ce choix n'était plus en mon pouvoir. Il est des positions dans le monde dont on ne peut secouer le joug : femme du marquis de Montero, je devais sacrifier mon bonheur, mes vœux les plus chers au rétablissement de sa fortune. Sa tante, la comtesse de M^{***}, sans promettre encore ce qu'elle appelait son pardon, exigeait qu'il vînt occuper un emploi à la cour, où elle jouissait d'un immense crédit. Il fallait lui céder, ou c'en était fait de son héritage ; cette considération, longtemps combattue, l'emporta enfin.

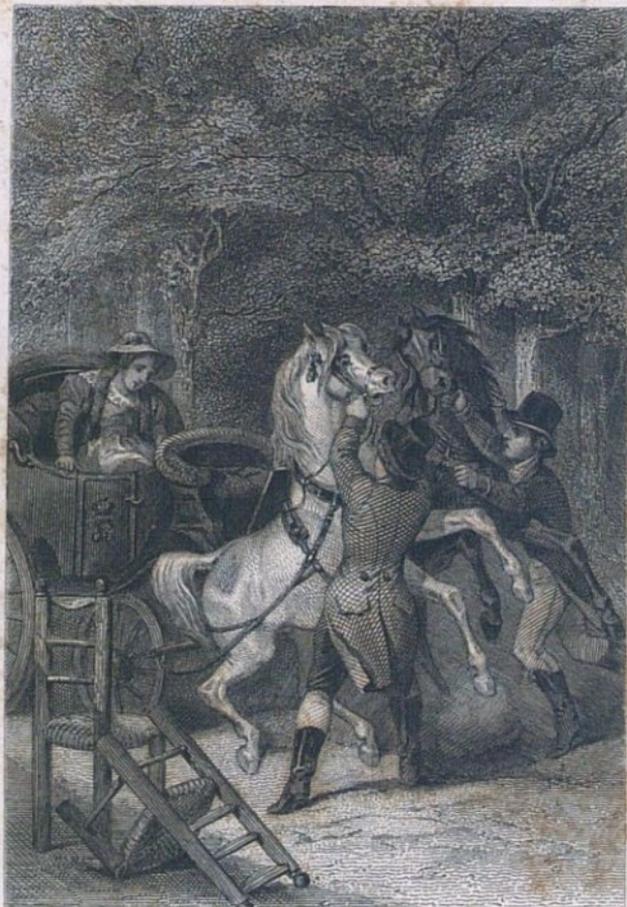
« Si du moins mon sacrifice se fût borné à cette déchirante séparation ; mais un autre n'allait pas tarder à m'être imposé. Trois mois après, mon beau-père arriva. A sa tristesse, à l'embarras de sa contenance, je prévis de nouvelles douleurs ; cependant j'étais loin de deviner celle qui m'attendait.

« La comtesse de M^{***}, cette femme altière, de laquelle nous avons le malheur de dépendre, avait eu la funeste idée de solliciter pour moi le titre de dame d'honneur auprès de la reine

Marie, et ce titre m'avait été accordé sur-le-champ. Le refuser, c'était perdre à jamais tout espoir de réconciliation entre la comtesse et ma famille; c'était la ruine de ceux qui n'avaient pas craint de s'associer à mon infortune; c'était aussi la vôtre, mes enfants; il fallut donc accepter, et je ne pouvais vous emmener avec moi.

« A cette époque, vous aviez eu tous les deux plusieurs maladies assez ordinaires à l'enfance. Toi, mon Félix, tu avais parfaitement supporté ces diverses indispositions, tandis que la dernière exerçait encore son influence sur notre cher Léon: il était faible, languissant; lui faire entreprendre un voyage dans cet état, c'eût été exposer ses jours. Mon beau-père, d'ailleurs, ne put me cacher que je serais forcée de résider auprès de la reine, qui habitait un palais ou plutôt un antique monastère à quelque distance de Lisbonne, et que la place que j'allais occuper auprès de cette infortunée princesse me priverait de vous continuer mes soins maternels.

« Cette pensée me jeta dans un affreux désespoir; pourtant je finis par céder aux prières de ce père désolé, qui, tout en partageant mes angoisses, s'efforçait d'en appeler à mon courage.



K. Girardet del.

Delannoy sc.

Leurs efforts réunis parvinrent à calmer
les deux coursiers.

« Reviens à toi-même, ma Delphine, me disait
« l'excellent homme. Si les circonstances nous
« forcent à laisser ici, pour quelques mois, ces
« chers enfants, tu sais du moins qu'ils y seront
« parfaitement en sûreté sous tous les rapports.
« M. et M^{me} Hubert, dont le dévouement t'est
« si bien connu, veilleront sur eux sans cesse ;
« puis, lorsque nous leur aurons préparé une
« demeure plus convenable à leur âge que celle
« de la cour, où ton mari et moi sommes forcés
« momentanément de résider, ils seront rendus
« à ton amour, à ta surveillance maternelle ; tes
« larmes seront taries, et la douce pensée d'avoir
« contribué au bien de ta famille te dédommagera
« de cette affliction passagère. »

« Que vous dirai-je, mes amis ? vaincue par
ces raisons, j'obéis, je m'arrachai d'auprès de
vous, éperdue de douleur : on eût dit qu'un pres-
sentiment sinistre m'avertissait des affreux mal-
heurs qui allaient me frapper, et depuis lors ma
vie ne fut plus qu'un long martyre... »

Ici les deux frères se jetèrent dans les bras de
cette mère si tendre ; elle les y retint quelques
instants, en les regardant tour à tour dans une
muette extase, et reprit ensuite :

« Oh ! je vous l'ai dit , maintenant que je vous ai retrouvés , je peux me retracer ces déchirants souvenirs ; mon bonheur est si grand , qu'il leur ôte toute leur amertume. Je continue :

« Votre digne aïeul a une âme trop compatissante , il m'aime trop sincèrement , pour qu'il n'ait pas mis tous ses soins , durant le voyage , à me distraire , à me fortifier. Il ne put y réussir. La vue même de mon cher Montero ne parvint pas à me faire surmonter ma douleur : si je m'efforçais de lui en dérober les marques , elle n'en était pas moins vive , moins poignante au fond de mon âme.

« Ce fut dans cette disposition qu'il me fallut paraître devant la comtesse de M^{***}. J'avoue qu'intérieurement je la regardais comme l'auteur de mes maux ; néanmoins , dans cette circonstance encore , le devoir dut l'emporter sur les sentiments. Elle n'exigeait de moi d'ailleurs que des témoignages de déférence et de respect ; en considérant son grand âge , il me fut aisé de la satisfaire sur ce point ; aussi j'eus l'avantage de lui plaire dès le premier moment , et j'étais à peine remise des fatigues du voyage , qu'elle voulut me présenter à la cour du régent , ainsi qu'aux diverses dames qui en faisaient partie.

« Le ridicule cérémonial usité dans ces sortes de présentations fut pour moi, à chacune d'elles, un nouveau supplice, que néanmoins je subis patiemment, en songeant que j'acquerrais ainsi quelques droits aux suffrages de ma noble introductrice. Le succès dépassa mes espérances : l'opinion de la cour, son unique mobile et le seul intérêt qu'elle consultât, me fut favorable; il me valut sa bienveillance tout entière, et j'eus ainsi la consolation d'avoir réparé le mal que j'avais si involontairement causé.

« Bientôt je dus quitter cette cour, pour me rendre auprès de la reine, dont l'autorité avait été déposée entre les mains du régent, et qui habitait, je vous l'ai dit, un ancien monastère qu'on décorait du nom de palais, mais qui offrait la plus triste résidence que pût choisir une reine.

Depuis la perte de son fils, l'infant don Gabriel, prince du Brésil, mort en 1787, cette princesse infortunée, cédant à une douleur sans mesure, avait perdu peu à peu ses facultés intellectuelles: il ne lui restait plus que le sentiment de son malheur. Vivre sous les sombres voûtes de sa retraite, y pleurer son fils en liberté,

c'était là l'unique bien dont elle voulût faire usage.

« Ces circonstances, qui m'avaient été rapportées, m'intéressaient au plus haut point, et si, en allant me confiner auprès de cette pauvre mère, je n'avais dû m'éloigner encore de mon cher Montero, c'eût été presque avec joie que j'eusse accepté ma mission. Sans avoir vu la princesse, je me sentais entraînée vers elle par une vive sympathie. Elle pleurait son fils, je gémissais sur l'absence des miens, et il me semblait que je pourrais mieux qu'une autre, sinon la consoler, du moins adoucir sa vie. Je ne me trompais pas.

« S'il existe entre certains caractères des répulsions dont la charité chrétienne peut seule triompher, il existe aussi entre certaines âmes d'invisibles rapports qui les attirent instinctivement les unes vers les autres, qui les unissent dans une même impression, dans une même pensée.

« Ce fut ce qui arriva entre la reine et moi : j'eus à peine jeté les yeux sur cette intéressante victime de l'amour maternel, que je me sentis pénétrée d'une immense compassion, et que je

souhaitai avec plus d'ardeur encore que jamais de lui donner des témoignages de dévouement.

« De son côté, elle me regarda pendant plusieurs minutes avec une attention singulière ; puis soudain elle me sourit, me fit signe de m'asseoir près d'elle, et s'apercevant de ma profonde émotion :

« — Pauvre enfant ! dit-elle, vous savez donc compatir ? Vous connaissez le malheur, peut-être ?

« A ces paroles, mes larmes s'échappèrent malgré moi. Alors elle me prit la main, la pressa doucement dans les siennes, et reprit très-bas :

« — Oui, vous êtes bonne, j'en suis sûre. Ne me quittez plus, restez toujours avec moi ; nous pleurerons ensemble ; cela fait tant de bien !

« Ce premier instant me l'attacha sans retour. Je lui devins nécessaire, et personne ne songea à m'envier une faveur qui ne promettait qu'une grande tristesse et un assujettissement dont chacun était heureux de s'affranchir.

« Ma vie, en effet, devint auprès de cette princesse un véritable esclavage, et pourtant l'affection qu'elle me témoignait était si touchante

que j'eusse porté ma chaîne avec une sorte de bonheur, si j'avais pu réunir autour de moi les objets de ma tendresse. Hélas ! Dieu ne me réservait pas alors une telle félicité. Il fallait auparavant que j'épuisasse la coupe amère de toutes les douleurs qui déjà se dressaient devant moi, sans que je pusse même soupçonner leur approche.

« Votre excellente gouvernante, M^{me} Hubert, m'écrivait fréquemment. Chacune de ses lettres m'apportait une nouvelle consolation, une nouvelle espérance ; elle me faisait assister à vos jeux, à vos conversations enfantines ; je savais, heure par heure, vos moindres actions ; et ces détails, si pleins d'intérêt pour mon cœur, me faisaient supporter votre absence avec d'autant plus de courage que je pouvais entrevoir enfin le moment de notre réunion. Mais une rechute dans la santé de notre cher Léon vint tout à coup me jeter dans les plus vives inquiétudes, et retarder cette réunion à laquelle j'aspirais avec tant d'ardeur.

« Pour comble de maux, votre père fut chargé par le régent d'une mission secrète au Brésil, et je dus me séparer de lui... O mes enfants !

laissez-moi passer rapidement sur cette époque funeste de ma vie; nulle parole d'ailleurs ne saurait vous peindre les déchirements de mon âme, ni les affreux pressentiments qui vinrent soudain m'assaillir, sans que j'eusse la force de les combattre.

« Votre père s'était à peine arraché de mes bras, qu'une nouvelle foudroyante vint me frapper de stupeur au fond de la retraite où j'étais enchaîné.

« J'appris que le roi d'Espagne, d'accord avec la France, était sur le point de déclarer la guerre au Portugal, dont cependant il se trouvait être l'allié naturel, et qu'un corps de troupes françaises, destiné à commencer les hostilités, s'avancait déjà vers la Péninsule.

« Épouvantée des dangers que vous pouviez courir, j'exigeai que le marquis de Montero vous fit amener près de moi avant que ce corps d'armée fût entré dans le pays que vous aviez à traverser. Il me le promit. Son service à la cour le retenait impérieusement; mais il crut avoir pris toutes les précautions qu'exigeait votre sûreté, en vous envoyant pour escorte deux hommes dont le courage et la fidélité lui étaient connus.

« Vous partîtes en effet, mes enfants, avec M. et M^{me} Hubert, conduits par un muletier de Tudela, dont vous avez ignoré le sort. Attaqués dans le voisinage de Saragosse, les gens qui vous accompagnaient n'hésitèrent pas à combattre vaillamment les malfaiteurs embusqués sur votre route ; mais ceux-ci leur étaient bien supérieurs en nombre ; et le muletier seul put échapper à leurs coups ; ce fut du moins ce qu'il déclara.

« Le rapport de cet homme, dont nulle raison ne pouvait faire soupçonner la véracité, puisqu'il avait été grièvement blessé pendant cette horrible attaque, fut transmis à votre aïeul, et le plongea dans une erreur que nous avons cruellement payée, vous et moi, mes pauvres amis ; car ce misérable, dans l'espoir sans doute d'une meilleure récompense, attesta sous serment qu'il n'avait quitté le théâtre du crime qu'après s'être assuré que nul espoir de vous sauver ne restait ; que l'un et l'autre vous aviez succombé...

« Vous m'avez dit que le brave Carlos, après vous avoir arrachés à la mort, s'était empressé de faire une déclaration à l'autorité ; mais il régnait alors en Espagne, comme en Portugal,

une telle confusion, un tel trouble, par l'effet de cette guerre imprévue et par l'entrée des Français sur le territoire espagnol, que les enquêtes qui eurent lieu ne produisirent aucun résultat. Les cadavres des victimes avaient d'ailleurs été enlevés par les malfaiteurs eux-mêmes, et il ne resta d'autre preuve de leur crime que la voiture abandonnée sur la route.

« Accablé sous le poids de son désespoir, votre aïeul me cacha tant qu'il le put cet horrible événement. Pendant quelques jours il réussit à tromper mon impatience, en justifiant le retard de votre arrivée par divers prétextes plus ou moins ingénieux. Enfin, la déchirante certitude qu'il crut avoir acquise et les circonstances politiques le forcèrent à m'avouer l'affreuse vérité. Je ne vous dirai pas, mes enfants, dans quel état elle me jeta : ma santé perdue, la vieillesse précoce que vous voyez en moi, furent la suite de ce coup funeste, auquel je m'étonne encore d'avoir pu survivre...

« Quand je revins de ma première stupeur, je voulus quitter le poste que l'ambition de la comtesse de M*** m'avait forcée d'accepter. La reine s'y opposa. Malgré les fréquentes aberrations de

son esprit, mieux que toute autre elle comprenait les angoisses de mon âme, et elle y compatissait d'une manière si touchante, elle se montra si bonne envers moi, qu'elle parvint à me faire renoncer à ce dessein.

« — Restez, ma Delphine, restez, je vous en supplie, me disait cette chère princesse; ne délaissez pas l'amie qui partage vos douleurs, et dont vous êtes l'unique consolation.

« Pour ne pas l'affliger, je cédaï donc à ses instances, et lorsque plus tard, en 1807, elle voulut me rendre ma liberté, je refusai de lui obéir; car alors elle et les siens étaient condamnés à l'exil; il y eût eu lâcheté à l'abandonner quand mes soins allaient lui devenir le plus nécessaires.

« C'était au Brésil que se rendait la famille royale; j'espérais retrouver sur cette terre étrangère mon cher Montero, le seul être qui pût encore me rattacher à la vie. Je partis donc avec mon auguste amie et une partie de la cour. Mon beau-père était du voyage. Nous nous flattions l'un et l'autre de nous voir enfin réunis à l'objet de notre vive tendresse; mais là encore une nouvelle épreuve nous attendait.

« Par suite des malheurs qui frappaient la

famille de Bragance, une grande confusion avait eu lieu dans la direction des affaires; très-souvent des ordres inopportuns ou contradictoires avaient été donnés avant le départ; c'est ainsi que votre infortuné père fut rappelé du Brésil au moment même où la cour s'apprêtait à s'y rendre, et nous nous croisâmes dans la traversée sans pouvoir soupçonner la cruelle déception qui nous attendait réciproquement.

« Accablé par l'affreuse nouvelle de votre perte, que mon beau-père et moi nous n'avions pu lui cacher, malgré sa longue absence; accablé aussi par les malheurs de sa patrie, cet ami si tendre était sur le point de se rembarquer pour venir nous joindre, quand la mort de sa tante, qui lui laissait tous ses biens, l'obligea de prolonger son séjour en Portugal. Hélas! mes enfants, cet héritage auquel notre bonheur, nos plus chères espérances avaient été sacrifiés, se trouvait alors sans aucun prix aux yeux de votre excellent père, puisqu'il ne pouvait plus vous en faire jouir; mais, nous l'avons dit, il est en ce monde des positions sociales qui multiplient, qui rivent nos chaînes, au lieu de les alléger.

« Malgré lui, le marquis de Montero ne tarda

pas à se trouver mêlé à de nouveaux événements politiques, à la suite desquels il dut prendre un commandement dans un corps de volontaires se rendant au secours de Saragosse. Blessé, recueilli par vous, il m'a souvent parlé, depuis mon retour du Brésil, des émotions qu'il ressentit en recevant vos soins généreux; votre vue lui rappelait que ses fils auraient votre âge, et son cœur se déchirait à cette pensée...

« Enfin, dit en terminant la marquise, le Ciel vous destinait, mes chers enfants, à sauver successivement votre père et votre mère sans les connaître; il vous destinait aussi à acquérir, par son unique appui, toutes les vertus qui honorent votre jeunesse, et qui doublent aujourd'hui le bonheur de ceux qui vous pleurèrent si longtemps sans espérance. »

On peut aisément se figurer les diverses impressions produites par ce récit sur les deux frères, et avec quelle effusion ils exprimèrent ensuite leurs sentiments aux chers auteurs de leurs jours, qu'ils ne se lassaient pas de contempler.

Une inquiétude leur restait, cependant : leur mère, en finissant, avait omis de parler de leur

aïeul, le marquis de Montero, qu'elle s'était plu à leur peindre comme le meilleur et le plus tendre des pères, et ils n'osaient faire aucune question à ce sujet, de peur de réveiller quelque douloureux souvenir. Mais ils apprirent bientôt que ce respectable vieillard habitait près de Bayonne la terre de son ancien ami, dont M^{me} de Montero avait fait le rachat dès son retour en France, et qu'incessamment ils auraient la joie de l'embrasser.

L'heureuse famille résolut donc de quitter Paris peu de jours après. Avant de s'éloigner, elle voulut remplir un devoir d'affection et de reconnaissance envers l'homme estimable qui avait si généreusement protégé les études de Léon.

Dès le lendemain, M. de Montero et ses fils se rendirent auprès de lui pour lui annoncer leur bonheur et lui offrir l'hommage de leur profonde gratitude. Le jour même, le marquis déposa chez un notaire une somme destinée à l'éducation de deux enfants pauvres, et qui depuis furent élevés sous les yeux du digne proviseur, comme l'avait été le jeune marchand ambulancier.

Quant à la librairie de Félix, le bon Parisot se chargea d'en gratifier un jeune homme labo-

rieux, apte à ce genre de commerce, et le choix tomba de préférence sur un pauvre orphelin dont cet établissement fit le bonheur.

Ce ne fut pas néanmoins sans quelques regrets que l'ancien étalagiste abandonna le comptoir, et surtout le vieux fauteuil dont si longtemps il avait fait ses délices; mais en songeant qu'il allait finir paisiblement ses jours auprès de ses jeunes amis, il se résigna sans trop d'efforts.

Une grande berline, aussi douce que commode, réunit nos cinq voyageurs, et la route se fit avec tout l'agrément que peut fournir la richesse; lorsque le contentement du cœur ne lui fait pas défaut.

Que de souvenirs, que d'émotions se réveillèrent chez les deux frères sur cette route, autrefois parcourue avec tant d'inquiétude, tant de tristesse, à côté de leur singulier compagnon, dont la bonté s'était manifestée dès cet instant en les forçant d'accepter la plus large part de son manteau et de ses provisions! Alors ils étaient pauvres, sans appui, presque sans espérance; l'avenir ne leur apparaissait qu'à travers de sombres nuages; et maintenant, le cœur enivré de joie, ils sont auprès de leurs parents chéris; ils les regardent, ils jouissent de la plénitude de leur

amour, et, pour comble de félicité, ils vont embellir la vieillesse de l'excellent ami qui les protégea, qui tendit une main secourable à leur misère. Oh! si nous avons réussi à donner une idée de ces deux âmes d'élite, que le Ciel daigna soutenir au milieu de tant d'épreuves, nos jeunes lecteurs comprendront sans peine tous les sentiments qui durent les animer pendant ce voyage.

Leur bonheur s'augmenta encore lorsque, arrivés dans l'antique manoir de leurs ancêtres maternels, ils purent recevoir les bénédictions, les tendres caresses de leur vénérable aïeul, prévenu à l'avance, et dont nous n'essaierons pas de peindre la joie en retrouvant des fils qu'il avait tant pleurés, et qu'il revoyait si dignes de son amour.

Quinze jours après, les jeunes de Montero et leur père franchissaient la frontière espagnole, pour aller accomplir le pèlerinage que dès longtemps ils s'étaient promis de faire à l'ermitage du Monte-Torrero. Sur leur route, ils revirent le toit hospitalier où leur pauvreté s'était jadis abritée dans un jour de détresse, et ils eurent l'inexprimable bonheur d'arriver à temps pour être à leur tour secourables à l'honnête fermier qui les avait si bien accueillis, et qui, par suite

de diverses pertes , se trouvait alors dans un état voisin de l'indigence.

Ce fut surtout à Saragosse , en retrouvant la bonne Juanita , qui leur avait prodigué de si touchantes marques d'intérêt pendant la longue durée du siège , qu'ils goûtèrent tout le charme attaché à la reconnaissance chez de nobles cœurs.

La pauvre femme avait reçu après leur départ une large rémunération de l'asile accordé par elle au marquis de Montero ; mais cette ressource s'épuisa ; Juanita , devenue valétudinaire , fut en outre accablée d'une cécité presque complète ; aussi , quand les deux frères se présentèrent dans son triste réduit , elle ne les reconnut pas d'abord. Le marquis , lui adressant la parole le premier , lui rappela les soins qu'elle lui avait prodigués lorsque , blessé et mourant , il avait été amené dans sa maison.

« Oh ! oui , à présent je me souviens , dit-elle , et pour si peu vous m'avez fait remettre une récompense qu'assurément je ne méritais guère. Encore si ces chers enfants qui se trouvaient avec moi à l'époque du siège , et qui furent si empressés de vous secourir , avaient pu profiter de votre bienfait ! Mais , hélas ! déjà ils étaient partis. Pau-

vres enfants! ils n'auront pas le plaisir de vous connaître, eux; et pourtant ils ont fait bien des pas et des démarches pour vous retrouver. Sans cesse ils me parlaient de vous... Tenez, je vous le dis, je n'ai jamais pu m'accoutumer à leur absence, et mon plus grand chagrin aujourd'hui, ce n'est pas la misère où je suis réduite, c'est de ne pas savoir ce qu'ils sont devenus... Ils m'avaient tant promis de revenir! continua t-elle en essuyant ses larmes.

— Et ils vous tiennent leur promesse, bonne Juanita, s'écrièrent à la fois ses jeunes amis en se précipitant vers elle et en lui pressant les mains avec la plus vive affection. Oui, c'est Félix, c'est Léon qui reviennent pour vous arracher au malheur. Ils ont retrouvé leur famille, qui vous aimera comme ils vous aiment.

— Sainte Madone! Est-il possible! balbutia l'aveugle dans une joie délirante. Chers petits! quoi! c'est vous? » et en même temps elle cherchait à se soulever de son vieux fauteuil pour les embrasser.

Enfin, revenue un peu à elle-même, elle bénit mille fois le père ainsi que les enfants de ne l'avoir pas oubliée, et leur promit, sans nulle hésitation,

de les suivre en France, où ils avaient résolu de l'emmener avec eux. Une somme lui fut laissée pour faire toutes ses dispositions, et ils lui annoncèrent qu'ils viendraient la chercher sous trois jours.

En quittant le réduit de la bonne Espagnole, le marquis accompagna ses fils au Monte-Torrero, où les ravages du terrible siège s'apercevaient encore çà et là. Alors les émotions de Félix et de Léon avaient changé de nature ; ce n'était pas un ami qu'ils allaient retrouver, qu'ils allaient rendre au bonheur ; c'était une tombe, où d'amers regrets devaient se mêler aux plus touchants souvenirs.

Ils se tenaient par la main en gravissant la montagne, sans que leurs bouches pussent proférer un seul mot. Mais lorsqu'ils arrivèrent à l'ermitage, lorsqu'ils entrèrent au cimetière, et qu'ils aperçurent la modeste croix qui marquait la sépulture du cher bienfaiteur qu'ils avaient tant aimé, un long gémissement s'échappa de leurs cœurs oppressés ; ils tombèrent à genoux, et ne retinrent plus leurs larmes.

Le marquis, non moins touché à la vue des lieux où leur enfance avait été si généreusement recueillie, donna aussitôt des ordres pour qu'un monument fût élevé à la mémoire du noble An-

selme, et pour que l'ermitage, restauré, agrandi, pût à l'avenir être un lieu de refuge aux pauvres orphelins du canton.

Chaque année les deux frères répètent leur pieux pèlerinage au Monte -Torrero, où ils ont eu longtemps la joie de revoir le bon, l'honnête Carlos, le marinier, auquel ils devaient la vie, et dont ils ont embelli la vieillesse par leurs bienfaits et leur tendre reconnaissance.

Depuis lors ces deux frères, si dignes l'un de l'autre, ne se sont jamais quittés. Loin du monde et de ses vains plaisirs, tout entiers au bonheur de leur famille comme à leur mutuelle affection, ils n'emploient les richesses qu'ils possèdent qu'au soulagement de leurs semblables. Chacun de leurs jours est marqué par une bonne œuvre; car ils n'ont pas oublié les souffrances qu'amène l'infortune, et ils s'efforcent de payer ainsi un nouveau tribut d'actions de grâces au divin Maître qui les a si visiblement protégés.

FIN.

TOURS. — IMP. MAME.

admiré, et pour que l'ouvrage, restant grand,
 put à l'avenir être un lieu de refuge aux pauvres
 orphelins du canton.

Chaque année les deux frères répètent leur
 pieux pèlerinage au Mont-Torreyon ils ont
 en longtemps la joie de revoir le bon l'abbé
 Carlos, le marquis auquel ils devaient la vie, et
 dont ils ont embelli la vieillesse par leurs bienfaits
 et leur tendre reconnaissance.

Depuis lors ces deux frères se dignes l'un de
 l'autre, ne se sont jamais quittés, bon au malade
 et de ses vains plaisirs, tout entiers au bonheur
 de leur famille comme à leur mutuelle affection,
 ils remplissent les richesses qu'ils possèdent d'un
 soulagement de leurs semblables. Un de leurs
 jours est marqué par une bonne œuvre; car ils
 n'ont pas oublié les souffrances du même siècle
 luge; et ils s'efforcent de payer ainsi un nouveau
 tribut d'actions de grâces au divin Maître qui les
 a si vaillamment protégés.

FIN

Paris - 1788





M.C.D. 2022